25e Année N° 15 1er Août 1918

GENERAL LIBRARY
SEP 5 1918
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
René Milan	*Les Vagabonds de la Gloire* (3e série). — II	449
Louis Barthou	*Les Amours d'un Poète.* — II	479
Georges Bourdon	*Le "Pacifisme" allemand d'avant-guerre*	515
Mrs Alfred Sidgwick	*Le Sel de la Terre* (2e partie)	533
Joseph Reinach	*La Rentrée de la Surprise dans la Guerre*	578
Marc Elder	*Les Dames Pirouette*	595
Olivier Guihéneuc	*La Revanche de Lissa*	613
P.-Félix Thomas	*Notes sur l'Enseignement secondaire.* — II	626
Andrée Viollis	*Le "Corps d'Armée" des Femmes anglaises*	646

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ,
par **Eugène Cavaignac.**

L'*Histoire de l'Antiquité* de M. Cavaignac peut être dès maintenant considérée comme terminée. Après avoir fait paraître tout d'abord le tome II (*Athènes*, 480-330), puis le tome III (*La Macédoine, Carthage et Rome*, 330-107), l'auteur, revenant en arrière, a pu nous donner, malgré les circonstances, tout au moins le récit des événements des origines à 480 (t. I. *Javan, jusqu'en* 480) ; il se réserve de publier ultérieurement la bibliographie et les discussions critiques qui servent de base à cet exposé. On trouve dans ces trois volumes une largeur de conception, un souci de tenir compte, au même degré, de tous les facteurs de la civilisation, une aptitude aux vues d'ensemble, auxquels nous restions trop réfractaires. En montrant à leur juste place Orientaux et Grecs, Athéniens et Carthaginois, Romains et Juifs, M. Cavaignac a rétabli les perspectives faussées par les traditions humanistes, préoccupées exclusivement et séparément de la Grèce, puis de Rome. Il a brillamment réalisé son projet de donner à nos étudiants et à leurs camarades suisses romands et belges un équivalent dans leur langue des manuels allemands d'Ed. Meyer et de Bloch, faisant œuvre à la fois de bon savant et de bon Français.

L'ÉTREINTE DU PASSÉ,
par **Henri Ardel.**

C'est d'un drame de conscience qu'il s'agit dans le roman de M. Henri Ardel. On y voit une femme accablée d'un passé qu'elle n'ose avouer et qu'il lui est en même temps impossible de taire. L'auteur a mis dans son livre un réel intérêt dramatique. Le récit se dénoue en une scène vigoureuse, au bruit du canon de la grande guerre.

LES CAMPAGNES DE 1915,
par le **Général Malleterre.**

En 1915, le front occidental s'ébranla en Artois et en Champagne, pour se stabiliser presque aussitôt. Malgré l'intervention italienne, les Alliés subirent de sérieux échecs : la grande retraite russe, l'affaire des Dardanelles, l'écrasement de la Serbie, qui marquèrent cette période, furent l'effet de l'absence d'unité de direction stratégique, compliquée des erreurs de notre politique en Orient. Le général Malleterre, historiographe attentif et judicieux, résume avec clarté et méthode les opérations, étudiant successivement les divers fronts et tirant de cet examen des enseignements utiles. Son ouvrage est un memento indispensable à qui veut ordonner dans sa mémoire le détail complexe des événements militaires et se rappeler la suite des efforts accomplis par les Alliés.

LA NUIT SANS ÉTOILES,
par **André Doderet.**

Nous avons si longtemps tremblé pour Venise que nous ne pouvons ouvrir sans émotion un livre où sont évoquées ses grâces, hélas fragiles, qui viennent seulement d'échapper à la menace des barbares. Mais le roman de M. Doderet, même sans cet attrait d'une actualité douloureuse, aurait de quoi nous captiver et nous émouvoir. L'auteur connaît intimement la vie vénitienne, les mœurs populaires et le pittoresque des âmes autant que celui du décor. C'est un mérite tout à fait rare chez les écrivains qui parlent de Venise moderne, où beaucoup n'ont su voir qu'un caravansérail cosmopolite. M. Doderet nous rend dans ces pages le charme vénitien, et comme tout ce qui est directement senti, son livre est original et vrai. Dans la littérature trop nombreuse que la Ville a inspirée, il faut donc le mettre à part.

A TRAVERS LES CONTINENTS PENDANT LA GUERRE,
par **Joseph Joûbert.**

Ce livre comprend des études très diverses, mais une même méthode les relie : elle consiste surtout à prendre conscience des réalités géographiques, à saisir le rôle important qu'elles jouent dans l'histoire des peuples et de leurs conflits : questions de politique européenne et coloniale, discussions sur les nationalités sont ainsi replacées dans leur cadre, et l'auteur multiplie, en les traitant, les aperçus ingénieux et personnels, inspirés par un ardent patriotisme et le souci de développer l'expansion nationale. Le lecteur français, qui doit maintenant avoir appris la géographie, trouvera dans ces pages de nombreux sujets de réflexion. Le chapitre sur la côte mourmane est particulièrement actuel.

DOUZE AVENTURES SENTIMENTALES,
par **Frédéric Boutet.**

Ces aventures « suivies d'autres histoires d'à présent » continuent une remarquable série où M. Frédéric Boutet manifeste ses dons si divers qu'ils sembleraient parfois s'opposer. Le titre tient ses promesses : la sensibilité fine et profonde de l'auteur apparaît dans bien des pages, qui sont émouvantes comme la vie. Mais, comme la vie aussi, ce talent est ironique, parfois jusqu'à l'âpreté, car il arrive fort bien qu'un sensitif soit en même temps un observateur. Rien n'est plus loin du banal et même de l'ordinaire qu'un talent qui peut se diversifier ainsi.

LES VAGABONDS DE LA GLOIRE[1]

(3e SÉRIE)

APULIE -- SUD-TUNISIEN -- ILE-DE-FRANCE

Corfou-Apulie. — Juin 1916.

Ce jour-là, aux toutes petites heures du matin, notre centre d'hydravions s'anime.

Après mainte négociation et des retards superflus, l'on m'autorise à tenter par aéroplane la première liaison entre Corfou et l'Italie. Un pilote, un mécanicien vont m'accompagner sur l'un des rares appareils qu'aient laissé intact les infortunes de vol, les amerrissages trop violents, et l'usure d'un matériel sans outillage ni moyens de réparation.

Depuis quelques jours, les spécialistes du centre ont contrôlé chacun des organes de cet hydravion précieux, qui ne devra point défaillir au cours de la randonnée où ses escales seront en rades perdues et sur plages sans ressources. Nos voiliers ont repris minutieusement la tension des voiles et des haubans ; puissent ceux-ci ne point fouetter ! Nos charpentiers ont sondé les vertèbres de bois, les lames de contreplaqué, et remplacé les moins saines ; ils escomptent que rien ne faiblira. Soupapes, magnétos, pompes et carburation, interrogées et soignées, ne manifestent aucune de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1918.

ces déconcertantes et mortelles lubies dont leur caprice est coutumier ; mais il ne faut jurer de rien... Filtrée et vidangée deux fois, l'essence ne contient plus d'impuretés ni d'eau ; nous l'espérons du moins... Le compas semble réglé, toutes commandes obéissent avec douceur et précision, l'assiette est correcte, le déclic des bombes n'accroche pas. Il n'y a aucune raison pour que le puissant oiseau, qui pèse, tout chargé, bien près d'une tonne et demie, n'accomplisse point aisément son grand vol transmarin, ses bondissements prévus le long des côtes d'Apulie, et son retour, demain ou après-demain, au bercail de Corfou.

Il est de tradition, dans toutes les unités aériennes, que l'on ne souhaite point bonne chance à ceux qui prennent le départ. Quelle que soit leur besogne prochaine : bombardement, chasse, exploration, ils n'entendent jamais ces vœux prémonitoires : « A bientôt ! » « Bon voyage ! » « Heureuse chasse ! » dont les amis accompagnent dans la vie courante les absents sans danger. Est-ce pudeur professionnelle ? Est-ce intuition des fiancés du péril, qui savent que les paroles humaines ne prévalent guère contre la malignité des forces naturelles ni la toute-puissante intervention des hasards ? Est-ce tout bonnement, comme l'affirment les spectateurs acagnardés dans une immobilité sans risques, l'effet d'une injustifiable superstition ? La matière est trop importante pour que je puisse ici la discuter ni prendre parti. Tout ce que je m'en risque à dire, c'est que, dans les nombreuses professions où j'ai cotoyé des hommes auxquels le danger d'hier annonçait celui de demain, dans les fréquentes circonstances où mes camarades ou moi savions que la mort, cauteleuse et muette, pouvait tendre l'un de ses pièges diaboliques, j'ai observé cette universelle loi du silence.

Les néophytes du risque, survenant dans l'une de ces formations maritimes terrestres ou aériennes, où les vétérans leur enseignent à la fois la modestie et la prudence, ne manquent point de manifester leur enthousiasme de fraîche date par de merveilleux récits à leur propre retour, et de chaleureux souhaits au départ d'autrui. L'on essaie de leur apprendre la sobriété ; ils entendent souvent cette phrase d'amical reproche : « Ne parlez donc point à la légère. » Ils s'étonnent,

haussent les épaules, et se persuadent qu'eux tout au moins ne tombèrent pas dans la commune superstition.

Et puis, lorsqu'ils ont vu tel de leurs camarades se tuer sous leurs yeux, lorsque tel autre n'est jamais revenu, lorsqu'eux-mêmes ont éprouvé, en haut ou en bas, le frisson de la grande peur qui étouffe les poumons et arrête les artères, ils comprennent. A leur tour, ils se taisent. Dès lors, ils ont acquis l'âme du danger.

Aucun souhait, ce matin-là, ne monte donc à nos oreilles de tout l'équipage du centre, officiers et matelots, qui accompagne jusqu'au bord de l'eau l'hydravion migrateur. Mais les yeux sont brillants et les bouches souriantes : c'est le meilleur présage de réussite.

Au moment où nous nous arrêtons sur l'extrême limite de la rive, quand le poitrail de l'avion plonge déjà dans l'eau tandis que sa queue surplombe encore le sable, tous les marins griffonnent en hâte des cartes postales posées à plat sur la carlingue. Ce premier courrier aérien fera gagner huit jours, peut-être dix, aux nouvelles destinées au foyer. Depuis hier, d'innombrables lettres me sont parvenues, qui doivent en moins d'une heure atteindre la rive italienne et, en moins de quarante-huit heures, les yeux de France. A mes pieds, j'arrime leur liasse bien ficelée, entre un petit nécessaire de voyage et un appareil photographique.

Pendant le répit que j'accorde pour les dernières minutes de correspondance, mes compagnons et moi nous ajustons dans nos vêtements de vol. Nous n'avons rien à nous dire, pas plus que, sur un quai de gare, l'on ne trouve autre chose que des paroles banales à l'adresse de celui qui part.

Le matin est exquis, déjà tiède, et une buée monte de chacune des chevelures d'oliviers qui se dévêtent de leur rosée nocturne. Le soleil n'est pas encore visible. Peut-être même n'est-il pas levé derrière les hautes montagnes d'Albanie et d'Épire qui nous cachent tout l'Orient. Le ciel est en train d'acquérir cette teinte bleue ouatée de blanc qui présage les chaleurs torrides. L'air, déjà fatigué, s'écrase sur le sol.

Quelques instants plus tard, le monde a fui. Notre centre, les oliviers, Corfou et sa rade, sont repoussés derrière nous

ainsi que la fumée d'un train rapide. Jetée comme un épervier sous la main du pêcheur, la mer grandit son cercle bleu. Son extrémité monte de même qu'un tremplin dont on ne voit point la limite. Elle est dure, de cette dureté d'un plancher où les rayons lumineux rebondissent ainsi qu'une balle. Elle est profonde et transparente.

Longeant la côte nord de Corfou, je puis suivre sous l'eau les gradins de la terre qui prolongent ceux des falaises ; ils ont des écroulements, des chutes, des ravins semblables à ceux du Pantecratôr ; il y a des jets d'ombre et de lumière glauques, tout comme entre les escarpements terrestres ; des roches, des cailloux polis réussissent à y ramasser la clarté sous-marine et à nous renvoyer un trait de lumière émeraude ou béryl, de même que dans le creux d'une montagne quelque mica ou quelque filet d'eau jette sous la feuillée une flèche d'argent ; il fait si beau, il fait si clair, que dans cet abîme d'eau, image renversée des montagnes, nous voyons filer à tir de nageoires les cousins aquatiques des éperviers, des pigeons ou des merles.

Du fond de l'océan, incertains tout d'abord au milieu des pénombres, s'élèvent les entablements des îlots, des récifs avoisinant Corfou ; ils semblent tous noirs à leur base, mais, à mesure que leur fût puissant se rapproche de la lumière aérienne qui va le faire étinceler, leurs pans s'illuminent de clartés jaunes, bleuâtres ou rousses, suivant les sables, les algues ou les roches noyées. Tous ces rayonnements sont à la fois estompés et nets. Cela est d'une beauté souveraine. Depuis l'origine des siècles, la splendeur de ces architectures sous-marines attendait que l'œil humain vînt la découvrir et l'admirer. Notre âge y est parvenu.

L'aéroplane s'éloigne, monte, aborde la solitude infinie aux frontières d'eau et de ciel... Tout d'un coup, soulevé par notre ascension, le soleil jaillit à grande vitesse au-dessus des monts d'Épire et saute comme un globe d'argent fondu lancé par quelque invisible raquette. Il monte, parallèle à nous, aussi rapide que nous et ne s'arrêterait point si, notre altitude atteinte, nous ne prenions le vol horizontal.

Tout est calme et illuminé. Une sorte de brume, une albumine fluide, dort à la surface de l'eau : c'est la vapeur aspi-

rée par le soleil tout-puissant. Le bleu de la mer se dilue sous ce manteau léger, qui envahit les côtes balkaniques et italiennes, toutes pâles déjà sous la grande lumière. Les dessins de notre immense panorama semblent se cacher derrière un verre légèrement dépoli. Il n'y a rien que d'indécis, d'ondoyant, d'impondérable. Aucune chose vivante ou précise, oiseau ou navire ne retient le regard.

Tout là-bas, cependant, loin, très loin dans le Nord, se traînent des soupçons de reflets noirs. C'est peut-être illusion visuelle de cette atmosphère pétrie de fulgurations... Nous nous dirigeons néanmoins vers cette apparence. Elle nous détourne de notre chemin, mais ne devons-nous pas rechercher tout ce qui erre sur l'eau ou dans son sein pour le protéger ou le détruire ?

Après quelques minutes, le fantôme des fumées noires s'est précisé. Nous distinguons cinq grands navires. Ils sont si loin, et tellement pâlis par la couche des brumailles, qu'il faut tout notre entraînement visuel pour reconnaître des transports en ces silhouettes indécises découpées sur de la toile d'araignée.

Malgré notre vitesse, nous perdons près de trois quarts d'heure avant d'atteindre ce convoi italien qui va sans doute de Brindisi à Vallona. Il y porte les troupes et le matériel d'occupation. Un contre-torpilleur l'accompagne, si petit, si bien camouflé à la teinte neutre des eaux, que nous l'avons aperçu presque au dernier moment.

L'hydravion gagne franchement sur la route où vont passer les navires, et exécute plusieurs grands orbes afin de s'assurer que nul sous-marin, immergé ou en surface, ne guette. Lorsque, autant que puisse le constater l'infirmité des regards humains, nous estimons que la route est sans danger, nous repartons en ligne droite vers Otrante, laissant bien loin, en contre-bas, les grands navires poursuivre leur marche tranquille.

Mais, pendant ce détour, un brouillard d'été, opaque et blanc, s'est épaissi entre l'Italie et nous. Là où tout à l'heure apparaissait la rive blanche piquée de son phare presque diaphane, nous ne voyons plus rien. Afin de chercher notre voie, nous essayons de survoler le brouillard.

Pendant quelques instants, l'aéroplane vogue au-dessus de cette toiture molle, cannelée comme une succession infinie de toiles de coton, sur quoi les rais du soleil frappent sans pénétrer et s'écrasent comme un torrent de lumière fondue.

Mais le brouillard monte aussi. Tout d'abord, notre carlingue érafle son dos et y creuse un sillon sans bruit ni copeaux... Ensuite, les ailes semblent peler quelques reflets débordants ; puis elles s'engloutissent obliquement dans la substance des vapeurs, comme une écharde sous un ongle. Et enfin nous ne voyons plus rien que du blanc aveugle. La pulvérisation des petites sphères d'eau bombarde notre visage jusqu'à la douleur d'un frottement d'orties. Une moiteur lourde, flasque, s'insinue par le cou et les pores des vêtements. La poitrine et les hanches collent aux tissus.

Notre boussole remplace nos yeux et notre intelligence. Qu'elle se dérègle, peut-être décrirons-nous des routes infléchies vers la droite ou la gauche, sans connaître où nous nous trouverons à l'orée du brouillard. A la longue, cela fatigue et assoupit. Ne rien voir, ne rien savoir, donne une hébétude d'esprit qu'aggrave l'humidité poisseuse des membres. L'on fermerait presque les yeux, l'on s'abandonnerait à l'engourdissement, si, à cette vitesse, la fraction d'une seconde ne suffisait à engendrer la catastrophe.

Tout d'un coup, comme au sortir d'un tunnel blanc, l'aéroplane plonge dans la clarté et la vue. Libre de vapeurs, l'Italie entière se pose devant nous. Le phare d'Otrante est là, sous l'étrave : notre compas n'a point défailli. Le petit port d'Otrante ouvre sa double crique d'eau verte ; autour de lui, de fortes maçonneries grises font tache à la limite de la campagne poudreuse. L'hydravion descend pour amerrir. Le ronflement de son moteur, que la brume étouffait il n'y a qu'une minute, fait pivoter vers nous les visages de la population.

Des informations antérieures avaient annoncé notre venue ; en quelques instants, de tous les trous de porte, sortent de petites théories de fourmis qui rampent le long des murailles, s'agglomèrent sur la plage, et dévalent en gros cortèges jusqu'à la grève. Pendant notre dernière spire au-dessus de la crique, avant l'amerrissage, tous les habitants courent à

droite, s'arrêtent, revienne t à gauche, repartent, suivant les mouvements rapides de l'hydravion. Au milieu du havre, enfin, nous touchons l'eau, et après quelques bonds, allons enfoncer notre étrave sur le matelas de goémons où cinq cents ou mille garçons, filles, femmes et vieillards nous empêchent de sauter à terre.

Otrante n'a jamais vu d'avion, italien ou allié. Rappelez vos souvenirs, ranimez le moment unique où, pour la première fois, vous avez vu des hommes s'élever et redescendre sur le grand outil de bois, de toile et de métal. Vous comprendrez l'enthousiasme et la stupeur de cette petite famille humaine perdue au bout de l'Apulie. Les filles touchent les ailerons et la coque. Les enfants caressent nos mains et nos visages. Leurs yeux brillent et leurs bouches crient « Vive la France ! » Des vieillards pleurent. Les mères nous tendent leurs nourrissons. Il n'y a pas de recherche ni d'apprêt : l'hydravion tricolore vient de faire amerrir l'une des plus grandes émotions qu'auront jamais éprouvée ces cœurs simples ; ils la manifestent naïvement, brutalement comme un amour méridional.

Nous réussissons à sauter à terre. La pesanteur habituelle à tous les retours aériens s'accroît de la mollesse de notre plancher d'algues spongieuses et de la chaleur qui nous écrase après la grande ventilation de tout à l'heure. Sur place, dans la foule mouvante des spectateurs, nous nous déharnachons. Nos genoux heurtent des ventres ou des jambes pendant que nous enlevons nos bottes; des mains s'emparent de nos attributs mystérieux : lunettes ou jumelles ; quelques enfants se parent de nos casques, de nos vestons de cuir, de nos cache-nez. Pendant que le mécanicien retourne à bord pour la visite de tous les détails, le pilote et moi montons jusqu'à la ville, où nous voulons rendre visite à l'autorité maritime.

Celle-ci, en la personne d'un estimable capitaine de port, descend en toute hâte, désolée de son retard. A vrai dire, toute l'excuse est nôtre, car il n'est pas encore sept heures du matin, et ce n'est pas une heure, au fort de l'été, à réveiller d'honnêtes chrétiens.

Sans doute, pendant que nous passons sous la voûte fraîche et crénelée qui conduit à la ville entre deux donjons trapus, le capitaine de port me montre-t-il le télégramme qui annon-

çait notre départ de Corfou et qu'il vient de recevoir au moment où nous amerrissions. Il regrette, avec force superlatifs, que notre vitesse ait été si grande, et ne lui ait point permis de nous recevoir en pompe.

Je ne veux point le contrister outre mesure ; sans notre crochet vers Vallona, nous fussions arrivés une bonne demi-heure avant le télégramme et dans une ville endormie... J'appris en outre, au courant de la journée, que ce télégramme avait été propagé par maint officieux dans la population avant de parvenir à son destinataire officiel. C'est pourquoi, à défaut de pompe, nous avions eu le cortège.

Si je m'avisais de transcrire le détail de cette journée, son emploi du temps rappellerait fort celui du bœuf gras en Mi-Carême. Toutes choses étant égales d'ailleurs, les impressions seraient les mêmes. Par une température que nourrissait chaque heure de soleil montant, et que ne diminua point le déclin du jour, mes compagnons et moi dûmes subir toutes les obligeantes, mais harassantes visites et interviews dont la ville, que dis-je, dont tout le district étaient capables.

Il n'est point nécessaire de mentionner les pourparlers officiels, but réel de cette randonnée grâce auxquels j'expliquai aux différents corps constitués l'objet de notre visite et les diligences que je sollicitais d'eux pour les escales ultérieures de nos hydravions. Tout alla des mieux. Chaque détail de commodité fut réglé sans encombre et avant la fin de la nuit.

Mais, dans l'intervalle, nous avions affronté le conseil municipal dans la grande salle des délibérations et, sous l'œil bénin des édiles de naguère dont les portraits nous contemplaient du haut des murs, écouté une allocution patriotique et laudative, humectée par quelques coupes d'asti. Ensuite, le percepteur des douanes nous fit visiter son domaine et déboucha en notre honneur un flacon précieux de vermouth. Le directeur des postes, celui des contributions, le chef de l'enseignement, le commandant d'armes, nous attirèrent dans leur bureaux, frais sous des murs de pierres épaisses, et les toasts se dévidèrent.

Au sortir dans les rues dont les pavés rôtissaient la semelle, la masse compacte de nos satellites nous prenait et nous accom-

pagnait, se bousculant sur nos pas et surprenant nos moindres propos. En signe d'honneur, personne ne sollicitait d'aumône. Au contraire, l'on nous portait fleurs et fruits. De même, quand nous partîmes au petit matin du lendemain, tous les coins disponibles de notre carlingue se trouvèrent bourrés de melons, de raisins et de pêches, et nous passâmes de longs moments à débarrasser l'hélice et le moteur des guirlandes de bleuets, de marguerites et de coquelicots.

Un excellent abbé voulut nous faire lui-même les honneurs de l'église sombre et bien campée au bord d'une venelle rapide, où un ossuaire fort garni commémore une bataille entre Turcs et Italiens vers l'époque des conquêtes normandes. Il nous montra, sur des fémurs empilés derrière le verre, les lambeaux de vêtements collés à l'os par le sang desséché ; sur des crânes et des omoplates, il nous indiqua la fente mortelle d'un javelot ou l'égratignure d'une flèche. L'on éprouvait je ne sais quoi d'étrange, de contractant le cœur, à entendre célébrer cette minuscule bataille d'une époque de barbarie, alors que la Grande Guerre dévaste trois continents. Entre deux phrases du benoît ecclésiastique, qui essayait de me bien faire entendre les prouesses de tous ces martyrs disloqués et empilés dans son armoire, j'essayai de glisser quelques mots sur la tourmente actuelle. Mais il ne m'écoutait pas et reprenait son récit légendaire.

Otrante est à l'un des bouts du monde. Pour que le tumulte de la guerre n'y parvienne que de façon aussi étouffée, il faut bien que l'Apulie demeure ce qu'elle fut au temps où P.-L. Courier oscillait d'elle à la Calabre, et crayonnait, pour le délice des connaisseurs, les caractéristiques de cette population divorcée de l'Europe.

Tout le jour, cette opinion s'affirma. Notre oiseau géant et nous, étions la curiosité de l'heure, mais cette curiosité ne se haussait guère jusqu'au symbole que nous apportions en ces lieux. Il faut avoir saigné, il faut avoir failli en mourir, pour que la réalité de la guerre enfonce son clou dans les cerveaux. Or, sais-je pourquoi? cette guerre n'a pris en Apulie que la glane de quelques classes de jeunes gens[1]. Partout,

1. Nous rappelons que l'auteur écrit en 1916.

sur les places et aux champs, l'on voit ce spectacle qu'ignore désormais la France : des groupes de jeunes hommes promenant en sécurité leur force maigre et musclée.

Le deuil du vêtement n'assombrit pas la grâce des épouses ; dans ce pays, où la fertilité infantile dépasse l'imaginable, les jeunes femmes, après trois ans de guerre, sont entourées par des marmots d'un, deux et trois ans. La mort n'a point fait ici les coupes sombres de la force et de la faiblesse dont notre patrie demeurera énervée pour tant de générations... Que sera l'avenir? Et les détours du hasard contraindront-ils l'Italie à ces épuisements que la France a connus dès les premiers jours?

Pour l'heure, la campagne d'Apulie n'a presque pas perdu de bras ni de richesses. Mes hôtes du jour ayant voulu me conduire en automobile jusqu'à Lecce, capitale de la province, j'ai parcouru, dans un noyau de poussière fine, la route droite qui raye le talon de la Botte.

Les oliviers tordus et les vignes vivaces couvraient l'étendue poudreuse. Sur le chemin passaient des carrioles aux hautes roues peintes en rouge, tirées par des chevaux aux harnachements rehaussés de cuivre ou de fer-blanc. Des pompons de laine, rose ou bleue, des grelots tintinnabulant, des essaims de garçons et de filles rieurs sur les bancs, quelques chiens qui traînaient au sol leur langue humide, tout cela fuyait au milieu de la lumière somptueuse.

A Lecce, ville capitale et chef-lieu agricole, j'eusse bien voulu contempler à loisir la façade de l'extraordinaire église, dont on peut dire qu'elle est du style rococo flamboyant. J'eusse aimé prendre un peu d'ombre sur la placette aux grands arbres, et flâner dans les rues sonores où les fenêtres étaient garnies de visages beaux, mûris par la généreuse chaleur. Mais il fallut subir le calvaire haletant des visites, le chapelet des poignées de mains inconnues et moites.

Au passage, près de la poste, je vis une plaque commémorative apposée sur un mur. La curiosité du voyageur m'en rapprocha, et je lus qu'elle était mise là en souvenir et en gratitude du grand écrivain français, Paul Bourget, dont les Italiens eux-mêmes, délicats sur le chapitre de la louange, n'avaient point jugé inégal à ses splendeurs l'éloge qu'il

burina de l'Apulie. De telles rencontres, et inattendues, donnent une bouffée de joie au passant, et, sans en rien dire, il remercie également celui qui les prépara et ceux qui les rendent possibles.

Vers le soir, pendant que le soleil déclinait dans un poudroiement rouge, nous nous retrouvions à Otrante, brisés, recrus de chaleur et de paroles. Notre automobile s'arrêta devant un petit monastère, et par la porte entr'ouverte, j'aperçus un minuscule jardin dont les arbustes et les fleurs se penchaient vers un jet d'eau. Quelques arcades l'entouraient. Cela respirait la fraîcheur, le silence et surtout, oh ! surtout, la solitude.

Je m'y glissai sans bruit, refermai le portail et m'en fus sur un banc de pierre respirer sans compagnon le frêle parfum des fleurs. C'est alors que j'aperçus l'hôte de céans, une manière d'ermite, qui, à pas furtifs, mettait de l'ordre au fond du jardin dans ses parterres et pelouses. Il me vit. Il me fit la discrétion de n'approcher point, sauf pour mettre à côté de moi, sans parler, sur le banc de pierre, un grand verre d'eau fraîche et un petit bouquet de roses. Il retourna vers ses fleurs, et je m'en allai quand je voulus, bien après le coucher du soleil, dans le silence de la ville où tout le monde dormait déjà.

De très bonne heure le lendemain matin, afin d'éviter un concours de gêneurs, mes compagnons et moi, nous faufilons de l'auberge où les moustiques et autres camarades de chambre se sont ingéniés à tenir nos yeux ouverts pendant la nuit étouffante. Mais il n'est point de secret pour les petites villes, et avant même que j'aie envoyé les télégrammes officiels annonçant notre départ pour Santa-Maria-di-Leuca, tous les coryphées d'hier se retrouvent à nos talons. La curiosité d'un spectacle unique et gratuit l'emporte sur l'indolence. En grand cortège tumultueux, enfants mal réveillés, fillettes et jeunes filles en coiffure roulée d'un coup de pouce, pêcheurs plus silencieux, nous accompagnent sur la pente aux grandes dalles jusqu'à la plage de varech odorant.

Notre avion flotte à quelques mètres du rivage, mouillé sur son grappin. Il est tout lustré des rosées de l'aurore et se

balance aux insensibles ondulations de la mer encore endormie. Ses cocardes tricolores, sa carène gris d'acier, son entoilage verni, et le double point d'exclamation de son hélice, constituent un personnage surprenant dans la petite crique italienne. Une fois encore, et avant de nous embarquer dans le petit bachot qui va nous conduire jusqu'à lui, nous admirons ce merveilleux jouet d'air, de mer et de combat. L'on ne se fatigue jamais des belles choses, heureusement dessinées pour un but noble ; l'on acquiert pour elles de l'amour, lorsqu'elles sont des véhicules de volupté et des menaces de mort. L'avion est notre suprême réussite à faire osciller l'homme entre celles-ci et celle-là.

Au revoir, petit peuple accueillant, paresseux et pacifique ! Vos vivats sont déjà couverts par le ronflement de l'hélice, et en moins d'une minute notre avion nous arrache de ce petit havre, votre vaste monde. Nous vous avons promis tout à l'heure de passer au-dessus de vous en remerciement de vos câlineries un peu fastidieuses ; nous voici déjà parcourant le premier orbe de montée qui surplombe vos toits, votre église et vos visages. Nos regards traînent jusqu'à vous comme des serpentins déroulés et obliques, et déjà nous piquons vers le sud, au milieu des chauds tremblements qui montent de votre terre brûlée.

*

Hier, sur la route nue, l'on ne voyait point la mer double qui pose du bleu sur chacun des côtés de la blanchâtre Apulie. Mais maintenant nous la voyons comme sur un atlas ; ce long doigt de terre s'effile au-dessous de nous. A la pointe de son angle un phare, mélancolique et solitaire, dernier œil de l'Europe sur la Méditerranée centrale, nous indique Leuca où nous voulons amerrir.

Que de fois, aux âges lointains et presque héroïques du début de cette guerre, n'ai-je point cherché les lueurs de ce phare pendant l'éternelle patrouille de mon croiseur.

Tantôt aveugle, tantôt clignotant, il a représenté pendant d'innombrables heures la seule chose vivante pour l'officier de quart du *Waldeck-Rousseau*... Par une triste nuit de lune éblouissante, notre croiseur camarade, le *Léon-Gambetta*, trébucha tout près de lui, sur l'onde où l'on ne peut s'appuyer...

Le phare de Leuca ! souvenir nostalgique de tous les marins de France !

Ce matin, il est gracieux et appeleur; blanc vers le soleil, noir vers l'ouest, il coupe l'onde d'un double trait fin. Sur notre droite, ouverte comme une morsure de mâchoire dans une tranche de pain, la baie de Tarente s'arrondit. Si le temps le permet, nous irons ce soir rendre visite à l'escadre italienne mouillée à Tarente ; notre randonnée a pour but de rechercher, tout autour de l'Apulie, des mouillages d'abri contre les vents qui soufflent du sud, de l'ouest ou de l'est, et Tarente sera le troisième.

Nous voici juste au-dessus du phare ; il semble écrasé sur le sol et réduit à la projection de sa tête. A sa base, une anfractuosité du rivage montre quelques maisons piquées sur du sable. C'est l'escale. Nous descendons.

Avant d'amerrir, l'avion fait de grands lacets aériens pour que nos yeux n'oublient nul canton de l'immensité maritime. Il ne faut point descendre avant la certitude que nos bombes ne pourraient pas inquiéter un sous-marin, ou que nos yeux n'ont point négligé quelque aventure navale.

Mais il n'y a rien, que du soleil qui s'éclabousse sur de l'onde sans mystère. En quelques instants, nous avons touché l'eau de Leuca, et notre étrave fait soc dans le sable de la berge.

Ici, point d'accueil. Les cabanes de pêcheurs sembleraient mortes, si nous n'apercevions derrière les vitres des visages anxieux. Sur une sorte de promenade commençant et finissant dans la dune, quelques villas balnéaires, un casino en stuc effrité, montrent des fenêtres closes. Pas un être vivant n'apparaît. Nous sautons sur le sable et nous livrons à l'habituel examen des détails de l'avion. Tout est bien. Pendant que nous échangeons les propos techniques, de toutes ces maisons vides sortent un à un, timidement d'abord, et puis s'enhardissant, les indigènes du hameau.

Quand nous nous retournons, la plage est animée, à la limite des algues sèches de la haute mer, par un groupe compact de spectateurs attentifs. Je me dirige vers eux ; ils reculent. Mon sourire, notre allure innocente n'y font rien. Dieu me pardonne ! nous prendrait-on pour des Autrichiens?

La distance pourtant est bien grande de Cattaro jusqu'ici ! Mais n'ai-je pas vu, à Rome même, les lumières couvertes et toutes dispositions prises contre une aviation qui n'ira certes jamais accomplir, six cents kilomètres à l'aller et six cents au retour !

A tout prendre, c'est là raisonnement de technicien, mais l'aviation, pour les masses, est pleine de mystère et de possibilités parfaitement irréalisables... Indécis devant cet accueil, piétinant le sable, étudiant les visages de mes antagonistes, je me persuade que nous figurons pour eux l'hôte inconnu, l'ennemi.

Par bonheur, débouchant d'une traînée de sable entre deux rangées de maisons, la principale rue de Leuca, survient au petit trot un personnage replet et recuit, qui brandit un télégramme. C'est le syndic de Leuca. Il vient de recevoir avis de notre escale, crie à tue-tête : « Ami ! Français ! Allié ! Français ! » et tombe dans mes bras.

Cette accolade nous confère le titre d'hospitalité. Mes indécis de tout à l'heure se précipitent sur nous en vociférant, et, comme des mouches sur du sucre, entourent l'aéroplane qui courrait grands risques d'être déchiqueté, si nous n'avions pris la précaution de le repousser hors d'atteinte, au fond de son grappin.

Le syndic est un mobilisé. Dans le civil, il appartenait à une firme sucrière d'Égypte, et parle un français convenable. Non sans honte, mais avec bonhomie, il me demande pardon de la défiance qui a pu nous offusquer. Nuls esprits ne sont plus habilement tournés aux souplesses oratoires que ceux des descendants de Cicéron, et j'aurais eu bien mauvaise grâce, ayant été pris pour un Autrichien, à ne point respirer avec plaisir l'encens que recevait le Français. A titre réciproque, je livrai à mon complimenteur les dernières nouvelles d'Otrante, la gazette provinciale achetée hier à Lecce, oubliée dans ma poche, et qui montrait, avec quarante-huit heures d'avance, les télégrammes Stefani ou Reuter.

Otrante, hier, était au bout du monde. Que dire de Leuca, où quelques pêcheurs inclinés sur la mer immense, semblent tourner le dos à l'Europe et à l'univers? Nous y ressemblons à des voyageurs arrivés de Sirius, et apportant les infor-

mations de la politique interstellaire. Cela n'intéresse pas. De même, les questions que l'on nous posait sur notre aéroplane, notre vitesse, nos records, que sais-je, dépassent incommensurablement la cocasserie des interrogatoires des Français non spécialistes. Les Caraïbes apercevant les compagnons de Colomb, bardés de fer, hissés sur des chevaux et tuant les hommes avec du bruit, durent connaître la qualité des émotions que nous plantâmes chez les bons pêcheurs de Leuca.

Pourtant, ces ingénus méritent la louange des marins et la gratitude des Français. Au matin de la nuit sinistre à quoi je pensais tout à l'heure, ils allèrent à force de rames sauver les matelots du *Léon-Gambetta*, gorgés d'eau et prêts à ouvrir les mains sur les fétus de bois qui les avaient soulagés. Leurs yeux fraternels, habitués à suivre entre deux eaux les jeux du poisson qu'ils traquent, surent y découvrir la dépouille des Français qui descendaient mollement vers la sépulture des grands fonds. Leurs soins pieux les recueillirent et leur donnèrent tout au moins des tombes immobiles.

A quelques kilomètres de Leuca, je m'en fus au pèlerinage du cimetière du *Gambetta*. En un petit enclos, où les arbres mortuaires n'ont pas encore eu le temps de croître, les marins dorment tous, presque aussi pressés qu'au creux de leur hamac, dans le grand croiseur de métal.

Entre toutes les nécropoles éparpillées sur les continents, il n'en est pas de plus poignantes que celles des cités maritimes. Le plus sceptique des visiteurs ne peut se retenir de s'incliner devant les énigmes du destin, lorsqu'il parcourt les rangées de cénotaphes vides, lorsqu'il lit les commémorations des marins disparus et à jamais introuvables. Mais quel cimetière dépassera jamais le tragique de celui du *Léon-Gambetta*? Il est hors de tous les chemins. Il repose entre la mer, le sable et les oliviers. Il ne recevra jamais d'autres hôtes que les torpillés de la nuit fatale. Avant quelques saisons, la pluie et le soleil auront effacé les noms de France peints sur les croix, et, quand les grands cyprès seront d'âge à donner de l'ombre, aucun passant ne se souviendra du drame qui les aura plantés...

Triste pèlerinage, rendu plus cruel par la réflexion qu'un hasard atteignit le croiseur proche et non le mien ! J'aurais

pu être ici, et un marin pensif, à ma place, se fût penché vers ma tombe déjà anonyme. Et il s'en fût allé, tout comme moi, sourd aux propos du syndic bavard, qui ne pensait déjà plus qu'à me faire faire la tournée du touriste.

— Venez avec moi jusqu'au phare. Nous grimperons à la lanterne et vous verrez le plus beau panorama du monde.

J'y fus. Pendant l'ascension jusqu'à la falaise, les cailloux brûlants roulaient sous les semelles, chaque herbe remuée lâchait un pompon de poudre, et il faisait chaud à périr. Au pied du phare, devant la petite porte noire comme une serrure où aboutissaient les marches de pierre, mon syndic souriant me dit :

— Montons.

Je montai... Au delà d'une certaine fatigue, il n'importe plus de compter les centaines de marches. Deux, trois ou quatre ne font rien à l'affaire. L'on tourne mécaniquement autour de l'axe central en pierre, l'on se racle les coudes aux parois trop resserrées, l'on pense à des légendes du moyen âge : souterrains, escaliers dans les murs, oubliettes ; cela sent le renfermé des pierres sèches au dehors et suintantes à l'intérieur.

Au début du dernier étage une sorte de hublot s'ouvre lentement sur du ciel, et enfin, tout d'un coup, la dernière marche vous dégorge dans le vide : une simple balustrade en dentelle vous sépare de la chute et de l'écrasement.

— N'est-ce point beau? n'est-ce point élevé? C'est un spectacle unique?

Mais non ! pauvre syndic ! nous faisons mieux maintenant. Pendant que tu disloques tes genoux pour te hisser péniblement un peu plus haut que la cime des arbres, nos avions élastiques, sur les ressorts légers de l'air, nous emportent au niveau des montagnes et nous montrent la mer, la terre et toutes choses comme les voient les grands oiseaux libres qui trébuchent en touchant le sol.

— Descendons !

Revenu sur la falaise, je n'avais plus d'autre souci que de rentrer à Leuca et, dans la demeure ombreuse du syndic, d'attendre que le flamboiement du soleil se fût un peu calmé... Le syndic, me tirant par la manche, voulut à toute force me

montrer la chapelle de Santa-Maria-di-Leuca, toute proche du phare. J'y mis la plus mauvaise volonté possible. Il fallut pourtant m'exécuter.

— Venez voir, seigneur capitaine! C'est le plus illustre pèlerinage de l'Italie. Vous n'en avez point de semblable en France!

J'entrai dans le petit sanctuaire, n'attendant point d'y voir autre chose que les humbles et déchirants ex-voto maritimes, les mêmes que l'on rencontre à Notre-Dame de la Garde, à Notre-Dame d'Auray, et en tant d'autres confessionnaux du danger. De fait, les murs portaient des dessins naïfs de goélettes, et de boutres, des plaques de marbre, de bois, de carton, gravés d'un nom et d'une date. Libre au visiteur de reconstituer les innombrables tragédies sans histoire.

Mais autour de la Vierge de Leuca, la patronne du petit pèlerinage, peinte de couleurs vives comme la mer qui l'entoure et le ciel qui la couronne, autour de l'enfant bariolé qu'elle porte sur son sein, je vis la plus extraordinaire correspondance entre les hommes et la divinité. Par centaines et par milliers, des cartes postales, des billets venus du front italien, piqués sur tous les ornements de bois ou collés à la pierre, apportaient à Marie et à Jésus de Leuca des remerciements ou des vœux. Les adresses en étaient directes, comme à des personnes avec qui l'on a des rapports d'amitié.

« A madame Marie, Vierge de Leuca. »

« A la très sainte et très illustre sainte Marie de Leuca. »

« A ma très fidèle amie et patronne Marie. Chapelle de Leuca. — Santa-Maria-di-Leuca. — Apulie. »

« A Marie, pour l'enfant Jésus. — Leuca. »

Il y avait sur le carton le timbre des armées, le nom du soldat et de son unité, et le grand cachet humide : « Vu par la censure militaire. » C'était des gratitudes comme on en peut adresser à un lieutenant ou à un général, des suppliques que l'on eût pu décerner à un parent, à un médecin tout-puissants :

« Merci pour m'avoir protégé pendant la dernière bataille. »

« Merci pour ma dernière blessure, qui va me faire réformer. Je tiendrai ma promesse, parce que je ne suis pas trop blessé. »

1er Août 1918.

« Fais-moi donner une longue permission, et je te donnerai un grand cierge. »

« Fais ouvrir les yeux à mon dernier enfant, pour qu'il me reconnaisse à ma prochaine permission. »

Chacune de ces requêtes est naïve, un peu cynique. C'est la suppression de la hiérarchie administrative. Tandis que, sur le carso de l'Asiago, l'humble bersaglier attend les interminables délais officiels de sa permission ou de sa réforme, il suppute l'heure où sa carte postale aura atteint la Vierge de Leuca, et, si l'intercession se fait trop attendre, regrette de n'avoir point majoré l'aumône promise. Chaque pays possède sa forme de croyance.

Vers le soir, au lieu des promesses d'un beau temps qui nous eût permis de voler jusqu'à Tarente, les mauvais présages s'accumulent. Le ciel prend une teinte vilaine, lie de vin, marbrée de vert ; des souffles courts et froids coupent la torpeur suffocante de l'atmosphère ; de petits clapotis, casqués d'écume, naissent et meurent sur l'onde encore plate à midi. C'est du mauvais temps au large, ou de l'orage pour la nuit. En ces pays extrêmes, les humeurs météorologiques vont vite. Nous ne pouvons point songer à Tarente, où notre avion sans abri, ancré près d'une berge, serait avarié ou détruit par un quart d'heure de ressac. Nous ne devons point, non plus, tarder à partir, car le clapotis se gonfle en houle, et, avant une heure, les grandes vagues nous empêcheraient d'appareiller.

La décision est vite prise. Les adieux, les au revoir sont prompts. Nous ne promettons point de survoler le hameau, car il faut joindre Corfou au plus droit, au plus tôt.

Le départ est dur, éclaboussant. Pendant le glissement préliminaire, chaque vague nous heurte comme un marteau, nous arrête, et retombe en avalanche sur le moteur qui grésille, sur les plans qui crépitent. Aveuglés d'embruns, coiffés d'eau, mes compagnons et moi, nous tenons presque debout, offrant l'épaule aux douches qui ruissellent et s'amassent au fond de la carlingue. Chaque retombée dans les creux d'eau, verts et voraces, nous rejette sur le bois dur qui blesse. Persévérant, l'avion repart sur les crêtes ; il frémit et s'évertue comme un

oiseau pris au filet, et qui use plumes et muscles pour conquérir sa délivrance.

Enfin, pendant une accalmie brève, l'élan procure aux ailes leur pouvoir de sustentation, et un bond léger nous décolle. Juste au-dessous de nous, les crêtes de plus en plus blanches essayent de nous accrocher ; au large, la mer monstrueuse n'est déjà qu'un chevauchement d'ourlets qui brisent... Mais nous sommes saufs. Le monstre ne nous dévorera point cette fois-ci. La colère des eaux n'a pas encore envahi l'air, et l'hydravion monte allègrement sur une brise douce, inquiète un peu, mais à peine préoccupante.

Nous ne gaspillons point de temps à une inutile ascension. Quelques centaines de mètres nous suffisent, juste ce qu'il faut pour distinguer, au départ de Leuca, les hauteurs de Corfou dont cent cinquante kilomètres nous séparent. Aussitôt qu'apparaît, rasant l'eau, la table du Pantecratôr, l'avion prend son vol horizontal, et, sans dévier d'une ligne, franchit le désert liquide.

L'étendue tout entière prend des teintes détestables. Les verts et rouges du ciel se corrompent en mordoré, en olive aux nuances pourries. Le fond en est d'étain, d'un étain sali par des eaux stagnantes. Cela ressemble à un nuage dont les bords ne seraient pas encore formés. Mais il n'y a, dans le firmament, qu'une seule nuée concrète. Elle est toute petite, ronde, et marbrée ainsi qu'une orange corrompue. Elle paraît quelques instants, comme pour tâter l'atmosphère et décider par son exemple de gros cumulus d'orage. Et puis, dépitée d'être seule, elle s'évapore soudain, pour renaître presque aussitôt, à quelques lieues de là, dans un espace plus tentant.

Tout autour et plus bas, la mer est blafarde, blanc et vert bouleversés dans du gris. Mais juste au-dessous de nous, les enchevêtrements des lianes d'écume s'entrelacent, comme un rets qui attend une chute afin de paralyser. Si nous tombons là, dans le vide de tout secours, nul ne saura jamais où ni comment nous disparûmes. Dieu merci ! le moteur précieux ne faiblit pas ; nous n'entendons aucun de ces courts hoquets préliminaires de panne.

D'ailleurs Corfou se soulève sur l'horizon, à mesure que notre hélice enroule les kilomètres sur la pointe de ses ailes.

Fano, Vido, la fumée des navires, tout se dessine et s rt du néant, comme l'image photographique dans un bain révélateur. Il n'est que temps! A toute distance les monts d'Albanie flamboient sous les éclairs précipités ; vers le sud, à peine émergées de l'horizon, des phosphorescences traînent, et le formidable poitrail d'un nuage d'encre, vomi par le mer, commence à grimper là-bas, avec sa charge d'ouragan. La petite nuée de tout à l'heure, à force de solliciter, agglomère sur son contour des bourrelets repus de pluie et de tonnerre. Des bouffées de vent, brèves comme un asthme, claquantes comme un fouet, poignent l'avion qui vacille.

La bourrasque se nourrit. Quand va-t-elle se lâcher? C'est une question de minutes. Qui va gagner, du vent qui galope ou du moteur qui halète? Par précaution, l'avion descend pour ne point perdre une seconde à l'amerrissage. Il rase les oliviers et les cabanes de Corfou. Tourmentés par l'orage et effrayés par l'hélice, les troupeaux se sauvent éperdument. Les pâtres tendent la main aux premières gouttes de pluie. De puissants coups de pompe tirent et refoulent l'avion, le font pencher comme plume perdue. Au moment où, dans une descente plaquée sur l'eau, il reçoit la grande gifle éclaboussante de l'arrivée, le ciel se déchire par un éclair fauchant, et l'impétueux aquilon, enfin déchaîné, effeuille et ploie les branches des oliviers robustes.

Sicile-Bizerte-Gabès. — Été 1916.

Afin d'étendre le réseau de sa surveillance aérienne, de protéger mieux les navires et d'inquiéter davantage les sous-marins, la marine française met sur pied une grande organisation de ballons dirigeables. Il lui faut des pilotes. Elle fait appel aux bonnes volontés de ceux qui, avant la guerre ou depuis, ont fréquenté l'atmosphère.

C'est ainsi qu'abandonnant les avions, je quitte Corfou et vais en Tunisie, où un centre de dirigeables nouvellement créé va surveiller l'étranglement de la Méditerranée centrale. Sauf la communauté aérienne, il est bien des différences de l'avion au dirigeable, et avant de commander un centre de ballons pour des œuvres militaires, je dois prendre le brevet

de pilote. Si la guerre n'eût point éclaté, je l'eusse acquis dans l'été de 1914.

Adieu donc à Corfou et à tout l'Orient ! Adieu aux avions qui, sur la mer Égée ou la mer Ionienne, m'ont transporté d'escales antiques en escales modernes.

Un circuit cahoteux, allongé par les difficultés de la guerre, me fait franchir le canal d'Otrante, la Calabre, le détroit de Messine, le nord de la Sicile, le détroit tyrrhénien, et aboutir à Tunis la blanche.

Ce voyage aux innombrables haltes, fertile en épisodes, suffirait à remplir bien des pages d'une relation pacifique. Mais il faut brûler les étapes. Plus tard, quand les souvenirs se réuniront à loisir, les acteurs de cette guerre pourront s'attarder aux anecdotes des étapes. Présentement, tout va trop vite.

Pourtant, je ne fusse jamais sorti de Palerme, sans la rencontre singulière que j'y fis. Le paquebot pour Tunis en partait à minuit ; j'étais arrivé dans la ville à six heures du soir, après la plus effroyable pérégrination de lenteur, d'étouffement et de moustiques, dans le train du nord de la Sicile.

A cette heure, tous les bureaux étaient clos. L'on ne délivrait plus de billets ; l'on ne visait plus les passeports ; j'étais arrêté, impuissant, dans une ville inconnue, avec la perspective d'y être bloqué huit ou dix jours, sinon quinze, puisque aussi bien tous les transports sont raréfiés et dirigés par la guerre.

Mélancolique, je dînais donc dans le jardin d'un restaurant où m'avait attiré la musique d'un quatuor de cordes. Aux prises avec une formidable assiette de macaroni serpentins, je me demandais quelle solution il convenait de prendre : embarquer sur quelque voilier caboteur de Sicile, et risquer, en cette période de calme plat, de ne toucher la Tunisie qu'après plusieurs semaines de navigation ; ou bien regrimper tant bien que mal toute l'Italie, risquer ma chance à Marseille, et arriver également en quelques semaines à Bizerte. C'était un coup de pile ou face, et j'appelai à l'aide le Dieu des voyageurs.

Il se présenta sous la forme de mon voisin de table, qui entendit mes difficultés avec le garçon, à l'heure du règlement,

sur des questions de change. Ce voisin me proposa ses offices, et comme il m'apparut que sans lui j'eusse été copieusement volé par mon faquin, je n'hésitai point à lui confier mon embarras.

Mon sauveur dissimulait sous un costume bourgeois sa qualité d'officier de marine. Nous échangeâmes les propos habituels aux voyageurs nautiques. Il s'appelait Faraone. Il avait été en Chine : moi aussi. Il y avait été en 1906 : moi aussi. Il avait séjourné à Han-Kéou : moi aussi. Il y avait connu le consul de France : moi aussi. Il se souvenait d'une certaine fête au consulat, où, pour faire de la place aux quelques couples européens qui désiraient danser, un officier de marine français l'avait aidé à tirer le piano dans un coin. C'était lui et c'était moi.

Je passe la causerie. Elle ne fut point indigne de la collection des souvenirs, agréables ou tristes, que les voyageurs rencontrent aux étapes les plus inattendues. Mais cet excellent Faraone, que je remercie céans, me rendit sans marchander le coup de main que je lui avais prêté sur les rives du Yang-tsé-Kiang.

Il n'était pas loin de dix heures du soir ; le bateau quittait Palerme à minuit ; avant dîner l'on avait repoussé toutes mes tentatives. Comme en un conte de fées, au moyen du téléphone et d'une automobile, Faraone réveilla douaniers et contrôleurs, inspecteurs et employés. Tous ceux qui m'avaient reçu fraîchement, sur ce ton satisfait du fonctionnaire qui évacue le solliciteur après la fermeture des guichets, je les retrouvai souples et implorants. Faraone devait être un bien grand manitou, car, lorsqu'il se prenait à sermonner les résistants, — ce qu'il savait faire dans une langue fort riche, — la tête leur rentrait dans les épaules et leur signature trottait sur le papier.

A minuit tapant, comme la chaîne du paquebot commençait à racler l'écubier, Faraone me poussant aux hanches me fit grimper l'échelle. Je tombai sur le commandant en second. Celui-ci commença de m'adresser les épithètes truculentes dont on pourvoit les malfaiteurs, quand le visage de Faraone et son verbe impérial transformèrent instantanément l'invective en courbette.

Par un miracle égal, et également mystérieux, tous mes

bagages arrivèrent à la queue leu leu, je ne sais d'où ni comment ; la cabine de luxe me fut attribuée ; trois garçons, précédés du maître d'hôtel, m'offrirent les clefs, le pain et le sel, et pendant toute la traversée je fus pomponné ni plus ni moins qu'une Altesse Sérénissime.

Après les oliviers de Corfou et d'Apulie, les aventures de Calabre et de Sicile, voici donc les palmiers et les chameaux de Tunisie, les moricauds de Bizerte, et le grand hangar pour dirigeables de Sidi-Ahmed... Ce hangar est vide. Quelque mauvaise aventure aérienne a obligé de dégonfler son ballon, de l'envoyer en France pour réparations, et il ne semble point que ce soit de sitôt que je puisse survoler en dirigeable les côtes tunisiennes.

Par un de ces nouveaux hasards qui ne paraissent pas vraisemblables et cependant sont vrais, je retrouve à Bizerte le bon pilote qui me fit, en Macédoine, visiter à leur niveau les séjours olympiens des Dieux. Je l'avais revu à Corfou. Dans l'intervalle, il avait eu mainte aventure. L'horaire de nos deux vagabondages coïncide à nouveau dans la même halte. Puisqu'à tout prendre il me faut attendre le retour du ballon malade, je décide et obtiens d'accompagner mon ami le pilote dans une tournée qu'il va faire au Sud.

Ce n'est point, d'ailleurs, une excursion de plaisir. Mon ami va poursuivre, auprès de l'aviation militaire que l'armée française installe aux confins du désert, cette même mission d'aérologie qu'il effectue depuis plusieurs mois dans les centres méditerranéens.

Une fois en règle toutes les autorisations, nous quittons Bizerte intenable pendant cette canicule, et plongeons au Sud, dans des trains plus brûlants que des calorifères, jusqu'au terminus de la voie ferrée vers le désert. A mesure que nous descendons, la riche Tunisie, grenier de la Rome antique et récent jardin de la France, montre des étendues de plus en plus incultes. Près de Tunis, elle est comme elle fut sous les empereurs romains. Vers la Tripolitaine, elle est stérilisée par plusieurs siècles de vasselage musulman. Dans l'intervalle, nous voyons toutes les étapes où trente ans de suzeraineté française ont suffi à la rendre fertile.

Par endroits, à travers les glaces du wagon, jaunies par la poudre, nos yeux fatigués de chaleur et de miroitements se reposent avec plaisir sur de grands carrés d'oliviers ou de vignes, vastes comme des cantons de France, et séparés du désert par des traits rectilignes. Là où notre empreinte a marqué, c'est la verdure et la richesse ; l'on passe des premières aux seconds. De-ci de-là, de majestueuses ruines romaines accompagnent le voyage : aqueducs, thermes, ou cirques. A vrai dire, elles fourmillent sur tout ce territoire tunisien.

Combien puissante devait être cette domination romaine, qui a campé sur les sables de Tunisie des Colisées et des Forums. Ils sont là, demeurés intacts au milieu des sables, inattaqués par le temps et la pioche des hommes. Tout le reste, qui représentait la vie et la fécondité, a été rasé par le Coran. Aujourd'hui, quelques misérables va-nu-pieds en burnous, quelques bourricots étiques, accroupissent leur dénûment ou allongent leur carcasse au pied des murailles altières que franchirent les Impérators. Soyons fiers. Avant peu d'années, la France, digne héritière de Rome et plus rapide qu'elle, aura replanté autour de ses monuments des rues tumultueuses, des jardins odorants et des populations.

A Sfax, les trains s'arrêtent, et l'incertitude règne pour les voyages vers le désert. Nous aurions pu demeurer longtemps, si nos camarades de Gabès ne nous avaient dépêché une automobile. Cette voiture sert de courrier officiel et vient de temps en temps toucher la dernière ville de civilisation, pendant quelques heures, pour repartir en grande vitesse vers l'immensité des sables et des caravanes. Elle nous emporte.

Droite pendant des lieues, des lieues, et encore des lieues, dure et belle comme savent en faire les terrassiers de France, la route coupe le désert de son trait inaltérable. La pelle et la pioche des joyeux l'ont construite. Il semble qu'elle ait été faite pour les voluptés automobiles. A toute allure, tous les gaz au moteur, et l'accélérateur poussé à fond, l'on va sur une piste aussi nette que de la glace bombée. Tout au plus, chaque dix ou vingt kilomètres, rencontre-t-on une troupe de chameaux podagres, conduits par un enfant qui va de quelque oasis à quelque gourbi.

Plein d'hérédité africaine, le chameau n'a point encore appris ces règles de la route qu'ont acquises en France les chevaux, les chiens et les chats, et que, malgré leur bêtise, les poules commencent à connaître après maint écrasement par pneumatique. Il se trouve toujours quelque chamelon plus particulièrement rétif qui se met en travers de la route et y piétine. Les appels de trompe, les coups de gourdin du cornac, les insultes des civilisés suspendus dans leur course, n'y font rien. Il faut que l'Arabe tire l'obstacle par le bout le plus sensible, tête ou queue suivant le cas. Aussitôt après, un coup de manette lance la voiture, et pour un ou deux myriamètres. Voici des sensations uniques, rectilignes : de la vitesse et le champ libre à cent kilomètres à l'heure.

Comme nous nous enfonçons au Sud, comme nous approchons de Gabès, l'air brûle de plus en plus ainsi qu'en un four de boulanger. L'on dirait un chalumeau de soudure qui sèche le front et les lèvres et fait monter dans les narines une odeur de poivre. Le ciel est sang de bœuf. Un grand coup de siroco se lève. Les pneumatiques se gercent, et nos cheveux flottent comme des poils de chat électrisé. De minute en minute nous repoussons les rideaux de cette fournaise, et, arrivant à Gabès au crépuscule, nous nous arrêtons dans un délire de chaleur et de lumière écarlate.

L'on nous attend. L'on nous accueille. En quelques instants, nous sommes menés jusqu'à la plage, le seul coin où quelque fraîcheur surgisse de l'eau pourtant visqueuse ; là nous subissons les présentations à toute la colonie française, aux baigneurs et baigneuses à moitié morts de chaleur malgré leur immersion vespérale. Et puis, très tard dans la nuit, un souper d'exilés se prolonge à la popote du centre d'aviation.

En France, cette salle à manger eût été trop petite pour deux convives : nous y tenions quatorze ; entre la table et les murs, il y avait de la place pour les maigres, mais les gras frottaient du dos. Les moustiques étaient de la fête. La chaleur aussi. Et la bonne humeur encore. Avant le rôti, nous étions au courant de tous les potins de Gabès, et les potins de pays chauds sont prolifiques comme les forêts vierges. Au dessert — un dessert composé de fruits très secs de France et de fruits juteux de Gabès — nous étions retombés sur les thèmes

d'aviation. Mes hôtes arrivaient des fronts de France, où ils avaient acquis blessures, chevrons et gloire, et se préparaient à survoler ce front perdu de Tripolitaine, le seul peut-être dont on n'ait jamais parlé.

Oui, l'on n'en a jamais parlé. Et pourtant, voici douze mois, mon croiseur et bien d'autres croiseurs ont transporté dans ce pays d'enfer les officiers et les troupes destinés à arrêter au bord de notre Tunisie l'invasion des tributs tripolitaines qui prétendaient franchir notre frontière.

Je me souviens de ces voyages, où nous embarquâmes des nègres fidèles et naïfs, recrutés à Tombouctou, au lac Tchad ou au Congo. Ce serait un bien grand chapitre de revenir sur tout cela, de redire les tragédies de la frontière tripolitaine. Nul n'en a jamais parlé. Je ne commencerai pas. La France a tort de cacher les innombrables manières dont elle aura été sublime depuis l'année 1914.

Exilés en première ligne du désert, mes hôtes montraient ces étonnements sur lesquels nous autres marins sommes blasés par profession. C'était des hommes sans peur, après avoir connu toutes les occasions d'avoir peur ; ils transportaient dans l'oasis la témérité des tranchées. Mais ils ne connaissaient pas la nouvelle aviation qui allait être leur privilège.

Ils arrivaient de lieux où les états-majors, les photographes aériens posent sur des cartes minutieuses les objectifs qu'il faut atteindre. Ils ne savaient pas encore que le désert, ses infinies ondulations semblables à des vagues, son immensité dépourvue de tous repères, contient autant de traquenards mortels que la mer au-dessus de quoi je viens de voler.

Cartes en main, nous en discutâmes. Ils avaient survolé les lignes françaises ou germaniques, semées de routes, de clochers, de rivières et de gares. A la suite de cet entraînement, ils s'imaginaient connaître tous les mystères de l'entreprise aérienne. Après quelques questions serrées, précises, ils comprirent que l'avion lancé sur le désert doit y chercher des phares, tout comme l'hydravion lancé sur l'eau. Parfois ce phare est un palmier, ou une roche singulière, ou un lac desséché dont le sol miroite. Mais si l'on se perd au-dessus du sable infini comme l'océan, si une panne oblige à atterrir

sur cette étendue sans source ni nourriture, l'on est aussi perdu que l'aviateur marin qui tombe entre deux lames. Celui-ci meurt l'estomac et les poumons remplis d'eau salée; l'autre meurt la gorge suffoquée de sable, sans avoir jamais pu trouver le puits ni l'oasis, — à moins qu'il ne tombe entre les mains des brigands du désert.

Nous causâmes longtemps tandis que le siroco se faufilait dans notre salle surchauffée. C'était un entretien technique, où nul autre qu'un aviateur n'eût rien pu entendre. Mes hôtes étaient attentifs. De nombreuses années de navigation, de nombreux vols au-dessus de l'eau vide, me permettaient d'être leur mentor avant leurs terribles entreprises. Ils écoutaient attentivement.

Je sais que, depuis lors, quelques-uns se sont noyés dans les sables. Le caprice diabolique de leur moteur les enfonça dans cette mort ; mais ils avaient bien écouté. A ceux-là, comme à tous les aviateurs anonymes qui se sont endormis sous les flots du sable ou de l'océan, il faut adresser le salut des braves.

L'Ile-de-France. — Automne 1916.

Attendre à Bizerte le retour du ballon malade eût inutilement retardé mon entraînement sur dirigeable et l'acquisition du brevet de pilote. C'est pourquoi, pendant l'automne 1916, on me fait procéder à l'un et à l'autre dans l'école d'aérostation de Saint-Cyr, près de Versailles. Sous la férule de professeurs militaires, me voici devenu élève, après avoir été commandant. Une telle situation offre peu de plaisirs, mais la guerre justifie toute épreuve, et il ne faut point imiter les grincheux de l'arrière, qui, n'ayant jamais rien risqué et ne prévoyant aucun risque, emplissent les échos de leurs plaintes ou de leur pessimisme.

Depuis l'origine de la guerre, c'est la première fois que je passe en France autre chose qu'une permission entre deux trains. D'ailleurs je n'ai guère le temps de goûter les joies d'un pareil séjour. Dès les premières heures de l'aube jusqu'aux dernières clartés du soir un entraînement intensif absorbe toutes pensées et écrase la bête ; ascensions, théories, devoirs et examens pratiques. L'enseignement de Saint-Cyr est bien

fait, de façon claire et française. Au sortir de cette rude période d'école, ce que les pupilles ne sauront pas ne vaut pas la peine d'être su, et les pilotes de zeppelins eux-mêmes n'en connaissent pas davantage. La France a le personnel ; il ne lui manque que les zeppelins.

Voilà bien oubliées les illuminations et les glorieuses lumières de l'Orient ou de l'Afrique. La bruine d'ardoise, la boue jaunâtre, des aubes visqueuses accompagnent nos départs dans l'un ou l'autre des ballons : *Fleurus* ou *Lorraine*. Avant même d'affronter les froids de l'altitude, l'on est gelé et transpercé sur le grand terrain de manœuvre. A mesure que l'automne se mue en hiver, des verglas ou des neiges viennent gaufrer la campagne. Malgré l'accumulation des fourrures et des cuirs, les corps grelottent aux grandes altitudes, et l'on demeure longtemps, au retour, avant que le sang ait repris sa chaleur et le cerveau sa vivacité naturelles.

Et aussi, voilà terminées les navigations sur le vide des mers. A chaque fois que nous emportent les ballons légers, nous survolons cette Ile-de-France aux dessins exquis et aux accidents innombrables. L'onde anonyme est désormais remplacée par des bosquets heureux, des voies ferrées fidèles, et de charmants villages aux noms historiques et doux. De lieue en lieue, les jolis vallons et les molles rivières qui enchantent et arrosent le cœur de la France, glissent paresseusement.

Partois, de jour ou de nuit, le ballon vogue au-dessus de Paris, et il n'est point aisé de définir la multitude des sentiments à survoler l'incomparable ville. De son immensité aux toitures neutres, émergent les précieux monuments de son histoire et de ses fiertés. Vus d'en haut, ils n'imposent point par l'écrasement de leur masse, ni par des proportions démesurées. Ils sont posés heureusement, à l'endroit même où l'instinct des générations découvrit l'emplacement successif des belles choses ; malgré la réduction des valeurs que subit tout paysage vu de haut, l'on ne trouve presque aucune faute. Les laideurs d'édilité, qui offensent les délicats de la rue, sont effacées par l'attitude. L'on ne voit plus que Paris autour de la Seine.

La Seine arrive des antiques collines gauloises, agrestes et

fertiles ; elle s'en va vers la mer de Normandie, seuil de richesses. Elle unit l'agriculture et le commerce, les deux mamelles de la France. Des unes à l'autre, elle se courbe, ni trop lente ni trop rapide, entre les Parthénons de notre patrie, Notre-Dame et le Louvre, l'Arc de Triomphe et les Invalides. Avant d'entrer dans cette ville bénie, elle s'attarde en quelques méandres, comme pour ne point user trop vite le plaisir et la fécondité de son passage ; elle attend la rivière sœur, la Marne, qui vient apporter des confins de Lorraine et du sein de la Champagne la force des races robustes et les pétillements de la gaîté des grands vins.

Après son passage, il semble qu'elle regrette d'avoir quitté Paris. En quelques aiguilles jointes, attardées, rebroussantes, elle voudrait revenir. Mais Paris l'abandonne, et elle ne cotoie plus que d'illustres faubourgs royaux : Sèvres, Marly et Saint-Germain. Enfin, l'autre grande rivière, celle qui vient des Flandres opulentes et de la Picardie plantureuse, l'Oise, vient lui donner un coup d'épaule et la rejette dans sa voie. Le beau fleuve majestueux et lent consent à quitter la province qu'elle a rendue éternelle, et glisse avec regret jusqu'à l'engloutissement atlantique.

Du haut de la nacelle flottante, cette géographie épique se plante dans les yeux comme un portrait. Pour peu qu'on se souvienne de quelque lambeau d'histoire de France, l'on devine, l'on comprend, l'on sait dans le fond de son cœur que cette prodigieuse région fécondée par le sang de nos aïeux, couronnée par l'esprit qu'ils nous ont légué, demande que tout notre sang et notre esprit soient offerts pour son salut.

L'Ile-de-France n'est point autre chose que le merveilleux symbole de notre France tout entière. Quand le ciel est limpide, que nous montons très haut ou que nous descendons au sud vers la Beauce fertile, nous apercevons le liseré fin de la Loire, les premiers contreforts de l'agréable Maine et de l'Anjou riant, les derniers mamelons du Nivernais sylvestre ou de la robuste Auvergne. Au delà, sans que nous le voyons, mais ainsi que le sait notre amour de la patrie, serpentent deux autres beaux fleuves et mûrissent d'exquises provinces : le Limousin des pâtures, la fructueuse Gascogne et le pays des Basques musclés, ou bien la Bourgogne vigou-

reuse, la Savoie alpestre et l'odorante Provence. Au-dessous de nous, les routes pâles et les doubles voies ferrées conduisant le regard vers ces membres précieux de l'inaltérable statue française. Et quand elles ont disparu sur les confins de l'horizon, l'esprit continue leur trajet et le cœur son action de foi.

Pendant ce temps les moteurs tournent et le dirigeable se balance aux remous atmosphériques. Pour le maintenir à la route et à la hauteur qu'il faut, les yeux se fatiguent et les muscles se crispent, et, dans la lutte sans arrêt contre les caprices aériens, l'on éprouve quelquefois d'infinies lassitudes. Mais, qu'importent ces moments de fatigue dans le vent, le froid ou la neige. Ils ne sont qu'un instant perdu dans l'effort de la France ; l'on se roidit et persévère, ainsi que le font tous ceux qui doivent la sauver.

Nous tous, élèves ou professeurs, serons bientôt éparpillés sur l'un des fronts aériens où la France porte sa cocarde. Les uns iront aux Vosges, d'autres en Champagne, et moi je suis destiné aux Flandres. Dans quelques semaines, aucun de nous ne connaîtra les mêmes besognes ni les mêmes dangers. Il ne nous restera en commun que le lien de nos randonnées au-dessus de l'Ile-de-France et, après avoir survolé le berceau de la patrie, le désir passionné de la protéger.

Et si, par l'usure des devoirs journaliers, il nous arrivait d'oublier cette période de préparation commune, nous nous souviendrions assurément de la nuit froide et diaphane où, pendant plus de quatre heures, nous survolâmes la Seine. Près de nous dormaient les cimes des arbres. A quelque distance le halo gigantesque de Paris s'arrondissait à mi-ciel. Mais tout là-bas vers le nord, vers Noyon, la Champagne et la Somme, nous apercevions des éclatements au ras du sol. Ils étaient silencieux ; ils étaient lointains et sans dangers. Ils représentaient pourtant la formidable bataille qui n'a point de répit ni de saison, celle qui tue aussi bien sous le soleil et dans la neige ; celle que la France devra craindre aussi longtemps qu'elle sera riche et belle, mais que cette fois-ci les Allemands ne gagneront pas.

(A suivre.)

RENÉ MILAN

LES AMOURS D'UN POÈTE[1]

(*Documents inédits sur Victor Hugo*)

II

LA FAUTE DE LA FEMME[2]

Au moment de la représentation d'*Hernani*, il y avait trois ans que Victor Hugo et Sainte-Beuve se connaissaient. Leur intimité était née, avec la spontanéité d'un coup de foudre,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1918.

2. Trop de livres et trop d'articles ont été consacrés aux relations sentimentales de Sainte-Beuve et de madame Victor Hugo pour qu'il entre dans mon plan de faire revivre tous les détails de cette histoire d'un amour romantique. Je renvoie aux ouvrages essentiels, qui disent tout, de MM. Gustave Simon, G. Michaut et Christian Maréchal.

Le *Sainte-Beuve amoureux et poète* de M. Michaut, si ingénieux et si clairement ordonné, et *la Clef de Volupté* de M. Maréchal, dont l'analyse est neuve et profondément fouillée, s'accordent pour accuser plus ou moins nettement la chute *intégrale* de madame Victor Hugo. Au contraire, *le Roman de Sainte-Beuve* de M. Gustave Simon, qui a versé au dossier la totalité des lettres de Sainte-Beuve, est un plaidoyer animé, éloquent et persuasif en faveur de la faute *sans chute* de l'héroïne du livre.

Les plus importants des documents inédits que je publie me paraissent ébranler fortement cette dernière thèse. Écrits en entier de la main de Sainte-Beuve, ils avaient été conservés par lui dans un dossier qu'il appelait le *résidu du Livre d'Amour*. Afin de donner à ces documents leur vraie valeur, je les ai encadrés à leur place dans un récit rapide, dont je sais les lacunes volontaires, des événements auxquels ils appartiennent, et qu'ils éclairent.

de leur première rencontre, dont un article de Sainte-Beuve sur les *Odes et Ballades*, paru dans *le Globe* en janvier 1827, avait été l'occasion. Le poète et le critique habitaient, presque porte à porte, la même rue de Vaugirard. Victor Hugo n'ayant pas trouvé chez lui Sainte-Beuve, qu'il voulait remercier de son étude à la fois très élogieuse et très impartiale, celui-ci s'empressa de lui rendre sa visite. La conversation des deux jeunes hommes, rapprochés par la même passion des lettres et par le même goût novateur, porta sur l'art poétique. Victor Hugo, si jeune et déjà illustre, avait un charme irrésistible, dont Saint-Valry, témoin impartial, a rendu témoignage. « Le génie en sa fleur était empreint sur son large front ; quelque chose de fort, de puissant et d'inspiré se révélait jusque dans ses moindres paroles... Je fus séduit, fasciné par tant de pureté, de grâce et d'imagination mariées à un génie si franc et si vigoureux ; l'admiration développa en moi un sentiment d'amitié et un enthousiasme presque aussi vifs et aussi passionnés que l'amour même. »

Sainte-Beuve, à son tour, fut conquis. Dans la solitude de sa jeunesse laborieuse, conscient de sa force et accablé par son impuissance, réduit à des travaux obscurs, sans relations et sans appui, il éprouvait « un tressaillement douloureux à chaque triomphe nouveau de ses jeunes contemporains » et une sorte de « tristesse resserrante » dans laquelle il entrait une véritable humiliation. L'accueil de son aîné le rassura par sa simplicité cordiale et confiante. Victor Hugo lui exposa ses vues, ses intentions, ses procédés, et il lui livra même quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur.

Madame Victor Hugo assistait à l'entretien. Elle avait eu sa part, discrète et flatteuse, dans l'article de Sainte-Beuve. « Qu'on imagine à plaisir tout ce qu'il y a de plus pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu ; qu'on rêve, en un mot, la volupté ravie au ciel sur l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées *Encore à toi* et *Son nom* : les citer seulement, c'est presque en ternir déjà la pudique délicatesse. » Ce fut incidemment, par une question, posée à brûle-pourpoint, sur un article que *le Globe* avait consacré au *Cinq-*

Mars de Vigny, que madame Victor Hugo entra dans la conversation. Elle ignorait et elle voulait connaître le nom de l'auteur de l'article. Sainte-Beuve dut le prendre à son compte et s'excuser des sévérités qu'il renfermait. Entre la femme du poète et le critique tout se borna, dans cette première entrevue, à cet échange de paroles sur le livre d'un des amis de la maison. Amoureuse et aimée, fière de son mari et mère d'un enfant de deux mois, qu'elle allaitait, la jeune femme ne fit pas autrement attention à ce jeune homme, petit et gauche, laid et timide. Il ne semble pas que, fasciné par le génie du mari et tout entier aux confidences de sa riche conversation, il ait lui-même éprouvé une impression moins banale. N'est-ce pas cette entrevue qu'il a, d'une phrase, fixée dans son admirable roman vécu de *Volupté*, au milieu de tant de scènes où il s'analyse avec une pénétration délicate et puissante qui raconte les souvenirs de son cœur? « De madame de Couaën et de ce qu'elle me parut à cette visite et aux suivantes, j'ai peu à vous dire, mon ami, sinon qu'elle était effectivement fort belle, mais d'une de ces beautés étrangères et rares auxquelles nos yeux ont besoin de s'accommoder. »

Les occasions de cette accoutumance ne lui firent pas défaut. Entre Victor Hugo et Sainte-Beuve l'intimité prit très vite en effet le caractère d'une amitié fraternelle, faite d'une communauté de sentiments, de goûts et d'espérances qui ne tarda pas à les rendre inséparables. Ils ne cessaient pas de se voir. Quand le jeune ménage quitta la rue de Vaugirard pour la rue Notre-Dame-des-Champs, Sainte-Beuve se trouva encore à sa porte. Entre lui, toujours timide, et la femme, aisément distraite, l'intimité mit du temps à s'établir. « Je me trouvais encore, après six mois de liaison, a-t-il écrit, dans une suspension de sentiments, qui, bien loin de tenir à l'indifférence, venait plutôt d'un raffinement de respect... Présent, je la saluais sans trop lui adresser la parole, je lui répondais sans presque me tourner vers elle, je la voyais sans la regarder[1]. »

Le premier recueil de vers de Sainte-Beuve, *Joseph Delorme*, parut en 1829, avec une évocation du *Cénacle* où Victor

1. *Volupté*, I, p. 104.

Hugo a la part la plus glorieuse ; deux poésies lui sont dédiées. L'une, intitulée *la Veillée*, est inspirée par la naissance du second enfant du poète, en octobre 1828 ; la mère y est nommée, mais rien de plus, et cette allusion est la seule que le volume renferme. Au contraire, le second recueil poétique de Sainte-Beuve, *les Consolations*, publié en mars 1830, et dont la préface est consacrée à Victor Hugo, débute par une poésie sans titre qui est dédiée à la femme du poète, « si noble et si pure », et que

... dès le berceau, l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès ;
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Douce comme un parfum et comme une harmonie...

Cette pièce, datée du mois de mai 1829, marque les progrès qu'avait faits à cette époque l'amitié de Sainte-Beuve pour madame Victor Hugo. Elle évoque les causeries prolongées où Joseph Delorme, respectueux, attendri et confiant, livrait à son amie, intéressée et émue par ses confidences, les secrets de son cœur, dont le vide était immense, et de sa jeunesse déjà dévorée à moitié. Lamartine nous l'a dépeint au même moment comme « un jeune homme pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes ». Madame Victor Hugo et Lamartine contribuèrent à détourner cette sensibilité vers la religion catholique, dont Sainte-Beuve, sans en adopter toute l'orthodoxie, acceptait cependant les directions essentielles, qu'il considérait comme nécessaires à la conduite de la vie humaine. Les *consolations* que la femme de son ami lui prodiguait avec une bonté de sœur aînée dans leurs entretiens et dans leurs promenades étaient devenues un besoin de son âme. Sa timidité était vaincue. Il avait osé lever les yeux sur la chaste image que pendant longtemps sa crainte et son respect lui avaient interdite. « Autant j'évitais de la regarder auparavant, autant j'étais devenu avide de la contempler alors ; je couvais curieusement ce noble et doux visage ; je pénétrais cette expression ingénue, d'une rareté singulière, et qui ne m'avait pas parlé tout d'abord ; j'épelais, en quelque

sorte, chaque ligne de cette grande beauté, comme un livre divin, un peu difficile, que quelque ange familier m'aurait tenu complaisamment ouvert [1]. »

Pourtant, il n'était pas heureux. Selon la pensée de Ducis, qu'il avait prise pour épigraphe, et dont le choix avait une signification si précise, son bonheur n'était qu'un malheur plus ou moins consolé. Peu à peu son amitié prenait une autre pente et, moins désintéressée, plus exigeante, elle inclinait, à son insu peut-être, vers l'amour. Pour qui sait bien la lire, une pièce des *Consolations*, datée de juillet 1829, porte témoignage de ce sentiment naissant, malgré son premier vers, qu'il ne faut pas trop prendre à la lettre :

Un nuage a passé sur notre amitié pure.

A la suite d'un mot dit en colère, d'une parole dure qu'il s'était oublié à prononcer, madame Hugo, saisie d'une brusque inquiétude, avait entrevu une rupture. Il s'en était défendu et il l'avait convaincue. Mais n'y a-t-il pas, quoique discrètement voilé, un aveu dans les deux derniers vers.

Et quand on vit, qu'on s'aime, *et que l'on a pleuré*,
On pardonne, on oublie, et tout est réparé.

Ces pleurs renfermaient quelques larmes d'amour timide.

Elle apparaît d'ailleurs comme singulièrement prophétique, cette pièce V des *Consolations* où Sainte-Beuve se justifiait des reproches que son amie lui avait adressés sur un ton de blâme sévère. Il est tels vers qu'il ne pouvait, je l'imagine, relire ou se rappeler plus tard, à défaut de remords, sans un tressaillement. Fier de l'amitié de Victor Hugo, qu'il portait « et si fière et si haute », il protestait contre le doute amer de madame Victor Hugo, anxieuse à la pensée que cette amitié pourrait un jour, par sa faute à lui, sécher et périr. Trop vrai

1. *Volupté*, I, p. 104.

et trop triste présage, qu'accentuait la précision brutale de ce vers :

Quelque mortel outrage à l'honneur d'un ami [1].

Le nuage se dissipa et l'amitié reprit, avec ses droits rétablis et ses habitudes anciennes. Entre Victor Hugo et Sainte-Beuve il n'y avait eu encore aucun malentendu. Le poète continuait à exercer sur le critique l'influence bienfaisante de son génie et de son cœur. Madame Victor Hugo, la courte brouille passée, se retrouva l'amie « calme, reposée, si sensée et si bonne », que Sainte-Beuve visitait chaque jour. Ses conseils judicieux et sa tranquillité émouvante rafraîchissaient l'âme desséchée du jeune homme et apaisaient les agitations où se dissipait « sa vie à tout vent ». Leurs conversations s'inspiraient de la mobilité du drame humain. Elles se perdaient, l'après-midi, et même, parfois, très avant dans la nuit, « en mille sortes de raisonnements, de ressouvenirs, de conjectures indéfinies sur le sort, la bizarrerie des rencontres, des situations, nous étonnant des moindres détails, nous en demandant le pourquoi, tirant de chaque chose l'esprit, ramenant tout à deux ou trois idées d'invariable, d'invisible, et de triomphe intérieur par l'âme ; jamais ennuyés dans cet écho mutuel de nos conclusions, toujours naturels dans nos subtilités [2]. » Il excellait dans ces jeux où son esprit et son cœur trouvaient également à s'employer, et je crois bien qu'il n'a prêté que par une fiction discrète à M. de Murçay, un héros qui lui ressemble, le « charme de cette conversation si attentive et si tendre, si variée dans son prétexte unique, et si doucement conduite [3] ».

C'était plus que de l'amitié, sans être encore un amour qui

1. Je relève dans un autre passage, non un pressentiment, mais une étrange rencontre. Opposant aux torts légers, qui s'effacent, les grands malheurs, que rien ne répare, Sainte-Beuve évoquait le plus grand malheur :

Une fille à quinze ans, fraîche, belle, parée,
Et tout d'un coup ravie à sa mère éplorée.

Comment ne pas songer en lisant ces vers à la catastrophe de Villequier qui devait, quatorze ans plus tard, enlever Léopoldine, toute triomphante de l'éclat de sa radieuse beauté?

2. *Volupté*, I, p. 188.

3. *Madame de Pontivy*.

s'avoue et qui se déclare. Sainte-Beuve a fixé le caractère de cette intimité si particulière dans une de ces analyses pénétrantes et délicates qui égalent *Volupté* à *Adolphe* et qui auraient valu à ce roman trop peu lu la même fortune s'il ne se perdait pas dans l'inutile longueur des digressions les plus imprévues. « Notre familiarité avait cela d'attrayant qu'elle était indéfinie, et que le lien délicat qui flottait entre nous, n'ayant jamais été pressé, pouvait indifféremment se laisser ignorer ou sentir, et fuyait à volonté sous ce mutuel enjouement qui favorise les tendresses naissantes [1]. »

Au milieu de ses ennuis et de la folie de ses divagations, Sainte-Beuve ne trouvait, de son propre aveu, de point fixe et solide que dans la maison et dans le ménage de Victor Hugo. C'était le sanctuaire et le lieu d'asile hors desquels errait une vie à laquelle il n'avait pas su encore donner une règle et une direction. Les *Hernanistes* vinrent brusquement le troubler dans ses habitudes. Empressés, passionnés, tumultueux, ardents aux préparatifs de la grande bataille dont leur enthousiasme rêvait de faire une victoire décisive, ils envahirent le ménage et la maison. Madame Victor Hugo s'occupait de recruter les partisans, de satisfaire les amis, d'organiser en bandes disciplinées la jeunesse des « ateliers » qui faisait irruption chez elle. Sainte-Beuve souffrit de se sentir négligé et sacrifié à la turbulence de ces inconnus qui entraient en conquérants dans la maison, jusque là discrète, où son amitié goûtait la joie des manières tranquilles et des conversations paisibles. Il souffrait surtout de la profanation de son amie, perdue dans ce tumulte et envahie par des soucis et des soins nouveaux qui ne laissaient plus ni temps ni place aux douceurs de l'intimité ancienne. Il a évoqué ce souvenir, transposé, mais à peine dénaturé, dans un passage transparent de *Madame de Pontivy*. « Esprit libre, éclairé, il avait fini par se révolter de cette fabrique d'intrigues molinistes dont la maison de madame de Noyon devenait le foyer de plus en plus animé. Il en avait ri autrefois, il s'en irritait désormais, car il lui fallait adorer madame de Pontivy dans ce cadre, et l'en séparer sans cesse par la pensée. Son esprit si juste allait par

1. *Volupté*, I, p. 38.

moments jusqu'à l'exagération sur ce point, quand il se représentait, elle, sa chère idole, comme au milieu d'un arsenal et d'une fournaise théologique et qu'il lui recommandait de ne pas s'y fausser les yeux... »

Cette exagération dans le dépit lui inspira, faisant suite à la lettre la plus étrange, le post-scriptum rageur dans lequel, presque à la veille de la première représentation d'*Hernani*, il dénonçait la cohue profane qui avait troublé la chaste familiarité où il vivait, depuis trois ans, auprès de ses amis les plus chers. Son dépit était un dépit d'amour.

A quel moment cet amour se révéla-t-il à lui? Expert aux analyses du cœur, habitué à se fouiller jusqu'aux replis les plus intimes et à sonder ses plaies les plus vives, la marche de sa passion ne dut pas échapper longtemps aux investigations dans lesquelles il se complaisait. Il y a au chapitre XIV de *Volupté* une page vraiment forte et belle dans laquelle Amaury dépeint d'après « un moraliste très consommé » le tableau des sentiments dont il redoute en lui la succession. Depuis le trouble mystérieux que ressent un homme au cœur honnête devant un être « chaste, défendu, inespérable », qu'il aime, jusqu'au délire qui le jette aux désirs les plus ardents et les plus fous, toutes les nuances de la passion y sont marquées avec une précision que seule une expérience personnelle, attentivement suivie, peut fournir. Sainte-Beuve n'avait pas besoin des leçons du moraliste : il lui suffisait d'écouter son cœur. Ce fut la jalousie qui lui révéla son amour. Jusqu'aux représentations d'*Hernani* il vivait dans la maison de Victor Hugo comme un frère cadet, aimé et choyé par tous. Il était le familier le plus intime de cet heureux ménage où le génie et la beauté lui faisaient accueil. Madame Victor Hugo, dont la pureté ignorait le danger, le recevait près de la fenêtre « toujours assise, une chaise devant pour ses pieds, une broderie au tambour sur ses genoux, un de ses coudes sur la broderie qui semblait oubliée, et dans cet oubli levant au ciel une tête douce, altière, étincelante... *Délicieux moments où l'on ne demande rien, où l'on n'espère rien, où l'on croit ne rien désirer*[1] ! » Le tumulte d'*Hernani* vint troubler cette

1. *Volupté*, I, p. 90 et 91.

quiétude. En voyant « plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier » converser librement et discuter familièrement avec celle qui était « l'objet pur et cher de son culte immortel », Sainte-Beuve comprit, à sa rage même, que son amitié amoureuse était devenue de l'amour.

Quand cet amour fut-il partagé? Je m'étonne qu'on n'ait pas rapproché, pour éclairer les parties restées obscures de ce roman douloureux, deux lettres de Sainte-Beuve, trop spontanées pour n'être pas sincères, et écrites pour des amis intimes à des dates qui fixent la vérité.

Le 17 septembre 1830 il écrivait à Victor Pavie : « Allez, mon ami, priez pour moi et aimez-moi un peu ; *car je souffre d'horribles douleurs de l'âme* ; toute une poésie refoulée, *tout mon amour sans issue* s'y aigrissent et me dévorent... *Mon mal et mon crime, c'est de n'être pas aimé, de n'être pas aimé comme je voudrais l'être, comme j'aimerais l'être, aimant.* C'est là le secret de ma folle existence, sans suite, sans tenue, sans but, sans travail d'avenir. Tout enfant, je ne rêvais dans la vie qu'un bonheur, l'amour, *et je ne l'ai pas obtenu* ni même pleinement ressenti... »

Le 18 décembre 1831, il écrivait à son camarade de collège, l'abbé Barbe, resté son ami et son confident : « J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. *La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie ; elle dure, elle est fixée,* et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes *mêlées de douceur,* et un devoir de sacrifices qui a son bon effet, mais qui coûte bien à notre nature. »

Est-il nécessaire de forcer le sens des mots et de lire entre les lignes pour donner à ces deux lettres également émouvantes leur vraie signification? La première crie une passion désespérée ; la seconde, de quelque façon d'ailleurs qu'on entende la satisfaction, et quel que soit le degré auquel on la mesure, avoue une passion satisfaite. Deux années, l'année 1830 et l'année 1831, se sont écoulées entre le moment où Sainte-Beuve a eu la conscience de son amour et celui où il l'a fait partager par celle qu'il aimait. Années douloureuses et tragiques où trois êtres, jusque là fraternellement unis, ont été

empoisonnés jusqu'au fond de l'âme par les affreux tourments du doute et de la jalousie.

A peine sortait-il du tumulte envahissant d'*Hernani*, qui avait souillé à ses yeux le cher foyer où il avait édifié son autel, — « un nid bruyant et plein d'ordures », disait en écho son ami Guttinguer, — que Sainte-Beuve éprouvait le chagrin d'une séparation plus grande. Au mois de mai 1830 le ménage Hugo abandonna la rue Notre-Dame-des-Champs, où la famille accrue se trouvait trop à l'étroit, pour s'installer dans un quartier lointain, rue Jean-Goujon. Ce départ fut pour Sainte-Beuve un coup terrible dont il essaya d'atténuer l'amertume en demandant l'hospitalité à Ulric Guttinguer, qui habitait Rouen. Pendant les premiers mois de l'année 1830 son amour l'avait bouleversé et il s'était montré à l'égard de ses amis « si sottement irrégulier et fantasque » qu'il éprouva le besoin de s'en excuser auprès de madame Victor Hugo. Elle lui avait accordé la permission de lui écrire. Cette permission sollicitée n'est-elle pas la preuve, ou de l'aveu qu'il lui avait fait, ou du secret qu'elle avait surpris? « Quand je ne vous verrais plus, lui écrivait-il le 13 mai, quand je serais jeté pour toujours à des centaines de lieues de vous sans même vous écrire, je n'en serais pas moins le même pour vous par le cœur, et votre pensée ne serait pas moins mon consolant recours, mon bon génie, ma meilleure action. »

Est-ce avant son départ, ou seulement à son retour, que, pour expliquer à Victor Hugo les irrégularités de sa conduite fantasque, il se résigna à lui révéler l'état de son pauvre cœur? La date de l'entrevue reste incertaine, mais les témoignages émanés d'amis de Sainte-Beuve qui confirment les allusions à peine voilées de *Volupté* ne permettent pas de mettre en doute la réalité de la démarche. Victor Hugo lui répondit « avec la tendresse de l'homme fort », et d'ailleurs sûr de sa femme, qu'il ne fallait pas s'inquiéter d'une situation garantie par la loyauté des sentiments réciproques. « On se crée parfois les inconvénients à force d'y songer et de les craindre, comme si l'on creusait un beau fruit intact pour s'assurer du dedans [1]. »

Hélas ! le fruit n'était pas intact. Ce n'était pas, cette fois,

1. *Volupté*, I, p. 317, 320, 321.

un nuage qui avait passé sur leur amitié si pure. C'était le tonnerre, avec sa soudaineté et ses ravages. Rentré à Paris, Sainte-Beuve n'était plus allé chez ses amis. Et quelle étrange confession de son âme il faisait, en juillet, à Victor Hugo, dont la générosité, toujours confiante et tendre, l'accablait, mais, loin de l'apaiser, irritait son amertume ! « J'ai d'affreuses, de mauvaises pensées, des haines, des jalousies, de la misanthropie ; je ne puis plus pleurer ; j'analyse tout avec perfidie et une secrète aigreur. »

La révolution de Juillet, qui ruina son espoir d'un poste de secrétaire d'ambassade, ne fut pas une diversion à son amour. Il avait le vide et la mort au cœur. Il regrettait, dans une lettre à madame Victor Hugo, datée du 14 septembre, les temps d'une amitié si longue et si douce, à laquelle il ne pouvait plus penser qu'avec larmes, et il la suppliait de ne pas le chasser tout à fait. Presque au même moment, il faisait à Victor Pavie l'aveu déchirant de sa détresse irritée : « Je suis redevenu méchant. »

Victor Hugo et sa femme ne se lassaient pourtant pas de le traiter en ami. Ils mettaient ses vilains procédés au compte d'une aberration passagère, d'une sorte de folie guérissable, et, tendres dans leur bonté fidèle, ils lui faisaient tenir Adèle, leur troisième enfant, sur les fonts baptismaux. Cette attention, où il y avait un gage si précieux de leurs sentiments, fut suivie trois jours après dans *le Globe* d'un article que Sainte-Beuve publia sur Diderot, et qu'il fit habilement servir aux fins de son amour. (20 septembre 1830.) De même que Victor Hugo avait dans *Han d'Islande* prêté à Ordener pour Ethel ses sentiments pour Adèle, qui en recueillait, comme une confidente, l'expression directe et discrète, de même Sainte-Beuve empruntait aux effusions de Diderot pour mademoiselle Voland un moyen détourné, mais sûr, de faire connaître à madame Victor Hugo, qui seule ne pouvait pas s'y méprendre, la fidélité et l'ardeur accrue de sa passion. Comment aurait-elle été insensible à des citations qui étaient une déclaration? Je n'en retiens qu'une, dont le ton suffit.

« J'ai élevé dans mon cœur une statue que je ne voudrais jamais briser... Avec vous, je sens, j'aime, j'écoute, je regarde, je caresse, j'ai une sorte d'existence que je préfère à toute

autre. Il y a quatre ans que vous me parûtes belle (ces quatre ans marquaient la durée exacte des relations de madame Victor Hugo et de Sainte-Beuve); aujourd'hui, je vous trouve plus belle encore ; c'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus... »

Dans le second article, daté du 5 octobre, il donnait sa sympathie et ses larmes à « l'amour jeune, plus complet, plus sévère et aussi plus fatal, tel qu'il éclate souvent au milieu de la virilité ou même sur le déclin, résumant et consumant du dernier coup toutes les puissances de notre être... L'amour de Diderot pour mademoiselle Voland fut un de ces amours de l'*été* de la vie, profonds, mûris, irrémédiables, et qui ne demanderaient que des obstacles pour devenir orageux. Mais les orages n'éclatèrent pas, parce que les obstacles furent à peu près nuls. »

Il en fut tout autrement de l'amour de Sainte-Beuve pour madame Victor Hugo. Profond et sincère, il prit un caractère désespéré devant les obstacles auxquels il se heurtait et dont la résistance de la femme aimée ou son indifférence restait le principal. Ses articles continuaient à exprimer la détresse ou à aider les desseins de sa passion. Aucun ne renferme plus d'amertume que la préface, publiée dans *le Globe*, de la deuxième édition de la *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*. Elle accentue en termes aigris le pessimisme du livre. Ce « pauvre diable de Joseph Delorme » y raconte les douleurs, les déceptions et les déconvenues que lui a values l'espoir « de renaître à une sympathie plus bienveillante ». Il compare ses amitiés à « une tendresse de solitude pour quelques êtres absents » et il regrette de s'être « trop amolli dans ses propres larmes » au lieu de s'être exposé, comme son ami Farcy, aux balles qui sifflaient dans les jours sublimes de la révolution récente. Non content de donner à cette révolution un gage d'adhésion, il incline vers l'amour de l'*humanité progressive*, et s'il se résoud à y entrer, sachant qu'il heurte les croyances religieuses de madame Victor Hugo, c'est dans un sentiment de dépit et de défi, de revanche et d'espoir.

Victor Hugo, ému par cet article, dont les éloges ne pouvaient lui dissimuler la tristesse sombrement irritée, interrompit son roman de *Notre-Dame de Paris*, promis à date fixe,

pour conjurer Sainte-Beuve de ne pas se décourager et de ne pas s'abandonner. « Songez, lui écrivait-il, avec une grandeur et une douceur de l'âme qu'on ne saurait trop admirer, songez que vous nous appartenez et *qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.* »

La lettre se terminait par ces mots : « Votre meilleur ami. Venez nous voir. » Cette invitation ne pouvait laisser Sainte-Beuve insensible. Victor Hugo et lui se rencontrèrent. L'entrevue eut un caractère tragique. Sans qu'on puisse en fixer la date avec une entière certitude, une lettre postérieure de Victor Hugo permet de la placer dans les premiers jours de décembre 1830. Il est moins facile d'en pénétrer le secret et même, s'il n'existe pas des papiers inédits de Sainte-Beuve, il faudra renoncer à le connaître. La lettre de Victor Hugo, si profondément émouvante, ouvre des hypothèses entre lesquelles il est difficile de choisir. « Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde,* pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu... Vous devez vous souvenir, si vos nouveaux amis n'ont pas effacé en vous jusqu'à l'ombre de l'image des anciens, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous ! Rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé,* vous le savez, *avec la ferme résolution* de tenir ma promesse et *de faire comme vous voudriez...* » (18 mars 1831.)

Cette entrevue et ces propositions, dont pourtant Sainte-Beuve fut contraint de reconnaître le caractère « irréprochable, digne, ferme et noble », ne réussirent pas à apaiser sa jalousie ou à contenir sa passion. Il errait comme un damné, en proie aux désirs les plus contradictoires, honteux d'avoir brisé la vie « paisible et bénie » qu'il menait auprès de ses amis, navré de les avoir perdus, irrité contre lui-même, irrité contre Victor Hugo dont la générosité sublime l'accablait, et auquel il écrivait ces folles paroles : « Il y a en moi du désespoir, voyez-vous, de la rage ; des envies de vous tuer, de vous assassiner par moment en vérité ; pardonnez-moi ces horribles mouvements. » (3 décembre 1830.) Victor Hugo par-

donnait. Il faisait lire à sa femme les lettres déchirantes de Sainte-Beuve, et tous deux, sa femme et lui, pris de pitié pour cet ancien ami qu'un amour doublement interdit égarait et ravageait, lui conservaient leur cœur et lui ouvraient leur porte. « Venez donc dîner après-demain avec nous, lui écrit le 2 janvier 1831 Victor Hugo en le remerciant des cadeaux qu'il a envoyés aux enfants. 1830 est passé ! »

Les deux derniers mois de cette année 1830 avaient été tragiques. Ils avaient révélé à Victor-Hugo la profondeur de la passion où Sainte-Beuve s'était laissé entraîner envers sa femme, mais celle-ci, que savait-elle, que pensait-elle? Il est hors de doute que Sainte-Beuve lui avait avoué son amour, mais je crois que jusqu'aux derniers événements, il n'avait pas encore franchi la première nuance, celle où l'on n'a « d'autre désir que de continuer en secret d'aimer, de servir à genoux dans l'ombre et de se répandre en pur zèle par mille muets témoignages[1] ». Depuis que la crise avait éclaté, madame Victor Hugo avait compris toute la portée de l'allusion que renfermait l'article de Diderot sur l'amour « complet et fatal, consumant toutes les puissances de notre être ». Cet amour était celui que Sainte-Beuve éprouvait pour elle. Secouée dans la « sécurité nonchalante » où la plongeaient sa rêverie, sa distraction et « ces espèces d'apathies mystérieuses » qui endormaient sa sensibilité[2], elle fut tout d'abord effrayée, mais, ayant l'esprit rassis, les sens tranquilles et le cœur tendre, elle eut pitié du pauvre ami qu'une fatalité tragique poussait aux pires erreurs et à des erreurs de toutes sortes. Sainte-Beuve, reniant l'inspiration religieuse des *Consolations*, dont elle avait été la Muse respectée, se jetait en effet de plus en plus dans les théories nouvelles auxquelles il n'avait donné jusqu'ici que des gages superficiels. Le parti républicain et le saint-simonisme lui suggéraient jusqu'en avril 1831 une série d'articles qui permettaient de voir en lui un converti et un adepte. Il allait même jusqu'à rédiger le 18 janvier la profession de foi saint-simonienne, à laquelle Pierre Leroux n'avait contribué que par deux ou trois mots changés et un ou deux pâtés d'encre. C'étaient là les « nou-

1. *Volupté*, I, p. 310.
2. *Volupté*, I, p. 184, 192.

veaux amis » auxquels Victor Hugo reprochait d'avoir effacé jusqu'à l'ombre de l'image des anciens. La crise saint-simonienne dans laquelle un dépit d'amour avait jeté Sainte-Beuve ne dura d'ailleurs que trois mois, au bout desquels pardonné, malgré tout ce qu'il avait fait « d'insensé, d'aigre et de violent », il revint chez Victor Hugo.

Est-ce madame Victor Hugo qui lui donna l'idée d'aller voir Lamennais à Juilly en mai 1831? Je ne sais, mais cette rencontre eut sur lui au point de vue religieux une influence qui le rapprocha de madame Victor Hugo. C'était une nouvelle conversion. Était-il sincère? Il y a de lui un mot terrible, qu'il écrivait en 1863 à madame Hortense Allart de Méritens, une ancienne amie, trop digne de le comprendre. « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps ; elle s'est évaporée. C'était pour moi comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout. » On peut ne voir là qu'une forfanterie déplorable, mais on peut y voir aussi un aveu dont, avec un tel homme, le cynisme n'excluait pas malheureusement la sincérité. Toujours est-il qu'il tenta de « filer un plus tendre amour », et que, rappelé dans le jardin d'Armide, il se laissa de nouveau entraîner au charme puissant et doux qui enchaînait Renaud [1]. Entre Victor Hugo et lui, de nouveau, des lettres tragiques s'échangèrent. Un instant, en juillet, on put croire que son départ pour Liége, où l'appelait un cours de littérature française, mettrait fin à une situation intolérable. Mais, brusquement, il y renonça. Il fallait en finir. Victor Hugo, que le départ projeté avait rassuré et réjoui, lui envoya, le 6 juillet, une des lettres les plus belles, les plus émouvantes, les plus humaines qu'un cœur torturé ait jamais écrites. J'en retiens seulement, pour fixer le sujet et les dates, quelques accents. « Nous ne sommes plus ces deux frères incomparables que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous... Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même, *qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici*, d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que

1. *Cahiers*, p. 42.

nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence même. Au moins, le vide sera complet. Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer... »

Cette séparation, loyalement consentie de part et d'autre, valait mieux que la « demi-intimité, mal reprise et mal recousue » dont ils venaient de faire pendant trois mois l'essai douloureux et heurté. Sainte-Beuve l'accepta comme « des arrêts indéfinis » que l'amitié « plus calme et tout à fait guérie » de Victor Hugo lèverait un jour. Il fit tout pour hâter cette heure, multipliant les attentions et les prévenances, et portant, par espoir d'amour, à *Marion de Lorme*, entrée en répétitions, la sollicitude que, par dépit d'amour, il avait refusée à *Hernani*. Il assista à la première représentation.

Le 7 juillet, il avait écrit à Victor Hugo : « Quant à l'autre personne que j'éviterai aussi de nommer, — bien qu'elle soit restée pour moi l'objet d'une affection invincible et inaliénable, — je ne crois pas l'avoir pu blesser par aucun retour vers un temps évanoui. Je ne l'ai jamais revue seule : quand vous n'y étiez pas, il y avait toujours des témoins, et mon intérêt ne se manifestait jamais que par des questions relatives à la santé et à l'état physique. » Faut-il donc reporter vers ce temps évanoui les scènes familières que raconte dans *le Livre d'Amour* la pièce intitulée *l'Enfance d'Adèle*, que Sainte-Beuve a datée du 9 août?

Elle est là, *mon Adèle...*

enfermée par un « sombre époux », qui réclame, comme un lion jaloux, sa part dans sa beauté et la serre dans ses bras de fer, rêvant à l' « ami » pour lequel elle garde son cœur, le seul don que, vainqueur timide, il veuille d'elle sans dénouer sa ceinture d'or et sans l'exposer aux remords des souillures amères. Si *l'Enfance d'Adèle* évoque des souvenirs exacts et s'il faut tenir pour vraie la date que Sainte-Beuve lui a assignée dans son livre secret, il en résulte qu'au mois d'août 1831, madame Victor Hugo avait accepté les hommages d'un amour

dont les précautions respectueuses atténuaient la faute, mais qui n'en était pas moins une relation clandestine, défendue et dangereuse.

Cet amour avait-il fait des progrès trois semaines plus tard? La pièce VI du *Livre d'Amour*, intitulée seulement *Sonnet*, et datée du 1er septembre, rassure, console et exalte la « folle bien-aimée » qui se lamente sur ses « charmes défleuris », sur les ravages du temps et sur quelques cheveux précocement pâlis. Sainte-Beuve a donné pour épigraphe aux pièces XXII et XXIII un court extrait des lettres qu'il écrivait à son amie. La pièce VI devait être accompagnée des extraits de lettres d'Elle, dont la copie que je possède est de la main de Sainte-Beuve. « Ceci se trouvait, écrit-il, après le sonnet : *Que vient-elle me dire ?* »

Je cite dans leur ordre ces curieux fragments :

... *La souffrance ne fera que sanctifier et fortifier, s'il est possible, notre amour.* (Elle, lettres.)

... *Je voudrais te faire une vie complète* (sic)... *Si je pouvais répandre mon sang goutte à goutte pour te faire toujours un bonheur plus vif à chaque goutte répandue, je ne balancerais pas une minute...* (Elle, lettres.)

... *Imaginez, mon Charles, que ce matin, dans mon lit, je pensais que cela m'amuserait d'écrire pour moi ma vie jusqu'à cette époque. Je diviserais cela en trois chapitres par l'ordre des événements. Ce serait écrit comme un portier, mais c'est égal...* (Elle.)

... *Je ne me rappelle pas m'être jamais ennuyée, tant j'ai toujours eu un monde à moi...* (Elle.) [1].

Faut-il rapporter à la même époque la première des deux lettres de Lui à Elle dont Sainte-Beuve avait conservé une copie autographe, et qu'il voulait sans doute donner comme commentaire à son livre? On verra que la seconde est incontestablement de 1832. Pour faire entrer la première dans le cadre des événements qui marquèrent la fin de l'année 1831, je peux invoquer comme raison la similitude des sujets traités dans le sonnet VI et dans la lettre. Je crois aussi que l'allu-

1. Tous ces fragments sont inédits.

sion religieuse sur laquelle celle-ci se termine ne trouve sa vraie date que dans une période assez contemporaine de celle où l'influence de Lamennais sur Sainte-Beuve s'exerçait ou se prolongeait. Quoi qu'il en soit, je cite dans leur entier les fragments de la lettre tels que Sainte-Beuve les avait recopiés de sa main. Si la date, restée douteuse, ouvre plusieurs hypothèses, l'intérêt du moins n'est pas contestable.

... Mon amie, une autre idée m'a encore affligé un peu, c'est de sentir qu'il se passe actuellement quelque chose en toi, — quelque chose comme une lutte, comme un sacrifice d'espérances et d'illusions trop chères ; tu m'as admirablement exprimé cela hier : tu veux que ton amour soit plus grave, plus fixe, plus résigné, moins de jeune fille, avec moins de superstitions et de gentillesses capricieuses, tel en un mot que l'âge, les rides, la mort n'aient plus rien à y changer. Tu veux donc le dépouiller toi-même d'avance, ô mon amie, le dépouiller dans ton cœur de sa jeunesse, de cette robe légère et charmante sans doute, mais qui n'est pas lui. Et cela te fait souffrir. Mon amie, j'en pleure comme toi et ne puis rien te dire. Moi, mon amie, te l'avouerai-je ? cette robe de grâce et d'illusions charmantes [1], *mon amour ne l'a pas eue, ou du moins il ne l'a portée qu'à peine, par rares moments et comme un habit de fête inaccoutumé. C'est pour cela peut-être que cet amour en moi ne frappe pas assez tes yeux : il n'est pas éclatant de blancheur, ô mon ange ; il est sombre, il se confond avec ces nuances tombantes du soir dans ces églises où nous allons* [2] *; il a été veuf, pour ainsi dire, et un peu découragé dès son berceau ; il s'est habitué au deuil même au sein du bonheur* [3]. *Adèle, j'ai toujours été médiocrement doué de la faculté de l'espérance, j'ai toujours senti l'absence et l'empêchement en*

1. *Volupté*, II, p. 35.

« Oui, vous voulez dire, reprenais-je, qu'il est dans la vie une *robe de grâce et d'illusions charmantes* qu'on ne revêt qu'une fois... »

2. Dans l'église propice où nous avons fait choix
De venir un moment et de causer derrière
Quelque pilier du fond, du dernier sanctuaire...
Livre d'Amour. Sonnet XXIII.

3. *Madame de Pontivy*.

« Le bonheur dans chacun a ses teintes, elles étaient pâlissantes chez lui. Il s'y mêlait vite une sorte de tristesse qui en augmentait peut-être le charme, mais qui en dérobait l'éclat... »

toutes choses : mes sentiments ont toujours un peu manqué de soleil dans la saison propice[1]. *Mais si mon espérance sait mal sourire, j'ai la foi et l'amour, mon ange : je t'aime, je crois invinciblement à ton amour. Quant à un bonheur couronné de plaisir*[2], *j'y ai toujours peu cru pour nous ici-bas ; j'y ai renoncé en mon cœur bien plus que je ne semble en ces entrevues où trop souvent t'importunent mes désirs. Si tu étais plus dévote et si tu voulais porter ensemble notre amour dans la religion, je ne t'importunerais jamais de ces choses, et notre bonheur triste d'ici-bas serait sans mélange. Va, je t'aime du profond de l'âme et je sais qu'il en est ainsi de toi : pauvre amie, n'est-ce pas là une consolation sublime? Ne soyons donc ni gais, ni riants, mais ne nous disons pas malheureux*[3] *!*

Cette lettre, habile et subtile, est du meilleur Sainte-Beuve, ou, si l'on veut, du pire. Elle accuse un progrès dans sa passion, qui avoue des désirs importuns. « Que prouve un mot, si doux qu'il soit? se dit-on par ce côté murmurant de la nature qui s'obstine à douter, qui veut en toutes choses toucher et voir. Il faut des preuves... on en réclame de vraiment sérieuses pour se convaincre. Une fois à ce degré, n'attendez plus que confusion et délire[4]. » Pour échapper à la confusion et au délire vers lesquels pousse l'importunité des désirs trop pressants, Sainte-Beuve se rappelle les conseils que Lamennais lui donnait à Juilly. « Si vous avez quelque liaison meilleure et préférée, si le cœur d'un être rare, un cœur ému du génie de l'amour, a défailli, s'est voilé, a redoublé de tremblement et de lumière à cause de vous, ô mon ami, ne vous effrayez pas de moi... je ne suis pas de ceux, vous le savez, qui retrancheraient toute Béatrix de devant les pas du pèlerin mortel... Mais souvenez-vous, mon ami, de ne jamais abuser du cœur qui se serait donné à vous, de ne faire de ce culte d'une créature choisie qu'une forme translucide et plus saisissable du

1. *Volupté*, II. p. 35.
« *Les sentiments qui ont manqué des rayons du dehors dans la saison propice*, même quand ils mûrissent plus tard, mûrissent mollement et ne se dorent pas. »
2. *Madame de Pontivy.*
« C'était l'aspect habituel de son amour : il n'y manquait rien, mais une certaine ardeur désirable ne le couronnait pas... »
3. Lettre inédite.
4. *Volupté*, I, p. 311.

divin Amour... Fixez le rendez-vous habituel en la pensée de Dieu, c'est le lieu naturel des âmes [1]. » Quand Sainte-Beuve demande à Adèle de « porter ensemble leur amour dans la religion », je trouve dans ses conseils l'écho des belles paroles et des exhortations recueillies à Juilly. Mais j'avoue qu'obsédé par l'image trop païenne du cygne de Léda, je doute de la sincérité des sentiments de l'homme qui, au moment même où il conseillait à son amie d'être plus dévote, composait les pièces offensantes du *Livre d'Amour*, et je le soupçonne d'appeler avec une duplicité trop habile la religion au secours de sa passion.

Cette duplicité, qu'il exerçait auprès de la femme pour la séduire, il n'avait garde de s'en dispenser auprès du mari pour apaiser ses inquiétudes et ses soupçons. Avec l'une et avec l'autre, il jouait un double jeu. Peu de temps après qu'il avait exalté dans la *Revue des Deux Mondes* la vie laborieuse, le génie et la force morale de Victor Hugo, il faisait à Fontaney d'étranges confidences, au cours desquelles il s'oubliait jusqu'à dire que Victor Hugo, « jaloux par orgueil », était « un misérable », dont l'âme sans lien était faite « de granit et de fer [2] ! » En recevant *les Feuilles d'Automne*, auxquelles il consacra un article magnifique, il crut avoir trouvé l'occasion de rentrer en grâce et de voir finir les arrêts dont il souffrait. Il sollicita ce retour. « Je vous prie de croire, malgré ces absences et ces silences qui dorment comme des fleuves infranchissables entre nous, au sentiment durable et profond qui me reporte sans cesse à votre Élysée dont j'étais alors, comme ces ombres que l'antique fatalité nous montre tendant encore les bras au passé, *ripæ ulterioris amore*. On me dit de toutes parts que madame Hugo va mieux et que sa santé paraît se réparer ; c'est pour moi une bonne nouvelle à laquelle j'ai besoin de croire. »

Au mois d'avril 1832 les arrêts imposés depuis neuf mois par la prudence de Victor Hugo n'étaient pas encore levés. Les silences dont se plaignait Sainte-Beuve avaient été coupés par une assez fréquente correspondance, mais l'absence opposait à ses désirs un « mur sacré » qu'il n'avait pu réussir

1. Volupté. II. p. 126.
2. Gustave Simon, p. 156.

à franchir. Victor Cousin, léger ou ignorant, ne faillit-il pas un jour l'emmener par surprise dîner chez le poète? En juin, c'est par Renduel que Sainte-Beuve avait des nouvelles. Pendant l'été, Victor Hugo et sa famille s'installèrent aux Roches, chez les Bertin. L'hiver amena les répétitions de *Le Roi s'amuse*, auquel Sainte-Beuve s'intéressa, mais de loin et sans être invité chez ses anciens amis. En décembre, après l'interdiction, il intervint auprès d'Armand Carrel pour obtenir une protestation du *National* contre l'acte arbitraire. « Je voudrais avant tout, mon ami, écrivait-il à Hugo, ne pas vous manquer, ne pas vous être inutile en cette circonstance, ne pas démériter auprès de vous d'une amitié si glorieuse et toujours si chère, et qui, depuis qu'elle ne m'a plus échauffé directement, n'a pas cessé pour cela de présider à l'astre morne et mélancolique de ma vie. »

Ainsi l'année s'acheva sans que Sainte-Beuve eût franchi le seuil de la maison familière dont sa folie amoureuse l'avait éloigné. Il en souffrait doublement, dans son amour gêné et dans son amour-propre humilié. Mais sa vie était-elle aussi morne et aussi mélancolique qu'il affectait de le dire pour tempérer la rigueur et vaincre la résistance d'un mari trop clairvoyant et trop justement sévère? Le *Livre d'Amour* renferme sur cette année 1832 six pièces dont l'une, lamentable au point de vue poétique, est d'une précision brutale sur les conditions de son amour partagé et satisfait. J'accorde que le témoignage est suspect, mais il y a des lettres d'Ulric Guttinguer à Sainte-Beuve qui lui apportent une confirmation singulièrement troublante [1]. Et puis, et surtout, il y a la lettre même de Sainte-Beuve à madame Victor Hugo, que je verse, puisqu'il faut que tout soit connu, au dossier de cette histoire d'amour.

Mon Adèle chérie, combien vous avez été bonne et belle hier ! et que cette demi-heure dans le coin de cette chapelle laissera en moi d'éternels et délicieux souvenirs. Mon amie, il y a quatorze ans que je n'étais venu là ; et j'y étais venu il y a quatorze ans avec des émotions bien vives et bien tendres aussi. J'étais

1. G. Michaut, p. 143.

très pieux dans ce temps, c'était la première année de mon arrivée à Paris. J'avais un regret navrant de mon pays et de ma mère, je travaillais beaucoup au collège et tout le temps que je ne travaillais pas, dans mes sorties, en récréation, je le passais à pleurer, mais c'était surtout à l'église que ces pleurs me venaient. Il y a dans les livres de messe un psaume que je relisais particulièrement, Super flumina Babylonis [1], *quand les Hébreux captifs à Babylone s'assoient près des saules du fleuve, et pleurent en se souvenant de Sion, et refusent de jouer de la lyre sur une terre étrangère. Je me rappelle encore la place et le jour où je lisais ce psaume, près de l'endroit où nous étions assis hier. Oh ! mon amie, comme ces quatorze ans d'intervalle n'ont pas été perdus pour moi, puisque je me suis retrouvé, après ce temps, assis sur ces mêmes chaises, presque au même coin du pilier, encore tendre et pieux de cœur et si tendrement aimé. Au lieu du psaume de tristesse, c'étaient tes amoureuses paroles qui m'inondaient, mais qui avaient leur tristesse pieuse dans cette idée de la séparation et du veuvage où nous vivons. Ma vie commençait alors : je quittais pour la première fois le coin du feu de famille, j'abordais le monde et sa froideur et son incertitude. Aujourd'hui ma vie est close, mon Adèle, j'en rends grâce à Dieu. Cette église était comme une plage que je quittais alors : m'y voici revenu. Toutes les amertumes, les âpretés, les folles erreurs et les choses impies de l'intervalle sont oubliées ; oui, elles le sont toutes, et de toi aussi, mon Adèle. Nous nous aimons à jamais sans une seule ombre possible entre nous, et si des obstacles matériels insurmontables s'élevaient par malheur, ils tomberaient à l'instant même, ils ne compteraient pas, puisque nous saurions mourir ensemble et dans les bras l'un de l'autre. Dans ce temps auquel mon souvenir me reportait hier, deux personnes au monde, j'y pense, m'aimaient inexprimablement, une vieille tante surtout et ma mère. Ma vieille tante est morte ; mais toi, tu es survenue, m'aimant autant qu'elle et d'une plus fraîche manière ; tes jeunes baisers ont remplacé les siens : ce sont les seuls encore, bientôt,*

1. Cf. *Volupté*, I, p. 24.

« Un inexplicable ennui du logis natal s'empara de mon être ; j'allais au fond des bosquets récitant avec des pleurs abondants le psaume *Super flumina Babylonis* ; mes heures s'écoulaient dans un monotone oubli... »

qui me resteront, quand ma mère ne sera plus. Toi, mon Adèle, dans ce temps-là, tu avais aussi ta mère qui t'aimait au delà de tout; mais je suis venu, mon ange, lorsqu'elle était morte à peine [1], *et je l'ai remplacée pour toi. Ne nous plaignons pas. Nous sommes tous les deux aimés sur cette terre aussi fort au moins et plus fraîchement que nous ne l'étions autrefois. Il y a toujours un être pour toi comme pour moi, pour qui nous sommes tout* [2].

De quelque façon que l'on interprète cette lettre, et en admettant même qu'elle soit susceptible de plusieurs interprétations, elle porte en elle-même sa propre date. « *Il y a quatorze ans que je n'étais venu là. C'était la première année de mon arrivée à Paris.* » Cette précision vaut un millésime. Sainte-Beuve était arrivé à Paris en septembre 1818 [3]. La lettre qu'il écrivait à madame Victor Hugo, *quatorze ans après*, est donc une lettre écrite en 1832. Ce document donne raison à l'opinion que M. Gustave Simon avait exprimée dans la première version de son livre, publiée par la *Revue de Paris*, et sur laquelle il est revenu ensuite. « Il paraît vraisemblable qu'en 1832, suppliée par lui, elle consentit à le voir au dehors. » Cette vraisemblance est maintenant une certitude démontrée. Pendant que Victor Hugo interdisait à Sainte-Beuve sa maison pour l'éloigner de sa femme, celle-ci le voyait au dehors, dans une église sûrement, et sans doute ailleurs, parce que j'admettrais difficilement que, croyante et pieuse, elle eût choisi ou accepté une église pour donner à son amant « la fraîcheur de ses jeunes baisers ». Et il faudra bien, quoi que l'on en ait, et même si l'on discute les nuances de l'amour et les limites de l'abandon, tenir pour vrais les vers médiocres, mais significatifs, de la pièce XV du *Livre d'Amour* :

Qui suis-je, et qu'ai-je fait pour être aimé de toi,
Pour être tant aimé, pour avoir de ta foi
Des gages si secrets, de si grands témoignages?

1. Madame Foucher mourut à la fin de l'année 1827.
2. Lettre inédite.
3. G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les lundis.*

En février 1833, Victor Hugo se lia avec Juliette Drouet d'une passion qui devait durer près de cinquante ans. Cette liaison affichée servit, à n'en pas douter, les desseins de Sainte-Beuve, trop habile psychologue pour ne pas appeler au secours de son amour la jalousie d'une femme publiquement outragée. En avril 1834, après bien des traverses et des retours, Victor Hugo, dont la patience était lasse, et que les trop vilains procédés de Sainte-Beuve avaient fini par décourager, rompit avec lui. « Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami, enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu. V. » (1er avril.)

Congédié par Victor Hugo, Sainte-Beuve rencontra Adèle en août 1835 dans l'Anjou aux noces de leur ami Pavie. Depuis, s'ils se virent moins, ou s'ils cessèrent de se voir, ils s'écrivirent, et c'est sans doute à cette époque tourmentée de sa vie qu'il faut rattacher cette lettre de madame Victor Hugo à Sainte-Beuve, qui l'avait conservée dans ses papiers.

... Mon ami, lorsque j'ai un chagrin, ma première pensée est de vous le faire partager et de recevoir de vous des consolations. Vous êtes comme la Providence que l'on invoque surtout dans la douleur. C'est que vous êtes pour moi un ami que rien au monde ne peut remplacer, un ami que je voudrais près de moi. Avec mes pensées tristes et mes habitudes, vous êtes pour moi un besoin. Si je vous écris rarement, c'est que je n'ai aucune joie à vous apporter, aucune espérance certaine à vous offrir; que mon cœur est brisé et flétri; il n'y a que lorsqu'il déborde d'amertume, qu'il me force à vous écrire. Mon ami, ne me croyez jamais morte pour vous; il y a encore dans mon affection de quoi vous rendre heureux, croyez bien cela. Cette affection en tuera bien d'autres plus vives et plus instantes. Conservez-moi votre cœur, j'y compte avec certitude. C'est un lien entre nous qui se fortifie par le temps et par ce calme apparent. C'est une tendresse qui s'accroît par le silence. Oh ! croyez tout cela, mon pauvre ami[1] *!...*

1. Lettre inédite.

Est-ce cette lettre que Sainte-Beuve reçut en août 1837 dans le temps où, après avoir poussé le cri déchirant de la pièce : *Laissez-moi ! tout a fui...*, il opposait à l'ardeur de son cœur encore enflammé la lassitude nonchalante de celle qui fut sa reine et sa Didon ! Toujours est-il que le résidu du *Livre d'Amour* renfermait cette note :

Après : Jadis à pareil jour... *Au moment où m'arrive votre lettre, j'achevais les vers que voici, et qui exprimaient mon reproche, ma plainte. On m'a surpris tout en larmes quand on est venu m'apporter cette lettre qui semblait répondre à ce que j'exhalais avec soupir.* (Ici un grand blanc pour la pièce)... *Voilà ce que je sentais. Jugez, ma pauvre amie, du bien que m'a fait votre lettre* [1].

Cet amour « si rare et si sevré » se traîna quelque temps encore. La nouvelle publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 mars 1837, sous le titre de *Madame de Pontivy*, avait été écrite « en vue d'une seule personne, pour lui en faire agréer et partager le sentiment ». Elle n'obtint pas le résultat en vue duquel elle avait été composée. Moins heureux que M. de Murçay avec madame de Pontivy, Sainte-Beuve ne réussit pas à rétablir avec madame Victor Hugo l'harmonie ancienne ni même cette ivresse « plus égale et plus éclairée » de laquelle pouvaient naître de nouveaux printemps. Lasse de trop aimer, épuisée peut-être par le drame qui avait fait d'elle pendant six ans une douloureuse héroïne, la malheureuse femme se retira de l'amour, dont « quelques retours amers et les dernières convulsions » arrachèrent à Sainte-Beuve des cris de méprisante colère. Ce même homme qui, en 1833, écrivait : « Serrons-nous bien, chère ange, et aimons-nous jusqu'à la mort et après la mort. Je t'aime », en vint en 1840 jusqu'à dire dans son *Journal* : « Je la hais. » Cette haine ne céda pas devant le malheur. Après la catastrophe de Villequier, où Léopoldine Hugo périt en 1843, Sainte-Beuve refusa dans une lettre égoïste et vilaine de suivre le conseil émouvant de Pavie qui lui demandait de « *rentrer par cette large bles-*

1. Lettre inédite.

sure ». Il y a hélas ! à lui reprocher un manquement autrement grave. Dans ce même moment, en effet, un imprimeur composait pour lui le trop fameux *Livre d'Amour* qui, sans rien ajouter à sa gloire littéraire, par ailleurs si grande, si puissante et si féconde, inflige à sa mémoire la honte inexpiable d'une action vile et basse que rien ne peut excuser.

Ce *Livre d'Amour*, de quelque façon qu'on le considère, qu'on le tienne pour le récit exact d'une passion clandestine dont tous les désirs ont été satisfaits, ou qu'on l'accepte comme une fiction poétique et comme une vantardise, est une goujaterie. Il ne faut pas reculer devant le mot propre pour flétrir cette vilenie indigne d'un galant homme. On excuserait Sainte-Beuve amoureux d'avoir écrit des poésies d'amour en l'honneur d'une héroïne qu'il n'aurait pas nommée et, s'il avait eu du génie, il aurait immortalisé sa passion. Mais le *Livre d'Amour* contient des précisions brutales, des prénoms, ceux de la femme et de la fille, des allusions où la femme et le mari se reconnaissent, des récits circonstanciés, des scènes décrites, qui ne peuvent laisser aucun doute sur la réalité des personnages, ainsi marqués comme dans un signalement, et sur le caractère d'une intrigue perfidement conduite jusqu'à la chute de la femme par la trahison de l'ami le plus glorieux et le plus cher :

Et je plains l'offensé noble entre les grands cœurs.

Toutes ces pièces étaient déjà composées en 1839[1].

L'édition de 1843, la seule qui ait été imprimée du vivant de Sainte-Beuve, fut tirée à environ deux cents exemplaires.

1. J'ai eu entre les mains un cahier autographe renfermant toutes les poésies du *Livre d'Amour*, à l'exception de celle qui dans le volume porte le numéro XXXIV et commence par ce vers :

De Boussac, un matin, deux manants m'arrivèrent.

Sur la première page, cette indication, d'une écriture tremblée dont je n'ai pu établir l'identité : *preuve d'amour et de confiance de lui à moi, — preuve d'amitié et de reconnaissance de moi à lui.* — 1839.

Les poésies n'ont pas été copiées par Sainte-Beuve, à l'exception du sonnet final : *Insensé, qu'ai-je fait?* mais elles portent souvent des corrections de sa main. Il y avait une pièce, numérotée X, que Sainte-Beuve n'a pas publiée. Il a lui-même écrit au crayon « mauvais, à supprimer ». L'épigraphe était la sui-

Distribué à un très petit nombre d'amis intimes, ce recueil ne fut à ce moment connu et commenté que dans un cercle infiniment restreint. Sainte-Beuve le destinait à la postérité, dont il attendait ainsi sa consécration comme poète. Il disait dans son testament du 19 décembre 1843 : « Mon intention expresse est que ce livre ne périsse pas. » Il avait écrit deux courtes préfaces pour en fixer l'origine et en déterminer le caractère. L'une est restée dans l'exemplaire si précieux de la Bibliothèque nationale qui contient des annotations particulièrement suggestives[1]. Je possède le texte autographe de l'autre. Elles ont deux ou trois phrases communes. Je donne celle des deux préfaces qui est inédite.

« Voici des vers d'amour composés autrefois, *au temps où ceux qui sont vieillards aujourd'hui ou dans la tombe étaient jeunes encore.* Ils portent avec eux leur explication suffisante et n'en souffrent pas d'autre ici. Fruit rare et mystérieux de plusieurs années d'étude, de contrainte et de tendresse, ils se ressentent par moments de ce manque de grand air et de soleil ; ils ont sans doute des parties difficiles et obscures : mais ils y gagnent du moins pour la vérité, la sincérité. *Faits en vue,*

---

vante : « Pourquoi les larmes qu'on verse sont-elles de saveur amère et ce que cela signifie? » (Adèle, lettres. — Saint-Augustin, *Confessions.*) Et voici le sonnet, vraiment détestable.

C'est que celui qui pleure au temps de l'allégresse
Fuit la corruption et la légèreté,
Et que cette eau soudaine, où le sel est jeté,
Donne un goût salutaire et fait tomber l'ivresse.

C'est que celui qui pleure au fort de la détresse,
Foulant à deux genoux son beau rêve éclaté,
Essuyant de ses mains l'ulcère à son côté,
Verse en larmes le fiel qu'il ne faut pas qu'on laisse.

Et s'il ne pleurait pas, si cet aride orgueil
Comme un sable enflammé se logeait dans son œil,
Le levain aigrirait la plaie intérieure.

Mais ces pleurs au dehors abondants et penchés
Entraînent la colère et tous venins cachés ;
La douleur reste pure... Heureux celui qui pleure !

(Inédit.)

1. G. Michaut, p. 226-233.

d'abord, d'un objet unique, en vue aussi d'un petit nombre d'élite dans l'avenir, trouveront-ils grâce et sanction aujourd'hui auprès du petit nombre qui va les connaître et d'un mot dé ider s'ils doivent vivre ? Quoique le recueil se compose de pièces détachées, un certain ordre, une certaine composition graduée s'y peut saisir : les lenteurs au début, les perfidies d'une invasion détournée de la passion ; puis une nuance d'amour discret, mi-voilé, et sentimentalement religieux ; puis, cette nuance franchie, le règne de la passion elle-même sur les deux êtres ; et pour dernière confidence, après bien des intervalles, des accidents plus ou moins gracieux et des tristesses, un moment d'exaltation souveraine et d'idéal délire dans la pièce du Retour de Saint-Mandé. *Y a-t-il dans cette marche des sentiments de ces deux cœurs un progrès et un développement en tout point enviable ? Il y a du moins naturel, il y a unité et fidélité continue. Après cela, comme toute passion humaine, si fortement nouée qu'elle soit, a son terme tôt ou tard dans le relâchement, le déchirement ou la mort, si l'on se demande comment celle-ci a fini (car le poète s'est arrêté à un moment suprême et semble n'avoir plus rien voulu ajouter après), je répondrai qu'il y a tout lieu de penser que la mort seule, l'inévitable, a pu rompre à la fin l'harmonie de ces deux cœurs, — pour la reporter plus haut* [1]. »

Toute la subtilité déliée et toute la pénétrante finesse de Sainte-Beuve se retrouvent dans cette préface, si merveilleusement nuancée qu'aucun commentateur du *Livre d'Amour* ne l'a égalée. Elle est, en même temps qu'un commentaire du livre, une analyse délicate, où tant d'idées tiennent en si peu de mots ! de la passion sentimentale que le recueil exprime. Ce recueil fut fait d'abord « en vue d'un objet unique ». Est-ce à dire qu'il fut écrit avec le consentement de madame Victor Hugo? A mon sens il n'y a pas de doute qu'elle l'ait connu et approuvé. Deux pièces en témoignent. L'une, faisant appel à l'absolution de l'indulgent avenir, espère qu'il sauvera dans leur alliance intime

Notre double mémoire aspirant à s'unir.

1. Les passages en italique sont inédits.

L'autre forme le même vœu en vers moins médiocres :

Puisse-t-il, immortel dans sa fleur encore rare,
Peindre aux tendres heureux nos noms avec honneur,
Et par nos chants si doux, sous le sort qui sépare
Leur dire d'aimer leur bonheur.

A ce témoignage s'ajoute la déclaration formelle de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale. « On s'est décidé à en assurer l'existence, *puisqu'ils ont été faits de l'aveu des deux êtres intéressés pour consacrer le souvenir de leur lien.* » Ces témoignages ont paru suspects aux défenseurs intransigeants de madame Victor Hugo, qui en ont dénoncé la partialité intéressée. Peut-être me serais-je rangé à leur avis s'il n'étaient pas contredits, d'une façon qui me paraît décisive, par une lettre inédite, à laquelle les circonstances dans lesquelles elle a été écrite donnent toute sa signification.

Imprimé en 1843 et confié à un petit nombre, le *Livre d'Amour* n'aurait sans doute connu que le sort posthume auquel Sainte-Beuve le destinait si Alphonse Karr n'avait dénoncé *Une infamie* dans un numéro des *Guêpes* d'avril 1845. L'infamie ainsi révélée était celle d'un poète « béat, confit, et fort laid » qui racontait, avec des détails circonstanciés et des preuves à l'appui, dans un volume d'une centaine de pages, « en vers au moins médiocres », ses amours avec « une belle et charmante femme » et les « joies qu'il avait usurpées à la faveur d'un accès de folie ou de désespoir ». Afin de prouver l'exactitude de ses renseignements, Alphonse Karr ajoutait à d'autres précisions le sonnet XXX qui, sous le titre : *Aux Champs-Élysées*, décrivait « d'une manière laidement érotique » une promenade en fiacre des deux amoureux. Quoiqu'ils ne fussent pas nommés, ils furent reconnus. Surtout, ils se reconnurent. Brouillés ou du moins séparés depuis plusieurs années, la crainte d'un scandale les rapprocha. Il fallait éviter ce scandale, dont les dangers et les éclaboussures pouvaient entraîner les conséquences les plus graves. Je ne peux pas affirmer que Sainte-Beuve et madame Victor Hugo se virent, mais il dut y avoir des intermédiaires et, tout au moins, y eut-il des lettres. Celle que je donne avait été conservée en

copie par Sainte-Beuve et elle est, comme les autres documents inédits que j'ai empruntés au résidu du *Livre d'Amour*, tout entière écrite de sa main.

Ce lundi matin.

Madame,

L'importance de l'affaire me décide à vous adresser quelques réflexions encore qui me sont venues depuis et à tête plus reposée, et que je crois essentielles : elles sont toutes dans le sens de ce qui a été dit, mais vous me permettrez d'y insister comme plus précises.

Plus les deux personnes menacées paraissent d'accord sur le point important, et moins il y aura de prétexte aux ennemis de l'une qui sont (ou qui se disent) les amis de l'autre d'agir contre l'une en affectant de servir l'autre.

Moins vous paraîtrez étonnée et irritée, moins ils auront de prétexte à marquer une irritation qui frapperait contre les deux.

Je n'ai droit de dicter aucun sentiment, aucune parole, mais si vous pouviez dire ce qui suit ou quelque chose d'approchant, il me semble qu'il n'y aurait rien de leur part à répliquer ; vous diriez donc, ou quelque chose dans ce sens qui me semble celui de la vérité :

« *Tout ce qui est là dedans, je le* connais, *je le connais depuis longtemps, vous ne m'apprenez rien, cela a été écrit dans des temps anciens, accomplis ; cela peut n'avoir aucun inconvénient dans des temps éloignés, très éloignés ; mais dans le présent, dans des temps rapprochés, il y a tout danger, et vous qui êtes mes amis, vous faites ce danger.*

« *Vous le faites, car par suite d'arrangements et de rapprochements dans le détail desquels je n'ai pas à entrer et qui ont eu lieu depuis une année, j'ai acquis la certitude qu'il ne peut rien transpirer du côté de la personne avec moi intéressée là dedans ; j'ai certitude et satisfaction de ce côté, que je l'aie également du vôtre.* »

Voilà le sens de mes réflexions, madame ; pardon de me risquer ainsi à vous les adresser, mais l'importance m'a fait passer sur les inconvénients. En un mot si les gens sont sincères, il importe qu'ils sentent bien qu'on ne trouve nulle haine *là où*

ils en voient, qu'ils s'abusent en voyant une vengeance là où il n'y a qu'un désir de durée et de consécration à distance, qu'eux-mêmes et eux seuls peuvent faire le mal et qu'ils le font contre deux à la fois.

Il y a des situations dans lesquelles, par égard et par garantie pour le passé, par prudence comme par souvenir, on n'aurait jamais dû cesser de se donner la main tant qu'on est en cette vie. Quand on voit deux personnes n'avoir par cessé d'être unies, cela désarme et décourage les ennemis de l'une ou de l'autre ; quand une fois la séparation s'est marquée, les ennemis se jettent à la traverse, et tout ce qu'ils essayent de faire ici : frapper l'une par l'autre, c'est-à-dire frapper les deux.

Mille pardons encore et agréez mille sentiments [1].

Cette lettre est un chef-d'œuvre de diplomatie persuasive et adroite. Tous les mots y sont pesés et tous les mots portent. Elle affronte avec une franchise apparente et avec une habileté calculée les points douloureux d'une situation délicate. Elle va droit au danger et au but. Mais elle est en même temps pleine d'aveux. Quoiqu'elle ne soit pas datée, il est impossible de ne pas y voir une réponse à l'article d'Alphonse Karr. Un passage la date : « Si les gens sont sincères, il importe qu'ils sentent bien qu'on ne trouve nulle *haine* (le mot est souligné dans la lettre) là où ils en voient... » C'est une réplique précise et directe à l'accusation des *Guêpes* : « Ce livre de haine est appelé par l'auteur *Livre d'Amour*. » Ce livre, madame Victor Hugo l'avait lu, et elle l'avait lu en entier. Comment Sainte-Beuve aurait-il eu l'imprudence et l'impudence de lui dire, et de lui faire dire, qu'elle le connaissait si elle n'avait pas connu « tout ce qui était là dedans »? Comment aurait-il osé faire allusion aux rapprochements et aux arrangements qui avaient eu lieu depuis un an s'ils ne s'étaient, elle et lui, rapprochés et arrangés? Seulement, elle n'avait voulu qu'une « consécration à distance », pour des temps très éloignés,

A l'heure inévitable où rouleront sur nous
La tempête funèbre et le gouffre jaloux.

1. Lettre inédite.

Elle était étonnée et irritée parce que le livre, destiné à l'avenir, avait été distribué, répandu, discuté. Elle souffrait, depuis l'article d'Alphonse Karr, un ami plus généreux qu'adroit, et cette irritation avait son côté fâcheux dont Sainte-Beuve lui signalait avec énergie les périls, qu'il fallait éviter, à moins de courir au scandale et à l'abîme. Le bon apôtre, dont le cynisme, la fatuité et la vanité avaient fait tout le mal, se défendait de dicter des sentiments ou des paroles, mais il n'en donnait pas moins des conseils, qui s'achevaient, dans la dernière partie de la lettre, sur un reproche singulièrement révélateur. Quand on parle sur ce ton à une femme des égards et des garanties qu'il faut, par prudence, donner au passé, je veux bien admettre qu'on n'agit pas en galant homme, mais quels gages d'amour ne faut-il pas avoir reçus pour tenir un semblable langage?...

Cette lettre démontre par son allure cérémonieuse la froideur, sinon la rupture, des relations de madame Victor Hugo avec Sainte-Beuve depuis plusieurs années. Fut-elle l'occasion de leur reprise? Je ne sais, mais en 1848, au moment de l'insurrection de Juin, Sainte-Beuve s'informa avec une sollicitude toute particulière de la santé de la famille, enfermée place Royale par l'émeute, tandis que Victor Hugo abordait courageusement les barricades pour haranguer et apaiser les insurgés. Quelques mois après, Sainte-Beuve fut nommé professeur à l'Université de Liége, où il resta un an. Sa nomination donna lieu à des protestations et à des incidents dont le *Livre d'Amour* fut en partie le prétexte. Sainte-Beuve avait eu des démêlés littéraires avec le critique belge Michiels qui, dans une brochure intitulée *les Nouvelles Fourberies de Scapin*, l'avait attaqué sans ménagement et avait reproduit, en le nommant, l'article des *Guêpes* où Sainte-Beuve était désigné sans être nommé. Michiels, dénonçant les vengeances sournoises et les perfidies atroces dont il jugeait son confrère capable, disait crument : « S'il cherche à perpétuer le déshonneur d'une femme pour la punir de lui avoir donné un moment la préférence sur un homme bien préférable, quels moyens n'emploierait-il pas contre un adversaire qui l'a démasqué ! » La *Revue de Belgique*, emboîtant le pas à Michiels, concluait à son tour que le *Livre d'Amour* rendait Sainte-Beuve indigne

de succéder à M. Lesbroussart! « Ce torrent d'injures et d'insultes » ne manqua pas d'affecter Sainte-Beuve, qui en souffrit cruellement, de son propre aveu, « dans sa fierté d'honnête homme [1] ». L'incident fut sans doute inconnu de madame Victor Hugo. Mais il est certain que Sainte-Beuve était à Liége en correspondance avec elle. J'apporte au dossier de leur roman une lettre, jusqu'ici inédite, que Sainte-Beuve lui adressait en mars 1849, et dont je ne crois pas exagérer la valeur en disant qu'elle est une des plus curieuses qu'il ait écrites.

Liége. Mars 1849.

Je vous ai donc écrit, mon amie, une lettre bien maussade et bien ennuyeuse; je vous jure que je ne m'en doutais pas, ou que du moins je n'y ai rien mis de ce qui pouvait ressembler à de l'irritation. Et d'où cette irritation aurait-elle pu venir? J'y répondais d'abord, et un peu longuement peut-être, un peu lourdement à une petite querelle que vous-même m'aviez faite assez vive au sujet de ces deux nouveaux académiciens, dont je suis innocent comme l'agneau [2]. Il est vrai qu'après cela je me plaignais un peu des choses et de la fortune ! Mais à qui se plaindrait-on, sinon auprès de l'amitié? Croyez bien que je ne me plains pas avec tout le monde. Je sais me taire quand je sens qu'il n'y a pas lieu à l'épanchement. Vous me dites sur la solitude des choses sévères et qu'il ne tiendrait qu'à moi de trouver dures. Il y a quelque malentendu ici. Je ne me plains pas du monde ni de la société, je la regrette et je l'ai trouvée très aimable pour moi. C'est une de mes souffrances d'en être privé.

1. L'incident est raconté en entier avec des documents intéressants dans les *Études sur Sainte-Beuve*, p. 73-81, de M. G. Michaut.

2. Il s'agit des élections du duc de Noailles (11 janvier 1849) et du comte de Saint-Priest (18 janvier), préférés l'un et l'autre à Balzac pour lequel Victor Hugo, reconnaissant au grand romancier de s'être autrefois retiré devant lui, et son journal *l'Événement* avaient mené une vive campagne. Cet échec affecta beaucoup la famille Hugo, et madame Victor Hugo s'en plaignit à Sainte-Beuve, dont il est fâcheux que la première réponse ait été perdue. Balzac prit l'accident avec bonne humeur. « L'Académie m'a préféré M. de Noailles. Il est sans doute meilleur écrivain que moi ; mais je suis meilleur gentilhomme que lui, car je me suis retiré devant la candidature de Victor Hugo. Et puis, M. de Noailles est un homme rangé, et moi, j'ai des dettes, palsambleu ! » (Lettre du 9 février 1849.)

Pourtant la solitude elle-même ne me déplairait pas, si j'y avais le libre emploi de mes heures et de mon esprit : la solitude m'est douce avec ses rêves et ses légers ennuis dans lesquels je retrouve le passé le plus cher. « Le meilleur ami à avoir, c'est le passé. » C'est madame de Krüdner qui a dit cela. Ainsi, ne me faites pas, je vous en supplie, plus misanthrope que je ne le suis en effet. Quant à ce malheureux âge *qui vous choque dans ma bouche, il ne faut pas exagérer non plus ce que je dis : non, je ne suis pas un vieillard, — oui je suis et je me crois en effet dans la force de l'esprit et de la maturité de la pensée. Mais ma santé est frêle, mon corps nerveux, et mes organes me font faute souvent. Je suis comme un cheval un peu fin qu'on aurait mis au* brancard. *Je voudrais n'avoir point de* brancard, *et j'en vois difficilement le moyen.*

C'est assez parler de moi. Souffrez, mon amie, que j'ajoute quelque chose de plus sérieux. Vous me dites : « Ne découragez et ne brisez pas ce qui se donne à vous. » *Vous me l'avez déjà donné à entendre plusieurs fois, et vous me le répétez dans cette lettre en termes formels. Quoi ! parce que je vous aurais écrit une lettre qui vous aura moins plu (et où je n'ai pourtant voulu rien mettre que d'amical), vous verriez un danger pour cette amitié même de se briser ! A chaque lettre que j'écris, je devrais donc me dire : il faut lui paraître aimable, sans quoi il y a péril et menace de refroidissement. Mon amie, je mets le plus haut prix à votre affection, à nos bons rapports, le contraire m'a été une douleur profonde, une cause de déchirement et de souffrance : voilà le vrai. J'ai été touché de vous voir avec bonté revenir à ces sentiments dans lesquels je n'ai rien tant à cœur que de voir s'établir la certitude et l'égalité. Vous m'avez vu peut-être toujours sur une certaine réserve : c'est qu'avant tout, je désire dans nos rapports rétablir la durée et l'égalité. Je serai franc ; j'aimerai mieux* moins *de votre part et que cela durât, que* plus *avec de nouveaux tiraillements et des orages. — Vous vivez dans le monde, dans la famille, vous êtes dans le torrent de la vie, votre existence est comble : je sens le prix d'une place que vous y réserveriez à part, vous le sentez vous même. Le soleil à son midi peut trouver mauvais qu'il reste quelque part sous son rayon de la rosée et de l'ombre. Je suis celui qui aime l'ombre. Suis-je sûr pour cette audace d'être pardonné ? Votre dernière*

lettre m'en fait douter, car elle me déclare malade et peu sain d'esprit pour ce goût de la retraite et de l'ombre. Je ne cherche pas cette fois à vous plaire, mon amie; je fais appel à votre justesse de sens en même temps qu'à votre amitié. Ayons des rapports vrais, unis, sûrs; si nous causons, qu'un peu de dissidence d'opinion puisse s'y mêler sans aigreur; que nous puissions différer de jugement sans que l'amitié même se lève aussitôt toute choquée, pour mettre, comme on dit, le marché à la main. J'ai durant ma longue séparation de vous, pris bien des plis, dont je ne pourrais me défaire; j'ai acquis des défauts, un peu d'humeur peut-être: qui sait? J'ai peut-être aussi des chagrins. Tout cela ne se supprime point d'un mot, ni même d'un rayon. *Ce qui est toujours possible, c'est l'estime, le doux souvenir, l'intérêt vrai, les bons témoignages, un fonds de confiance; dussé-je me rabattre là avec vous, je serai encore satisfait, plus que d'une relation plus vive, plus saccadée, impérieuse, comme a droit de l'être un seul genre de relations. Quand je parle toujours de ma vieillesse, cela veut dire uniquement que j'ai renoncé à ce dernier genre de relations. — Adieu, je serai à Paris dans peu de jours, et je causerai mieux que je ne le fais ici, et en y ajoutant, si je puis, ce qui explique et fait pardonner* [1].

Sainte-Beuve avait à se faire pardonner d'autres torts, auprès desquels celui-ci était bien léger! Il y fut aidé par l'indulgence de madame Victor Hugo. Les relations continuèrent entre eux sous l'Empire. Il y eut des lettres échangées et des visites. Madame Victor Hugo, toujours obsédée par l'idée d'une réconciliation entre son mari et son ami, ne manquait pas une occasion de communiquer au premier ce qu'il y avait d'élogieux pour lui dans les lettres du second. Sainte-Beuve n'avait donc pas tort d'écrire à Baudelaire le 5 janvier 1866, en parlant d'elle: « C'est la seule amie constante que j'aie eue dans ce monde-là. » Elle mourut à Bruxelles le 27 août 1868. Sa

1. Lettre inédite. A la différence des documents qui constituent le résidu proprement dit du *Livre d'Amour*, cette lettre n'est pas de la main même de Sainte-Beuve. Elle a été recopiée par un secrétaire, mais, outre qu'elle porte quelques corrections faites par Sainte-Beuve, c'est lui qui a écrit l'origine et la date: *Liége, mars 1849*, et la suscription de l'enveloppe: *Lettre à madame H.*

mort causa à Victor Hugo un vrai chagrin, dont ses lettres à madame Chenay, à Vacquerie, à Meurice, à Victor Pavie, à Théodore de Banville renferment d'éloquents échos. Il écrivait à madame Chenay, la sœur d'Adèle : « Dieu recevra cette âme douce et grande dans la lumière. Elle a maintenant des ailes. » Il était sincère, non seulement parce qu'il était fidèle aux tendres souvenirs de sa jeunesse, mais aussi parce qu'il n'avait jamais douté de la fidélité de sa femme, même aux heures cruelles où il écrivait : « J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon cœur cessât de m'aimer. » Il ne lui avait pas gardé ce cœur tout entier. Au moment où elle mourait, il y avait trente-cinq ans qu'il en avait aliéné une partie au profit d'une autre femme, celle à laquelle il écrivait le 16 février de cette même année 1868 sur le *Livre de l'Anniversaire* :

S'être longtemps aimés sur la terre, c'est devant Dieu le droit de s'aimer toujours au delà de la terre... Chaque fois qu'une année s'ajoute à notre amour, il me semble qu'une étoile s'ajoute à notre ciel. Sois bénie comme tu es adorée [1].

(A suivre.)

LOUIS BARTHOU

1. Inédit.

LE " PACIFISME " ALLEMAND D'AVANT-GUERRE

« *Tutor et Classicus et Civilis, suis quisque locis, pugnam ciebant, Gallos pro libertate, Batavos pro gloria, Germanos ad prædam instigantes.* »
(TACITE, *Histoires*, IV, 78.)

« Ma chimère est détruite pour jamais. »
(E. RENAN, *la Réforme intellectuelle et morale* (1871.)

Peu de temps avant la guerre, j'ai fait en Allemagne un long séjour. J'y ai vu, j'y ai écouté des hommes de tous rangs, de toutes classes, de toutes conditions, de toutes opinions [1]. J'ai entendu de leurs bouches d'abondantes protestations pacifiques, auxquelles, vingt mois plus tard, leur empereur devait donner un horrible démenti. Je me suis demandé alors ce que pouvaient penser ces hommes, dont les paroles conciliatrices résonnaient encore à mes oreilles. Les industriels m'ont répondu en forgeant allègrement des canons, les financiers en vidant leurs coffres au service de la tuerie, les parlementaires en entonnant, de leurs voix éperdues, le *Deutschland uber alles*, les militaires en égorgeant les femmes et les enfants ; quant aux intellectuels, ils ont signé le manifeste des quatre-vingt-treize. Vous en étiez, Hauptmann, Wagner, Sudermann, Rathenau, Liszt, et tant d'autres !...

1. Cette enquête, publiée en 1913 sous le titre de *l'Énigme allemande*, est aujourd'hui rééditée.

Bien des fois, depuis ce temps, dans mes longs loisirs d'Argonne, j'ai réfléchi sur ces choses. Tous ces gens m'avaient-ils donc menti? Que, parmi eux, j'aie rencontré des fourbes, je n'en doute plus. Mais je demeure convaincu que, chez la plupart, la sincérité l'emportait, une manière de sincérité qui se dupe, et que j'essayerai d'analyser. A la flamme rouge de la guerre, si l'on évoque le souvenir de tels entretiens, on éprouve une sorte de saisissement à constater que déjà la guerre y était contenue. Je ne pense pas à un Alfred Kerr, qui, le doigt tendu, me disait, de sa petite voix de source pimpante et cascadante : « La guerre est pour demain », mais à tous les autres qui, tout en repoussant l'horrible spectre, acceptaient l'idée qu'il pût un jour les entraîner dans son sabbat, et, bien qu'avec des haut-le-cœur et des anathèmes, d'avance se soumettaient au destin sanglant. Schmoller : « Le peuple, tout le peuple, est prêt à partir pour la guerre, si on l'y appelle. » Wagner : « Je veux la grandeur et le rayonnement de l'idée allemande. » Le prince Hatzfeldt, duc de Trachenberg : « L'Allemagne entend que personne ne se mette en travers de son chemin. » Sudermann : « Si la guerre éclatait, le peuple ne songerait ni à raisonner, ni à critiquer ; il irait droit devant lui. » Rathenau (qui ne croyait pas si bien dire) : « Il suffirait de refaire à notre peuple le coup de la dépêche d'Ems, et il marcherait sans discuter. » De Reventlow, ce mot de barbare : « Si la guerre vient, nous sommes prêts. Ceci ou cela est également indifférent à notre peuple. » Le banquier Gutmann, directeur de la Dresdner Bank : « L'Allemagne est prête à défendre, quand il le faudra et comme il le faudra, ses intérêts. Elle ne craint rien. » Le général Keim : « Allons donc de l'avant. Ni l'argent ni les hommes ne nous manquent. »

J'en passe. Mais je revois encore, penché, onduleux, caressant, inquiétant, Maximilien Harden, avec ses yeux d'Asiatique, sa crinière de fauve noir et l'âpreté onctueuse de sa parole. Il aime la France, il rêve d'une alliance « assurant *la paix et l'empire* ». L'Allemagne ne prétend qu'obtenir, de la part de sa voisine, ses sûretés définitives : « rien de plus, *rien de moins* ». Or, l'alternative est entre « le choc décisif » et « des arrangements amiables ». Que la France choisisse.

Pour prix de sa quiétude, que lui demande-t-on? Rien que « l'oubli ». « Vraiment, est-ce acheter à trop haut prix la sécurité, la paix, l'avenir? L'heure est peut-être décisive. Réfléchissons. *Mais pas trop longtemps.* » Pourquoi « pas trop longtemps » ? — « Pour nous garder du mot le plus triste, le plus lamentable dans l'histoire des nations, du mot fatal : « Trop tard ! »

De tels mots, glissés dans le discours comme des incidentes, nous apparaissent maintenant comme des poteaux indicateurs. Il fallait nous y arrêter. Il fallait s'approcher du colosse germanique, le peser, mesurer la puissance de ses muscles. On préférait le bafouer, lui jeter de loin le sarcasme. On avait lu les livres éclatants de Jules Huret, débordants d'action comme la vie ; on avait lu les livres graves de Victor Cambon, et l'on avait passé. En réalité, l'opinion française n'avait, en général, aucune idée ni de la force, ni de la richesse, ni des ressources de l'empire allemand ; militairement, économiquement, financièrement, il était pour elle une Chine aussi lointaine que la Chine ; cette sottise s'étalait dans les livres, dans les journaux, dans les conférences, dans les parlotes, que la faillite allait l'étrangler le lendemain, ou, sans faute, le surlendemain. On refusait de voir la solide armature économique et financière de l'empire, sa grandissante capacité de production, une fortune nationale en voie de devenir inébranlable. Quant à sa préparation militaire, elle n'était que trop aveuglante : par cette trinité de lois d'airain — 1911, 1912, 1913 — il venait, à la face du monde, de ceindre son flanc en vue des massacres.

Il est vrai, j'ai espéré, j'ai cru que cette grande force laborieuse pourrait entrer au service de la paix. J'ai cru, j'ai espéré qu'il était possible de détourner du front de l'humanité l'avalanche de sang, et qu'en tout cas, pour quiconque avait une pensée, une voix, une plume, c'était le devoir de s'y employer. « De même que tu es un complément de l'organisme de la cité, de même, que chacune de tes actions soit un complément de la vie de la cité. » Est-ce un crime d'avoir essayé d'être citoyen à la manière de Marc-Aurèle? Dans l'ossuaire qu'est devenue l'Europe, j'attends qu'une voix, bravant le silence des crânes que leurs chairs n'ont pas encore quittés, ose pro-

férer publiquement que le devoir était de préparer le pavois de Timour, et que les hommes dont j'étais furent de mauvais citoyens.

***

Bien des Français avaient, yeux ouverts, oreilles tendues, voyagé en Allemagne, et certains mêmes avaient, en des rencontres renouvelées, approché son empereur. D'où vient donc que leurs observations, à peu d'exceptions près, concordaient? Pourquoi ce peuple leur est-il apparu appliqué à son labeur pacifique, et, dans sa grande majorité, éloigné des velléités chanceuses de la guerre? Pourquoi tous ont-ils noté l'empressement avec lequel on les accueillait? Pourquoi la plupart ont-ils espéré que la sagesse des hommes connaîtrait cette victoire d'écarter l'immense catastrophe? Oui, d'où vient cela?

Duplicité, prononcent des juges qui ont un arrêt tout prêt pour toutes les causes. Mais ce jugement général, s'il est commode, est en vérité bien sommaire. Il y a plus de complexité dans les mobiles humains, plus de contradictions, plus d'inconnu, plus d'inconscient, dans les événements qui sont la matière de l'histoire. Il est difficile à tout un peuple de pratiquer l'hypocrisie intégrale et de s'entendre sur un mensonge. Sur tous les tons, à tous les échelons de la vie sociale : « Nous sommes pacifiques », criaient les Allemands, et ils appelaient jusqu'à leurs armements en témoignage de leur bonne foi.

Et sans doute ils étaient pacifiques — à leur manière. Notre tort a été de prendre au pied de la lettre cette brève protestation, sans nous demander ce qu'elle contenait. Latins que nous sommes, nous donnons aux mots des sens limités, et, quand ils sont simples et clairs, nous sommes portés à croire qu'ils expriment des idées claires et simples. L'âme germanique est infiniment complexe, incertaine, brouillée, artificieuse, et si exactement habillée par la langue la plus lourde et la plus trouble que les hommes aient jamais parlée ! « Votre génie est lumineux et simple, me disait l'un des plus intelligents d'entre eux — (c'était Walther Rathenau). — Le nôtre s'attarde volontiers dans le clair-obscur. »... « Nous sommes pacifiques », cela voulait dire : « Nous souhaitons la paix. » Cela ne signifiait

pas : « Nous souhaitons la paix par-dessus tout. » Et le sens caché, le sens aigu, c'était : « la paix allemande ». L'Allemagne avait son cancer : elle était rongée par une avidité morbide, par un féroce besoin de posséder, de dominer, de commander, de tenir. Elle voulait la paix, mais la paix du rapace au-dessus de ses rochers. Nous n'avions pas saisi la nuance. Nous avions mal vu le cancer. Son orgueil est en train d'en mourir ; en attendant, le monde entier en saigne !

... *Et eripitur persona, manet res*[1]. Le masque est pour jamais tombé... Il a fallu le drame de cette guerre pour achever, devant les peuples de l'univers et devant les générations de l'histoire, le portrait de l'Allemagne moderne. Certes, nous n'en étions plus, en 1914, à l'Allemagne de madame de Staël, à cette Allemagne à qui « la tromperie était étrangère », incapable, écrivait-elle, « de cette souplesse hardie qui fait plier toutes les vérités pour tous les intérêts, et sacrifie tous les engagements à tous les calculs ». C'était alors l'Allemagne endormie, légendaire, invertébrée, de 1810, une Allemagne sur qui ne s'était pas encore posée une Prusse, une Prusse que n'avaient pas encore saoulée un Fichte ou un Hegel, et chez qui les Hohenzollern ne s'étaient pas encore aggravés d'un Bismarck.

La voici maintenant dressée en pied, avec son terrible visage et ses membres noueux. « Je suis Kant, je suis Gœthe, je suis Schumann et Wagner, je suis Luther », gémit-elle. Soit. Mais tu es aussi, bassement, l'Espionnage et le Parjure, et le Crime et la Dévastation ! Liége, Louvain, notre Reims, et le reste, sont des titres. Nous ne sommes pas près de les oublier. Cette Allemagne est l'effroyable Science qui tue avec impassibilité. Elle est, derrière le mensonge de son apparence, la Barbarie moderne, ordonnée et précise, la suprême Barbarie, qui s'acharne aussi contre la terre, contre les arbres, contre les pierres ! Et elle est cette chose diabolique pour l'éternité !... Marguerite imaginative et sentimentale qui mouillas les yeux de Corinne, et toi, mère de la Réforme, grande Allemagne de Luther, où êtes-vous? « Enfuies vers l'Olympe, loin de la

1. Lucrèce, III, 57.

vaste terre », pour répéter Hésiode. Il y a quarante-six ans, au lendemain de la guerre de 1870, Renan déjà nous montrait ce peuple « sous la forme de soldats ne différant en rien des soudards de tous les temps, méchants, voleurs, ivrognes, démoralisés, pillant comme du temps de Waldstein [1]. » Pourquoi ne relisions-nous pas Renan? « Je fais une guerre chevaleresque », criait son furieux empereur à M. Gérard, ambassadeur des États-Unis. Et c'est hier que Bethmann-Hollweg, ce fumeux personnage sur qui le monde entier s'était trompé, qu'il prenait seulement pour un fonctionnaire médiocre et triste, osait articuler à la tribune du Reichstag : « Nous avons désappris la sentimentalité. » Admirons ces chevaliers. Peuple réaliste, peuple de chimistes qui, pour toutes choses, fût-ce pour la vertu, a combiné un *ersatz*, et qui se croit rêveur parce qu'il est vague, et sentimental parce qu'il est sensuel !

Kiderlen-Waechter me disait, d'un mot qui devait être, peu après, repris par Bethmann devant le Reichstag : « Les guerres sont toujours l'ouvrage des minorités. » Certes. Que la question de la guerre eût été, par hypothèse, soumise au choix de la nation allemande, qui peut douter de sa réponse? Mais que l'Allemagne, à l'heure des comptes, ne se flatte pas de trouver un recours dans la commode formule de son ancien ministre. Peuple trompé, « à demi complice, mais tout de même trompé [2] », peuple « asservi et qui mérites ton sort [3] », ce n'est pas ce jour-là qu'il sera temps de gémir : il y a des silences qui se payent comme des actes.

On se demande avec stupeur par quelle sombre magie le poison a pu, si soudainement, saisir ce grand corps : ce corps appelait le poison, et toutes ses artères, d'avance, aspiraient à en boire le flot empesté. Ce que nous n'avions pas su voir, ce qui, tout d'un coup, s'est dévoilé dans un déchaînement de tonnerre, c'est que ce peuple, sous sa pesante apparence de travailleur appliqué et de profiteur sournois, dissimulait une exaltation orgueilleuse. Cette figure bonasse est celle d'un illuminé. Cette foule « patriarcale » qui déambule avec « bonho-

1. *La Réforme intellectuelle et morale*, préface.
2. *Commentaires de Polybe.*
3. Colonel Feyler.

mie », dans un « besoin d'expansion tranquille et de cordialité[1] », c'est une confrérie où chacun a tacitement prononcé ses vœux. Ce que l'Allemand appelle son idéalisme, c'est son hystérie. Il faut aux peuples « une idole nationale », m'expliquait le prince Lichnowsky. Le lourdaud de boutique, qui derrière son comptoir rêvasse, est aux pieds de son « idole », et l'idole lui a dit : « Tu seras thane de Cawdor ! » Cawdor, c'est l'univers.

De ce point de vue, tout s'éclaire. Il est trop aisé de les accuser de cynisme, parce qu'ils ravalent et piétinent toutes les hautes vertus morales sur lesquelles l'humanité, péniblement, a édifié son honneur. C'est qu'ils ne les comprennent pas. Liberté, Vérité, Droit : flambeaux qui sont la lumière du monde ; pour y atteindre, des hommes ont lutté, souffert, sont morts ; pour ces gens, des mots. Entendez-les. La Vérité n'est pas un absolu, dont la conquête est la noblesse de l'humanité, mais un état provisoire, relatif et subjectif. Le Droit est une convention subordonnée aux intérêts humains et changeante comme eux. La Liberté, quelle notion en peuvent-ils avoir, eux qui ont réalisé l'État-Moloch, en qui réside la toute-puissance de fait, parce qu'il incarne la toute-puissance de l'idée nationale? Il y a une Liberté allemande, une Vérité allemande, un Droit allemand, comme une Paix allemande.

Ils ont eu un théoricien, Hegel, pour prendre au sérieux la sarcasme de Pascal : « La Justice est ce qui est établi », et pour construire un système sur le Fait. Ferme sur cette maxime d'un réalisme asiatique : « Ce qui est, est la raison réalisée », toute l'Allemagne moderne, enfin orientée, s'est mise à regarder le monde. Si le Fait est Raison, il est Droit, Vérité, il est tout. L'univers est le Fait total, et sa Vérité est en lui-même. Mais il a un maître : la Force. Et de la justification de la Force, sort le culte de la Force. Quand ils brûlent et pillent et tuent, vous les traitez de Barbares et vous évoquez les nègres africains : erreur, ils font de la philosophie. Ils vous diront que la barbarie est le déchaînement des instincts de primitifs, et qu'eux sont des savants qui combinent, des civilisés qui appliquent une méthode. Vous leur criez que leur méthode, justement, qui met au ser-

1. Jules Huret, *Berlin*, p. 50.

vice des instincts l'énergie raisonnée et la science, est la pire barbarie. « Les moyens, font-ils, ne comptent pas ; le but seul importe ; notre but, c'est la suprême, l'irrécusable culture ; les moyens sont les meilleurs qui, le plus vite et le plus vigoureusement, conduisent au but. » Ils ont oublié de lire notre Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Un neutre écrivait récemment : « La caractéristique du germanisme au xxe siècle est de ne pas croire à l'esprit. » En écho, le président Wilson confiait à un ami : « Ce qu'il y a de plus irritant dans la race allemande, c'est sa stupidité. » Il était d'abord stupide, assurément, mais aussi quelque chose d'autre, et, en tout cas, il formulait la synthèse hégélienne d'une philosophie nationale, ce professeur Wolf qui, au trente-sixième mois de la guerre, écrivait dans les *Alldeutsche Blaetter* :

« Nous faisons appel au droit sacré et éternel du conquérant, au droit qui est plus élevé que les principes les plus élevés de la démocratie mondiale. »

Conquête, droit... on le voit, ils confondent, les notions contradictoires, ils brouillent tout. Déjà Tacite observait que les Germains qui, pour épouvanter l'ennemi, se grandissaient et se faisaient des figures effroyables [1], ne paraissaient aux assemblées que revêtus de leurs armes, et qu'ils y exprimaient leur opinion par des mouvements de leurs framées [2]. Aujourd'hui encore, chez un chancelier d'empire qui se présente devant le Parlement, le signe certain de l'autorité, c'est un uniforme et un grand sabre. Bismarck était général et cuirassier. On a fait du gauche Bethmann ce qu'on a pu : un major. Michaëlis, capitaine de réserve, fut promu colonel « avec droit de porter l'uniforme ». Plus jeune, Hertling, sans doute, eût reçu le cimier d'argent. Traditionnellement, pour cette race dévote de la force, se battre, c'est terrifier, et délibérer, c'est toujours menacer un peu.

Leur peuple, cependant, était pacifique, il ne voulait pas la guerre? Soit. « Des guerriers, c'est vous ! » me criait l'un d'eux. Mais alors ce qui est infernal et inouï, ce n'est plus seulement que, n'ayant pas voulu la guerre, il l'ait si allègrement

1. « ... In altitudinem quamdam et terrorem... » (*Germains*, 38.)
2. « Honoratissimum assensus genus est armis laudare. » (*Id.*, 11.)

acceptée, c'est qu'il se soit trouvé prêt à faire cette guerre-ci. C'est qu'instantanément il se soit adapté à la forme de violence la plus monstrueuse qui jamais se soit abattue sur le monde. Le militarisme prussien a bon dos, mais on ne nous persuadera pas qu'il suffise de pendre le chef des junkers pour faire, d'une harde de bêtes féroces, une troupe d'agneaux plaintifs. Parmi tout ce peuple, depuis quatre ans, pas une protestation valable. Dans toute cette armée populaire, depuis quatre ans, pas une résistance. D'emblée, au premier signe du chef de guerre, ces commis, ces agriculteurs, ces ouvriers, ces commerçants, ces bûcherons, ces planteurs de pommes de terre, Prussiens ou Badois ou Bavarois ou Wurtembergeois, et les catholiques comme les protestants, et les socialistes comme les libéraux ou les conservateurs, tous, tous les camarades, tous les frères, tous les complices, se sont révélés pilleurs, incendiaires, assassins ! Voilà l'effarante révélation. Les gaz qui asphyxient, les liquides qui brûlent, le meurtre des enfants, l'assassinat des êtres et des choses, est-ce de chez nous que c'est sorti? Imagine-t-on une armée française, une armée anglaise, inaugurant de telles méthodes ; en France, en Angleterre, un gouvernement qui les inspire ; des journaux, des cercles, toute une opinion publique enfin qui les exalte comme de hauts faits, s'en réjouit comme de victoires, et, par le fracas de son approbation ou l'aveu de son silence, se dénonce comme l'abominable matrice?

Il ne faut pas dire que l'Allemagne haïssait la France. Cela est secondaire, et d'ailleurs n'est pas exact. Ce qui seulement importe, c'est le grand secret qu'elle dissimulait, cette volonté et cette puissance de destruction encore inégalées sur notre planète.

Ni l'Allemagne ne nous haïssait, ni ses maîtres n'enseignaient la haine de la France. Le sentiment qu'elle nous portait était à la fois étrange et contradictoire, comme tout ce qui touche, en ce peuple, au domaine sensible. C'était de l'envie pour certaines qualités d'éclat, d'intelligence et de finesse qu'elle eût rêvé de nous ravir, mais qui ne se décrochent pas aussi aisément que des tableaux aux murs d'un musée, et, avec de l'envie, du dédain. Qui ne méprisait-elle pas? Nous étions pour elle des vaincus, nous étions ses

vaincus. En nous, pensait-elle, c'est le monde latin qu'elle avait commencé d'ébranler, et tous ses théoriciens, tous ceux qu'elle appelait ses penseurs, ne lui répétaient-ils pas, depuis un siècle et demi, que la destinée du monde était, au sortir du chaos de la civilisation latine, de s'épanouir irrésistiblement dans la lumière du germanisme? « Nous sommes le sel de la terre, leur chantait Guillaume ; Dieu nous a appelés à civiliser le monde. » Dans son jargon de prédicateur, il répétait Fichte :

« C'est vous qui, parmi les nations modernes, avez reçu spécialement en dépôt les germes de la perfection humaine. Si vous succombez, l'humanité succombe avec vous. »

Cette ambroisie coulait à flots jusque dans les ateliers, dans les boutiques, à travers les campagnes. Nous prenions le pangermanisme pour un parti d'excités, et, avec un haussement d'épaules, nous dénombrions l'effectif de ses ligues, ses journaux, ses chefs : quelle erreur ! Il était une résultante, quelque chose comme la projection dans l'action de la pensée latente dans la masse, il était l'*Idée qui se fait Force.*

Les excitations des deux Schlegel, d'un Herder, d'un Arnim ou d'un Arndt, les prédications forcenées d'un Schleiermacher, les philosophies d'un Fichte ou d'un Hegel, tout ce mysticisme dont se gavait l'âme germanique, nous en avons ri, et nous avons cru qu'il n'y avait qu'à en rire. Il nous advint même de rire aussi du petit nombre de ceux qui, chez nous, s'en indignaient. Comment le peuple équilibré et fin que nous sommes, poli par une longue tradition de connaissance et de raison, eût-il pris au sérieux tant d'appels comiques, et tout ce fatras de cynique orgueil ou d'enfantine fatuité? Eh bien, nous avions tort.

Ces gens croyaient à ce qu'ils disaient ! Et nous vivions à côté d'une race extravagante et meurtrière qui, sous les aspects de l'activité la plus raisonnable, abritait la prétention de dominer et de conduire, par l'ordre du destin, par le droit de la force et le prestige du fer et du feu, la portion la plus illustre de la terre, tout le monde latin, tout le monde anglo-saxon !... J'admire ceux qui, à présent, osent nous dire : « Nous le savions. » Ce n'est pas vrai, vous ne le saviez pas. Il y a certaines hypothèses qui n'entrent pas dans certains

cerveaux. Les nôtres étaient rebelles à celle-là. Mais les murs sont tombés, et il faut bien que les yeux voient.

En enregistrant la constatation qui s'impose et en formulant le jugement qui en découle, nous avons la sereine conscience de « toucher exactement », pour parler avec Pascal, à ces « deux pointes si subtiles » que sont la justice et la vérité. De cette constatation, les conséquences sont faciles à déduire. Il ne s'agit ni d'écraser ni de mutiler ce peuple. J'ose ajouter qu'il ne s'agit même pas de le haïr. Il n'est pas de pire injustice que les haines collectives. Ne versons pas dans les âmes pures de nos enfants le poison noir de la haine :

La haine est le tonneau des pâles Danaïdes[1].

Tâchons, si nous en sommes dignes, de nous élever à la sérénité d'un Marc-Aurèle : « Veux-tu te venger de tes ennemis? Ne leur ressemble pas. »

Pour cette nation dévoyée, *lœta bello gens*, qui, de tout temps, — c'est Tacite qui le dit, — au travail de la terre préféra la guerre et le pillage, *bella et raptus*[2], « soyons inexorablement justes et froids », selon le conseil d'airain formulé par Renan[3] il y a quarante-six ans. Empêchons-la de nuire, fermons-lui toutes les issues du maléfice, arrachons de ses mains cette torche incendiaire qu'elle prenait pour un flambeau et qu'elle appelait « l'idée allemande », tenons-la ferme et pour jamais impuissante au crime, sous la contrainte ou dans la liberté — elle choisira! Tel est le devoir limité, mais le devoir strict, le devoir immense de la civilisation.

Et vous voilà cernés dans l'anneau grandissant.
C'est la loi qui, sur vous, s'avance en vous pressant.
La loi d'Europe est lourde, impassible et robuste;
Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste[4].

***

C'est parce qu'il était le « glaive », le « représentant de Dieu », et en même temps le Verbe de « l'idée allemande »,

1. Baudelaire, *le Tonneau de la Haine*.
2. *Germains*, XIV et XXVI.
3. *La Réforme intellectuelle et morale*.
4. Alfred de Vigny, *Destinées* (la Sauvage).

c'est parce que, verseur de poison, le magicien avait le premier goûté à son philtre, que, le 31 juillet 1914, Guillaume de Hohenzollern signa la guerre « fraîche et joyeuse ». S'il est vrai qu'en dépit de l'apparence, les causes fondamentales des actions des hommes sont toujours internes et secrètes, et souvent inconscientes, et si, dans l'histoire de l'humanité, ce sont les idées et les sentiments qui, bien plus que les faits, s'enchaînent, là est la raison profonde du grand meurtre. Il en est d'autres, directes et positives — économiques, politiques — bien des fois exposées.

De la première guerre balkanique, il était résulté dans le monde de rudes ébranlements. L'édifice européen, gageure des équilibristes du Congrès de Vienne, par miracle encore debout, craquait. Quelque chose commençait. Depuis 1878, l'Allemagne ramenée par Bismarck à la politique de Frédéric II, poussait l'Autriche, et, avec l'Autriche, le germanisme, vers les Balkans, et, plus loin que les Balkans, allongeait sa convoitise jusqu'au réservoir immense de l'opulente Anatolie ; mais soudain, sur les champs de bataille de Thessalie et de Macédoine, de Kirk-Kilissé, de Kumanovo, de Sarandaporo, de Salonique, de Janina, n'est-ce pas le glas de l'Autriche que l'on entendit monter ? Avec la deuxième guerre balkanique, ce fut la Bulgarie châtiée, la Serbie triomphante, la Grèce agrandie, la Turquie hors de lice, la Roumanie arbitre, enfin la domination gréco-slave et latine plantée au cœur du Balkan, et, par là, fermée aux conjurés la porte tant convoitée de l'Asie, de Bagdad, des Indes.

En ces jours où il est, paraît-il, des gens assez prodigues de leur temps pour rechercher et classer les responsabilités dites « immédiates » et les responsabilités dites « lointaines », comment aucun d'eux ne s'est-il encore avisé de mettre le doigt sur ce moment du calendrier de l'histoire où le destin signa la fatalité du grand conflit? Ce fut en 1878, au bas des protocoles qui conclurent le congrès de Berlin. M. Balfour disait, le 13 juillet 1917, dans son discours de Mansion House :

« Le traité de Berlin a assuré temporairement la paix du monde. Mais c'était une œuvre artificielle, parce qu'il ne tenait pas compte des vœux des grandes populations intéressées, et qu'il laissait subsister en Europe des éléments de lutte future. »

M. Balfour est bien indulgent. Cette œuvre « artificielle » fut une œuvre criminelle, concertée entre complices, imposée à des aveugles ou à des impuissants, et qui créa l'injustice qu'il faudrait bien redresser quelque jour. Qui donc, à la table diplomatique de Berlin, dans le silence de la France dominée et saignante, de la Russie frustrée et de l'Angleterre absente d'elle-même, parlait en maître? Qui, d'un geste brutal, tendit la plume? Ce fut Bismarck. Ce jour-là, il sema la moisson noire de l'avenir...

La guerre est venue de Macédoine, le choc s'est produit entre le germanisme et le slavisme [1]. Le jour où la Serbie slave s'est levée pour boucher le passage vers l'Orient, il fallut abattre le mur et effacer la Serbie. Quand il fut avéré que la Russie slave, grâce à l'argent français, allait enfin construire ses chemins de fer de Pologne et mettre ainsi son flanc gauche en état de défense, quand on sut que les travaux commencés seraient achevés en 1916, l'arrêt fut rendu, la Russie condamnée [2]. Telle est la vérité historique. Sans doute, par surcroît, on profiterait de l'occasion pour se débarrasser enfin de la compétition de la France hargneuse, pour se constituer à ses dépens un empire colonial tout fait, pour naturaliser allemand le minerai de fer que l'on devait, chaque année, lui acheter. En même temps, on secouerait en partie la servitude de six milliards, rançon annuelle des matières premières que lui envoyait le monde. Pour cela, on aurait une Méditerranée allemande, une Asie allemande, une Afrique allemande. Le coup fait, l'Allemagne serait une armée et un comptoir. Sous cette armée, plieraient les peuples de l'univers; à ce comptoir, ils viendraient se fournir.

Voilà, dans son ampleur, le plan total. Mais la clef de

1. C'est Guillaume lui-même qui le proclame. Lorsqu'il dicte, le 22 juillet 1914, au triste Théotokis de Berlin, un télégramme à l'adresse de son beau-frère, que lui dit-il? Que « tous les États balkaniques se sont rangés aux côtés de l'Allemagne dans la lutte entreprise *contre le slavisme* ». Puis adjurant Constantin, « faisant appel au camarade, au maréchal allemand », il le prie « de vouloir bien mobiliser son armée, de se placer aux côtés de l'empereur et de marcher ensemble, la main dans la main, *contre le slavisme et l'ennemi commun* ».

(*Livre blanc* publié à Athènes.)

2. « A l'Office des Affaires étrangères, on me dit aussi que la guerre se serait produite en 1916, qu'à ce moment la Russie aurait été prête, qu'il valait donc mieux que la guerre eût lieu maintenant. » (Mémoire du prince Lichnowsky.)

voûte était, par l'humiliation du slavisme, le forcement de la porte de l'Orient. L'Orient est le but. Un critique militaire neutre observe justement que la direction donnée à la guerre, dans les trois premières années, par l'Allemagne, contrairement à la vérité stratégique, qui lui eût ordonné de concentrer son effort sur les fronts occidentaux, prouve qu'elle a suivi des fins politiques, et, par là « trahi ses buts de guerre [1] ». Peu importe que les coups décisifs y soient ou non assénés, si les résultats doivent s'y inscrire. Verrons-nous demain se redresser le cadavre de la Serbie? Les vingt-quatre millions de Slaves des Habsbourg retrouveront-ils leurs maîtres, seront-ils leurs maîtres? A qui Salonique? A qui Constantinople? C'est le vieux drame noué par Frédéric II qui approche de son terme. C'est le jeu historique où la Prusse est en train d'abattre sa dernière carte. Elle a gagné l'Allemagne; gagnera-t-elle le monde? Il faut vaincre ou renoncer. « Voici, dirait Montaigne, le maître jour, le jour juge de tous les autres. »

***

Cette tragédie est la plus solennelle de l'histoire, et aussi la plus forcenée, la plus sinistre. Devons-nous accuser, devons-nous remercier le destin de nous en avoir faits les acteurs? Les hommes de ma génération avaient vu certaines heures pathétiques de la pensée, de l'art, de la science, de la politique. Ils avaient approché de grands hommes et assisté à de grandes choses. Ils se flattaient d'avoir participé à des luttes généreuses, senti le vent des fortes passions qui soulèvent les peuples... C'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui! Ils s'aperçoivent qu'ils ne connaissaient rien ni de la vie ni de la mort. Par un infernal maléfice, les voici soudain roulés dans la plus effroyable tourmente qui jamais ait secoué la terre, et, tout d'un coup, les grandes vérités les aveuglent. Ils comprennent le sens profond de la vie des peuples, tout ce qu'il y a de beauté dans le drame d'un enfantement, et que toute l'histoire des hommes, si fragiles, si tâtonnants, est une héroïque élévation, une bataille sans

1. Colonel Feyler. *Journal de Genève*, 10 juillet 1917.

repos, sans terme, même quand ils l'ignorent. Sur des canaux mystérieux, vers des fins sans cesse reculées, portés par des eaux tantôt étincelantes comme un jaillissement d'étoiles et tantôt pourpres comme du sang qui s'écoule, nous sommes entraînés, rameurs ignorants de ce que leur avance doit au courant ou à leurs avirons. Il n'y a pas de monde nouveau, il n'y a pas de monde ancien. Il y a le monde, il y a les hommes. Il y a, pour les êtres, le besoin de se réaliser en eux-mêmes et dans la communauté. Quel travail pour extraire, des profondeurs de l'animalité, un homme, de chaque homme un citoyen, à la fois animateur et soldat de la patrie, pour faire quelque jour, de chaque patrie fédérée, un témoin et une gardienne de la vaste nation humaine ! Œuvre immense, irrésistible, commencée à l'heure où sur les choses s'ouvrit la première paupière, mais qui n'est guère plus étonnante que le prodige du chêne naissant du gland. Quiconque la contrarie va contre la Loi, et la Loi veut qu'il soit réduit. Mais si le crime d'un contre un est déjà un défi à l'ordre universel, que dire de la malfaisance d'une communauté acharnée contre le jeu fatal des forces de solidarité et de liberté?

Au demeurant, c'est un beau destin que le nôtre, puisqu'il nous est donné d'accomplir une grande œuvre et de connaître qu'elle est grande. Dans ces hommes sacrés qu'une beauté pathétique élève au-dessus d'eux-mêmes et, par delà la vie et la mort, guide au pur royaume du sacrifice, l'histoire reconnaîtra sans doute, après le travail monumental de vingt-trois siècles, les fils grandis de la Grèce nourricière, âmes pures sur qui vient se pencher l'âme d'un Thémistocle, après celles d'un Platon, d'un Eschyle, d'un Phidias. Tant de sang qui, sans interruption, coule, toutes ces vannes qui, sans arrêt, s'ouvrent dans la chair de nos frères de race, c'est un spectacle affreux, et l'on comprend que des cœurs tordus défaillent devant le carnage. A ces êtres qui, sans lassitude, s'offrent au sacrificateur, le monde devra un grand enseignement. C'est quelque chose qu'un homme qui meurt pour une idée ; mais que dire de peuples entiers qui, pour un idéal, se jettent au charnier, et, pour prouver que la mort peut être plus vivante que la vie, se donnent à elle en chantant?

Et quand se jouent la liberté du monde et la dignité de

chaque être conscient, il y a des gens pour essayer de briser cet élan et de salir cette beauté ! Il ne suffit pas de dire que ces gens ont perdu le sens national ; c'est le sens de la noblesse humaine qui leur manque. Certes, Aujourd'hui est sinistre ; mais songeons aux splendeurs de Demain ; forgeons, d'un dur marteau, sur l'enclume meurtrière, pour ceux qui viendront après nous, de la liberté, de l'harmonie, de la fraternité, de la beauté.

Un mot profond, le plus saisissant de cette guerre, fut prononcé par un magnifique homme d'État, dès les premiers mois, tout au début de 1915 : « C'est maintenant, s'écria Lloyd George, la guerre des démocraties. » — Mot de ralliement que ce rude visionnaire, le premier, lâchait sur le monde, alors que Nicolas tenait encore à son trône et que, chez nous, les esprits forts et les dilettantes, tout à l'extermination de soixante-cinq millions d'Allemands, n'avaient pas fini de rire de tout ce que la passion généreuse de certains essayait de mettre d'idéalisme dans la conception du terrible drame. Si Lloyd George disait vrai, allons-nous nous déclarer las avant que la démocratie, c'est-à-dire la liberté, ait pris possession de la terre? Car il n'y aura pas de victoire partielle, pas de défaite partielle. Strasbourg ni Metz ne seront françaises, Trente ni Trieste ne seront italiennes, si Belgrade ni Monastir ne sont serbes ; et si les Tchèques sont maintenus aux Habsbourg, la Pologne sera refusée aux Polonais ; et si on laisse au Hohenzollern le globe d'empire, il gardera ses junkers, et les junkers garderont leur Allemagne ; et si tout ce qui doit être n'est pas, vous rentrerez dans une Europe où vous n'aurez abouti qu'à ajouter de nouvelles mines flottantes aux mines anciennes ; et cette paix pour laquelle vous vous serez battus, vous la laisserez aux mains sanglantes de « la puissance odieuse qui, pour parler avec M. Ernest Lavisse, ne se connaît point de frères parmi les hommes ».

Dieu merci, nous n'en sommes pas là. La Bête commence à souffler. Il faut poursuivre l'œuvre, il faut achever le travail, venir à bout de la Bête. La paix par la conciliation, à la mode de Stockholm, serait pour elle une paix de salut, pour nous une paix d'impuissance et de perdition. Ce serait un indicible malheur, une irréparable faute à la charge de notre

patrie, un outrage à nos morts, une défection à l'égard de ceux qui naîtront plus tard, que l'on fît à l'Allemagne l'abandon d'une paix qui n'aurait pas pour marraine la Victoire, pour caution la Victoire. Cette juste Victoire sera sans haine, elle sera constructive. Et je plains les Français qui la souhaiteraient vilaine et basse, rancunière et spoliatrice. Mais au nom de la civilisation, au nom de l'avenir, qu'elle soit d'abord, incontestable et sonore, la Victoire ! Qu'elle restitue le Droit ; qu'elle distribue aux peuples la liberté ; que, par la justice, elle répande entre eux l'harmonie ; qu'elle se préoccupe de créer bien plus que de châtier, se souvenant que, par l'organisation équitable de l'Europe, mieux que par des contraintes, toujours insuffisantes et vaines, elle donnera à la paix ses plus sûres garanties ; enfin qu'elle délivre le monde et l'Allemagne elle-même du joug qui s'appesantit sur elle, qu'elle débarbouille de son arrogante morale ce peuple cynique, pour qui l'on dirait que Pascal a jeté son mot terrible : « La force a contredit la justice et a dit que c'était elle qui était juste. »

Et à cause de cela, assez parler de la paix. C'est une grave et pernicieuse erreur de certains socialistes de supposer que la paix du droit puisse sortir d'autre chose que de la défaite des armées allemandes, et que la défaite se prépare dans les congrès. Qu'il est déplorable de voir ce grand parti, privé de sa lumière, s'obstiner, par faiblesse, à la remorque de quelques esprits dévoyés, dans le trouble et l'oblique, alors que la voie droite est lumineuse ! Vaine besogne que de perdre son temps à ausculter sans cesse le cœur allemand pour y épier le premier battement révolutionnaire, qui n'est pas près d'y retentir. Il y a mieux à faire. Pensons d'abord aux nôtres, à leur tâche surhumaine. Vous énervez les âmes et les dévirilisez, quand, à l'instant du gigantesque effort, vous leur donnez à douter de la nécessité de la force et de la réalité de leur force.

Après tant de sang dont notre terre est toute imbibée, c'est le cœur crispé que l'on écrit des mots qui, encore, toujours, sont un appel au sang. Mais « il faut, selon la leçon de Montaigne, parler français, il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot ». La vérité veut de durs sacrifices. Quand on pense l'avoir trouvée, il faut la suivre,

si loin qu'elle vous conduise. Je crois à la paix des peuples, j'ai foi dans le progrès et dans le rapprochement fraternel des hommes, selon la justice et selon la loi de Jésus; j'ai foi dans le destin de notre France si belle et si douloureuse, holocauste et flambeau. Je crois à l'institution de ce que Renan appelait le « tribunal amphictyonique[1] » du monde, et qu'il définissait « une autorité centrale, sorte de congrès des États-Unis d'Europe, jugeant les nations, s'imposant à elles, et corrigeant le principe des nationalités par le principe de fédération[2] ».

Mais il ne suffit pas de croire : il faut vouloir ce que l'on croit, agir pour ce que l'on veut. Sur l'autel dont je m'approche sans trembler, je jette à la flamme des illusions anciennes, des espérances ruinées, qui sont mes dieux morts, et je garde, réalités vivantes, mes croyances. Combien de Français, dans le secret de leur conscience, ont déjà accompli leur autodafé! Plaignons les cœurs desséchés, les intelligences pétrifiées sur qui les maux les plus horribles de l'histoire des hommes auraient passé sans s'y inscrire, comme coule un ouragan dans le ciel. Et que les flammes qui s'élèveront de tant d'âmes délivrées soient purificatrices !

GEORGES BOURDON

1. *Réforme intellectuelle et morale.*
2. Première lettre à Strauss, septembre 1870.

LE SEL DE LA TERRE[1]

VIII

Le jour suivant, Lothar les attendait à la gare, et, comme il traversait le quai pour venir à leur rencontre, Brenda remarqua combien son uniforme imposait aux civils. Les passants faisaient respectueusement place à l'officier comme à quelque personnage d'essence supérieure. Aussi tous les yeux se tournèrent-ils vers elle quand elle s'assit à côté de son cousin dans l'auto qui les attendait. C'était, lui expliqua-t-il, une voiture prêtée par un ami et ils s'en serviraient le lendemain pour se promener dans la forêt.

Au Pfalzer Hof, où un appartement était retenu pour Mr et miss Müller, Brenda trouva dans sa chambre un gros bouquet de roses, arrangées avec un goût campagnard, et une boîte de chocolats. Le tout portait la carte du capitaine Erdmann. Elle le remercia de ses attentions quand ils se retrouvèrent au théâtre, où les fauteuils loués par son père avaient été remplacés par une loge des plus confortables.

Un très jeune homme, d'agréable figure, se joignit à eux, et lui fut présenté comme le lieutenant Siebert. Très honoré d'être l'invité de Lothar, il lui témoignait la plus grande déférence.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1918.

Brenda, entre ces deux officiers à l'allure conquérante, se sentit sous le charme. Pas assez cependant, pour ne pas faire intérieurement le vœu d'échapper, pendant son séjour en Allemagne au prestige de l'uniforme. D'ailleurs son père ne semblait pas du tout partager son admiration pour l'élément militaire de son pays d'origine. La veille, après le dîner dans les jardins du château, il avait dit à sa fille quelques mots lui prouvant que l'étude de la « Speise karte » ne l'avait pas absorbé autant qu'elle aurait pu le croire. Il avait observé Lothar cherchant querelle à ses voisins, et l'idée que Brenda aurait pu être mêlée à une scène des plus désagréables lui causait une vive irritation. Son goût eût été d'éviter toute rencontre ultérieure avec son neveu, mais sa fille montrait un tel désir d'entendre *les Maîtres Chanteurs* et de faire l'excursion projetée pour le lendemain, qu'il avait fini par céder.

— Je lui recommanderai de ne pas être aussi susceptible, — avait-elle dit.

Mr Müller resta incrédule, ne connaissant que trop les défauts des officiers prussiens et les sachant incorrigibles.

Brenda mit ce soir-là la robe blanche promise à ses aïeules et un collier de perles que son père lui avait donné l'année précédente. Ainsi parée elle était charmante et toutes les lorgnettes se braquèrent sur elle lorsqu'elle s'assit sur le devant de la loge.

En examinant le public, la jeune fille retrouva les caractéristiques de l'antique Germanie qui, d'après les journaux anglais, disparaissent chaque jour devant la poussée de l'Allemagne moderne. Les hommes étaient gros et lourds, les femmes portaient des toilettes sans élégance et Brenda ne put s'empêcher de rire à l'aspect de l'artiste qui tenait le rôle de Hans Sachs. La voix remarquable du chanteur ne pouvait faire oublier sa grotesque corpulence. Quant à la cantatrice, une virago aux hanches énormes, elle avait certainement du talent, mais sa démarche était celle d'un grenadier.

— Si vous l'entendiez chanter *Faust*, — dit le lieutenant Siebert avec extase, — elle vous ferait venir les larmes aux yeux !

— Une Marguerite de cent kilos? — dit Brenda.

Son père fut seul à entendre cette remarque ironique.

Mais, en somme, la jeune fille prit grand plaisir à cette représentation et quand elle quitta le théâtre, elle était encore sous l'influence des harmonies grandioses de Wagner.

— Quel pays privilégié ! — dit-elle aux deux jeunes gens. — La belle musique est ici le pain quotidien. Je vous envie. Chaque soir, vous pouvez vous délecter.

— « Gnädiges Fräulein » devrait vivre en Allemagne, — dit le jeune Siebert. — Elle entendrait de la musique autant qu'il lui plairait.

Lothar garda le silence, mais ses yeux cherchèrent ceux de sa cousine, et lui lancèrent un regard passionné.

Le capitaine avait commandé un souper délicat, et ce soir-là il se montrait si empressé que graduellement il commença à plaire à Brenda. Le milieu le mettait en valeur en lui donnant de l'importance et de la dignité. La déférence, le respect qu'on lui témoignait ici, contrastaient avec l'accueil un peu moqueur qu'il avait reçu en Angleterre. Pour la première fois, la jeune fille se demanda s'il n'était pas naturel qu'il se fût déplu à Londres où son accent étranger, ses vêtements communs, constituaient pour lui de gros désavantages.

— Vous n'avez jamais été à Londres? — demanda-t-elle au jeune Siebert.

— Non. J'espère y aller quelque jour.

Il était bon garçon, celui-là, sans arrière-pensée, mais le rire sardonique de Lothar donna une double entente à ces paroles.

— Je crois que mon cousin n'a pas beaucoup apprécié le Royaume-Uni, — dit Brenda.

— Au contraire, — répondit Lothar, — je m'y suis tellement plu que je compte bientôt y retourner.

— Vraiment? — dit Brenda joyeusement. — Et combien de temps y resterez-vous, cette fois?

— Je ne puis vous répondre ; c'est le secret professionnel.

— Êtes-vous retourné en Angleterre depuis que vous nous avez rendu visite?

— Oui, l'été dernier, mais je ne suis pas allé à Londres.

— Où avez-vous donc été?

— J'ai beaucoup circulé, — dit Lothar d'un ton détaché, et il changea brusquement de conversation en remplissant son verre et en buvant à la santé de sa jolie cousine.

Le lendemain, il vint avec le petit lieutenant chercher Mr Müller et sa fille. Il leur fit traverser la « Berstrasse » où Brenda retrouva ces aspects de la vieille Allemagne qui lui plaisaient tant. Deux heures plus tard, ils se trouvaient en pleine campagne, au milieu de scènes villageoises telle que les décrit Auerbach dans ses nouvelles. Ils rencontrèrent une noce se rendant à l'église, et la jeune fille fut tellement intéressée par cette pittoresque cérémonie qu'elle demanda à déjeuner dans le village où avait lieu la fête, afin de n'en perdre aucun détail. Lothar ne souleva pas d'objection. On leur apprit que la mariée était la fille de l'aubergiste et qu'un copieux repas était préparé dans la maison de ses parents.

L'officier arrêta la voiture devant l'auberge, puis, entrant dans le jardin, choisit la meilleure table, et commanda le déjeuner, sans se soucier de la noce.

Brenda s'amusait du mouvement et de l'agitation environnantes. Une foule de paysans endimanchés envahissaient la maison. Siebert expliqua qu'en dehors des invités, nombre de gens, venus simplement en curieux, étaient admis au repas de noce et régalés gratis. La fête devait avoir lieu dans la grande salle du restaurant et, par les fenêtres ouvertes, on voyait s'installer les convives. Dans le jardin, deux servantes, rouges et ébouriffées, s'agitaient, portant des chopes de bière et des tartines de fromage. Au bout de vingt minutes d'attente, Lothar s'impatienta, et frappa violemment sur la table. La servante s'empressa d'accourir, ensuite l'aubergiste, puis sa femme. Nombre d'invités vinrent aussi regarder ces étrangers de marque. Brenda, un peu honteuse de la perturbation que son cousin mettait dans la joie de ces braves gens, ne tarda pas à se scandaliser de ses exigences et de l'espèce de terreur qu'il semblait inspirer. Plus il tempêtait, plus on s'inclinait devant ses moindres désirs. Le déjeuner fut servi en un clin d'œil et l'héroïne de la fête vint elle-même s'assurer qu'il ne manquait rien aux deux officiers. Toute ravie quand Lothar, la complimentant sur sa bonne mine, promit de boire à sa santé, elle regarda Brenda et lui demanda si elle était mariée.

— Non, pas encore, — répondit la jeune fille.

— Pas même fiancée?

— Non plus.

— Oh ! quel dommage !

Puis elle se retira en leur souhaitant bon appétit.

Le lieutenant expliqua que le repas de noces durerait quatre ou cinq heures, et qu'ensuite les danses et les chants continueraient jusqu'à trois heures du matin.

— La mariée sera bien fatiguée, — dit Brenda

— Son mari l'emmènera après le dîner, — dit Lothar, et, avec une insistance passionnée, ses yeux cherchèrent ceux de sa cousine.

Pourtant, cette fois, on eût dit qu'il combattait son inclination. Comme à Londres, tantôt il semblait irrésistiblement attiré vers Brenda, tantôt il semblait douter de la sagesse de ses désirs. Elle-même éprouvait un sentiment de curiosité, mêlé à une certaine frayeur. Mais elle subissait certainement l'ascendant de ce beau militaire et sentait que la grande aventure de sa vie était proche. Et pourtant, son penchant pour Lothar ne ressemblait en rien à ce que son cœur avait éprouvé à l'égard d'Andrew. Les deux hommes étaient si différents ! Elle ne s'imaginait pas le jeune Erdmann renonçant par scrupule de conscience à un seul de ses désirs. Mais, enfin ! une carrière pleine d'avenir lui était ouverte, car on ne pouvait nier qu'il fût un brillant officier. Peut-être était-ce là une excuse — la seule — à ses manières arrogantes. Sans doute avait-il été sévèrement dressé et s'apprêtait-il maintenant à dresser les autres.

Après le déjeuner, l'auto les mena au pied d'une colline boisée. Ils projetèrent de gagner le sommet à travers bois et de se reposer dans le restaurant qu'on apercevait entre les arbres.

— Connaissez-vous dans toute l'Allemagne un site pittoresque qui ne soit pourvu d'un hôtel ou d'une buvette? — demanda Brenda en riant.

— Certes, — dit Lothar, — et je suis prêt à vous y conduire, mais n'étant pas magicien, je ne pourrais faire surgir du sol un goûter tout servi.

Il expliqua à la jeune fille qu'il connaissait les moindres sentiers de la région parce que ses parents avaient autrefois l'habitude de passer l'été dans la pension au sommet de la colline.

— Combien je regrette ce temps-là ! — ajouta-t-il. — Maintenant, mes sœurs ne songent qu'à voyager hors d'Allemagne. Tout ce qu'elles rencontrent à l'étranger excite leur admiration. Est-ce assez ridicule? La Forêt Noire ne vaut-elle pas la Suisse? Moi je déteste la Suisse. On n'y rencontre que des Anglais.

— D'où vient ce parti pris contre nous? — demanda Brenda un peu vexée.

— Je ne vous considère pas comme une Anglaise, sinon j'aurais le tact de ne pas m'exprimer aussi franchement, — répondit-il. — Vous êtes Allemande.

— Pas du tout.

— Vous l'êtes malgré vous.

— Mais non. Ce sont les goûts et les sympathies qui comptent, non la nationalité des parents. Du reste, mon père et ma mère se sont naturalisés Anglais.

— Alors, ce sont des renégats.

— Pourquoi? N'acceptons-nous pas tout de l'Angleterre, ses lois, ses mœurs, son argent? Notre home est là-bas et si c'était nécessaire, nous donnerions notre sang à cette patrie d'adoption.

— Mais ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez l'Allemagne?

— J'aime beaucoup Heidelberg et vous m'avez fait visiter aujourd'hui des sites délicieux.

Les jeunes gens se trouvaient au flanc de la colline; ils avaient marché lentement et Mr Müller et Siebert, les ayant devancés, étaient hors de vue.

Lothar quitta délibérément la route qui menait à l'hôtel et s'engagea dans un sentier qui s'enfonçait à travers bois.

— Est-ce là le bon chemin? — demanda Brenda.

— C'est un léger détour, qui nous permettra d'admirer un très beau point de vue. Nous aurons bientôt rejoint les autres.

Bien souvent depuis, Brenda se demanda si toute sa vie n'avait pas dépendu de ce simple changement d'itinéraire. Aurait-elle eu une existence différente, si elle avait insisté pour suivre la même route que son père? Mais, chose étrange, elle obéissait déjà à Lothar. Elle le suivit donc, et plus ils avan-

çaient, plus elle subissait la magie de la forêt. Ils marchaient côte à côte, sous le couvert des grands arbres, dans un silence troublant. Le sous-bois était tapissé de bruyères et de fleurs sauvages, le soleil mettait des taches d'or dans la verdure, et en contre-bas du sentier un petit ruisseau écumait sur de gros rochers. Brenda, nouvellement débarquée de Londres, jouissait de ce calme, de ce silence plein de promesses. La présence de son cousin la remplissait d'un émoi indicible et d'un secret enivrement.

Elle se mit à cueillir un bouquet, mais Lothar ne chercha pas à l'aider. Lentement il continuait sa route, silencieux, concentré dans ses pensées, le regard fixé sur sa cousine. Brenda vit dans ses yeux, le même feu sombre qu'elle avait remarqué la veille au théâtre. Une expression qui l'attirait et l'effrayait tout ensemble.

— Serons-nous bientôt au sommet ? — demanda-t-elle.

— Oui. Êtes-vous fatiguée?

— Pas du tout, mais les autres vont nous croire égarés.

— Soyez sans inquiétude. J'ai dit à Siebert que nous ferions un détour. Il préviendra votre père.

A mesure qu'ils montaient, le sentier plus abrupt et plus étroit les obligeait à se rapprocher. Bientôt, il devint tellement escarpé que Brenda eut besoin de l'aide de son cousin pour s'y maintenir. Le dernier obstacle fut très difficile à franchir et elle s'abandonna entièrement à la force de Lothar. Il la laissa sur un gros bloc de pierre dominant la vallée. A ce moment, il la tint serrée contre lui un peu plus qu'il n'était nécessaire. Son étreinte était ferme, mais son visage avait une pâleur inusitée et sa voix résonnait avec une douceur inaccoutumée quand il dit :

— Petite cousine, je vous aime.

Brenda, hors d'haleine par l'effort qu'elle venait de faire, ne sut que répondre. Pour venir à bout de cette escalade, elle avait dû se confier entièrement à la force de son cousin. Allait-il maintenant lui demander de s'abandonner à lui pour toute la vie?

— Petite cousine, — dit-il encore, — pourquoi ce silence? Je vous demande d'être ma fiancée ; ma fiancée et ma femme...

Brenda, troublée, sourit et balbutia avec hésitation :

— Je ne sais que dire... Tout cela est si soudain... Laissez moi voir clair en moi-même.

— Embrassez-moi plutôt, — dit Lothar, et, se penchant vers elle, il déposa lui-même un baiser sur les joues de la jeune fille, avec une discrétion qu'elle apprécia.

Elle se dégagea pourtant et dit avec douceur :

— Vous ne me demandez pas si je vous aime?

— Qu'importe, — s'écria-t-il avec feu, — puisque je vous adore ! Un homme doit aimer avant le mariage, pour une femme, l'amour vient après.

— On m'a déjà dit cela, — répondit-elle, — mais je ne sais si c'est vrai.

— Parce que vous êtes sans expérience, mais n'ayez pas d'inquiétude; dites oui, chère petite cousine, et soyez mienne...

Brenda hésitait encore. Certes, son cousin ne lui déplaisait pas et elle subissait déjà l'emprise de sa force. Il la désirait passionnément, elle le devina à sa pâleur et à sa voix tremblante. Pour elle, l'amour lui serait sans doute révélé plus tard. Il naîtrait du bonheur mystérieux de la vie conjugale. Du moins Lothar en semblait persuadé, il lui suffisait de la conquérir de haute lutte sans s'inquiéter de l'avenir.

— Est-ce oui, chère petite cousine? — demanda-t-il encore.

Toujours silencieuse, Brenda laissait errer ses regards sur l'admirable panorama qui se déroulait à ses pieds. La beauté de la nature s'alliait ici à la magie des premières paroles amoureuses qui la caressaient. Comment résister? De son cœur montait un étrange attachement pour ce sol dont elle était issue.

— Oh chère Allemagne ! — s'écria-t-elle, cédant à une soudaine impulsion. — Douce patrie de mes parents ! Je reviens à toi. Je veux connaître le charme d'une vie de tendresse dans un vieux logis à pignon moussu, où la cigogne posera son nid au bord du toit.

Lothar comprit que sa cause était gagnée.

— Alors, c'est oui ! — s'écria-t-il joyeusement, et cette fois il mit moins de discrétion dans ses baisers.

— Venez, — dit-il, — allons trouver votre père. Je suis certain qu'il sera ravi.

Cette allusion à Mr Müller dégrisa brusquement Brenda.

Qu'avait-elle fait, mon Dieu! L'angoisse de l'irréparable troubla soudain son rêve.

Lothar, inconscient de ce revirement, développait sa pensée.

— Il y a plus de femmes que d'hommes sur terre, — dit-il. — Aussi est-ce toujours une grande joie dans une famille quand une fille fait un beau mariage. Mon oncle sera satisfait de mon apport. J'ai en plus de ma solde et de la pension que me fait mon père un revenu de cinq mille marks, l'héritage d'une de mes tantes. Mais je ne sais pourquoi je vous entretiens de ces questions. Ma petite fiancée n'aura pas à penser à l'argent, sauf quand elle voudra s'acheter une robe neuve.

— Je ne crois pas que votre situation pécuniaire importe à mon père, — dit Brenda, choquée de cette conversation terre à terre. — Mais il ne consentira peut-être pas à mon départ d'Angleterre. Qui sait, — ajouta-t-elle, moitié sérieuse, moitié taquine, — si je saurai vivre heureuse si loin des miens? J'aurai peut-être le mal du pays.

— Quelle idée absurde ! — s'écria Lothar avec sa fatuité de bel officier. — Pour une femme mariée, le seul bonheur n'est-il pas auprès de son époux?

Ils gagnèrent doucement le sommet de la colline, mais le paysage se noyait déjà dans une brume mélancolique ; le soleil s'était caché derrière les nuages, un vent froid s'élevait, faisant prévoir la pluie.

— Nous allons marcher rapidement, — dit Lothar, — appuyez-vous sur moi, ma chérie, vous pourriez buter sur les pierres, dans l'ombre croissante du bois.

Brenda obéit, mais le bras de son cousin lui fut une gêne plutôt qu'un soutien. Elle aurait mieux gardé son équilibre en marchant seule dans le sentier. Pourtant, il semblait si heureux de la protéger qu'elle ne protesta pas, supposant philosophiquement que l'attitude des hommes vis-à-vis des femmes doit être généralement régie par l'illusion qu'ils ont de les défendre. En Allemagne, les conventions sont toujours respectées à l'excès ; elle serait obligée de s'y soumettre à l'avenir. Certes, tout ne serait pas rose dans sa nouvelle existence, pour elle qui n'avait jamais été pliée à une obéissance passive. Qu'arriverait-il si son indépendance d'idées et de goûts se heurtait au despotisme de Lothar?

Tous deux furent silencieux, en traversant la forêt, et Brenda se demanda si son cousin ne regrettait pas déjà sa décision ; mais quand il parla, sa voix n'était pas changée...

— Petite cousine, — dit-il, — chère petite fiancée, je vais vous faire une recommandation. En causant avec Siebert, tout à l'heure, ne faites pas allusion aux cigognes.

— Quelle idée, — dit Brenda étonnée, — pourquoi ne parlerais-je pas de ces oiseaux devant le lieutenant?

— Inutile de vous dire pourquoi. Je dois seulement vous prévenir que dans notre pays, ce n'est pas un sujet de conversation convenable pour une jeune fille bien élevée et modeste.

Brenda comprit tout à coup, et pour dissimuler sa confusion, elle se mit à rire. Elle avait oublié en effet la légende allemande racontant que la cigogne apporte le nouveau-né. Une jeune fille doit faire mine d'ignorer ce charmant mystère, bien que plus tard, on attende de l'épousée des témoignages quasi-publics de l'amour maternel.

— Avez-vous beaucoup de neveux et nièces? — demanda-t-elle pour détourner Lothar de cette absurde préoccupation.

— Ma sœur Mina a quatre enfants. Les cigognes lui ont apporté deux jumeaux à leur dernier voyage. C'est une lourde charge pour ce ménage peu fortuné.

— Le mari de Mina est professeur, n'est-ce pas?

— Oui ! Je suis malheureusement le seul officier de la famille.

— Malheureusement ! Vous paraissez bien sévère pour les civils !

— Je préfère naturellement ma propre caste. J'admets cependant qu'il faut à une nation, en dehors de l'armée, des hommes pour faire prospérer son commerce et occuper les professions libérales.

— Et Elsa, qui a-t-elle épousé?

Lothar hésita un moment.

— Quand vous serez ma femme, il faudra bien que vous le sachiez... Ma sœur Elsa s'est mariée avec un juif !

Le jeune homme semblait avoir fait un aveu pénible. Brenda le regarda surprise. Elle comprit que la réponse attendue était : « Quel dommage ! » Elle se contenta de demander :

— Vous n'aimez pas les juifs?

— Je n'ai aucun rapport avec eux, — répondit Lothar avec hauteur.

— Alors, vous ne voyez jamais votre beau-frère?

— Seulement quand c'est absolument nécessaire.

— Vous me semblez très exclusifs, à Berlin.

— Certainement, — répondit-il.

IX

— Je ne vais pas faire ma demande à votre père maintenant, — murmura Lothar, comme ils approchaient du restaurant. — Je préfère aller le voir demain matin à votre hôtel.

— Mais c'est que nous rentrons à Heidelberg par le premier train.

— Ne pourriez-vous vous arranger pour rester à Manheim jusqu'au soir?

— Il faudrait alors que j'explique à papa pourquoi je lui demande de retarder notre départ.

— Pourquoi pas? Il sera d'autant moins surpris quand je viendrai l'entretenir.

Lothar ne semblait pas mettre en doute le bon accueil qu'il recevrait de son oncle. Dans sa pensée, une jeune fille devait se montrer grandement honorée d'avoir été choisie par lui. Brenda n'était pas dépourvue de sens critique et ne put s'empêcher de trouver cette fatuité vraiment exagérée.

— Peut-être mon père refusera-t-il son consentement, — dit-elle pensivement.

Mais elle regretta aussitôt d'avoir laissé échapper cette réflexion.

— Refuser son consentement ! — s'écria Lothar avec colère, s'arrêtant brusquement. — Et pourquoi le refuserait-il, je vous prie? Me jugerait-il indigne de vous par hasard?

— Il est devenu très Anglais, — dit-elle, espérant le calmer.

— Eh bien ! Qu'il reste en Angleterre. Mais vous, vous êtes liée à moi. Vous m'avez donné votre parole ; une femme de notre race ne la reprend pas.

Il continua sa route, et Brenda le suivit, le cœur lourd, se sentant enchaînée pour toujours. Il lui tardait maintenant de revoir son père. Involontairement, elle songeait avec inquiétude à l'avenir qui l'attendait.

— Je voudrais vous parler, papa, — dit la jeune fille quand ils furent rentrés à l'hôtel. — Venez dans ma chambre, il y a un grand fauteuil très confortable.

— Tu ne crains pas la fumée de tabac? — demanda Mr Müller en la suivant.

A sa grande surprise, Brenda au lieu de lui répondre raisonnablement, jeta ses bras autour de son cou et l'embrassa avec un élan inusité.

— Qu'y a-t-il, mon enfant? — demanda-t-il, en se dégageant.

La jeune fille eut un moment d'hésitation. Comment annoncer cette nouvelle à son père? Brusquement toute la folie de sa décision lui apparut.

— Papa, — balbutia-t-elle, — je vais me marier.

Mr Müller ne parut ni surpris ni joyeux, mais il prit un air soucieux et garda le silence.

— Devinez-vous quel est mon fiancé? — insista Brenda, gênée par ce silence.

— Évidemment je ne puis supposer que tu vas épouser le petit lieutenant, et pourtant, des deux hommes avec lesquels nous avons passé la journée, c'est encore lui que je préfère.

— Vous n'aimez donc pas Lothar? — reprit Brenda de plus en plus troublée.

Mr Müller ne se départait pas de son air grave.

— Je ne doute pas qu'il ne soit un bon officier, — dit-il brièvement.

— Mais ne croyez-vous pas qu'il ait d'autres qualités?

— C'est possible.

Brenda, restée debout aux côtés de son père, ne sut d'abord que dire. Puis :

— Mes deux grand'mères seront ravies, — soupira-t-elle. — Elles le considèrent comme une sorte de demi-dieu.

— Je regrette bien l'absence de ta mère, — dit Mr Müller,

très préoccupé. — J'ai toujours eu grande confiance dans son jugement.

— Mais, papa, voyez-vous quelque obstacle sérieux à mon mariage avec Lothar?

— Aucun. Il a une certaine fortune et son métier est fort honorable. Ta sœur a épousé un homme moins bien partagé... mais..., — il hésita un instant et pesant ses paroles, ajouta : — Mais j'étais bien plus satisfait de son choix.

— Lothar viendra vous voir demain matin, — reprit Brenda. — Il veut que nous prenions le train de l'après-midi. Ainsi vous aurez le temps de causer avant que nous ne rentrions à Heidelberg.

Mr Müller n'avait pas prévu une décision aussi rapide et parut de plus en plus contrarié.

— Ne peut-il venir nous y retrouver? — dit-il avec un léger agacement.

— Il est de service ici toute la semaine.

— Eh bien !

Cette fois son impatience augmentait.

— Qu'il attende le moment où il sera plus libre. Que fait-il à Manheim? Son régiment est à Berlin, n'est-ce pas? Qu'est-il venu faire en Angleterre, l'été dernier? Pourquoi n'a-t-il pas trouvé moyen de nous rendre visite?

— Il garde le plus grand secret sur ses travaux, — fit Brenda ; — vous savez bien, père, que les officiers doivent obéir sans discuter. Rappelez-vous que l'année dernière, Jack a été envoyé en Allemagne et Mundy aux Indes, sans qu'on les consultât.

— Malgré tout, je ne vois aucune raison pour changer nos plans. Rien ne presse, n'est-ce pas?

— Je crois que Lothar n'est pas de cet avis, — dit timidement Brenda.

En fin de compte, Mr Müller dut se soumettre à la volonté des jeunes gens. Il consentit à retarder son départ et à recevoir son neveu. Mais la décision de sa fille l'avait jeté dans un grand trouble. Il aurait voulu faire obstacle à ce mariage, tout en estimant qu'il n'avait aucune raison sérieuse de s'y opposer. Au point de vue mondain, n'était-ce pas une alliance des plus désirables? Comme tous les gens à l'esprit simple, il

sentait instinctivement les défauts d'autrui sans pouvoir les bien définir. Il ne pouvait révéler ouvertement sa pensée et dire au prétendant :

« Je vous considère comme un étranger hostile et arrogant, vous avez un caractère détestable; voilà pourquoi je vous refuse ma fille ! » Ses objections étaient toutes basées sur de purs sentiments, non sur des faits et, par cela même, insuffisantes.

— Brenda ne vous a-t-elle pas annoncé ma visite? — demanda Lothar le lendemain, s'asseyant vis-à-vis de son oncle, et remarquant son air sombre.

— Si, — répondit Mr Müller. — Je sais ce dont il s'agit, mais je voudrais consulter ma femme, avant de prendre une décision aussi grave.

Lothar le regarda avec surprise.

— Je viens vous demander la main de votre fille, — dit-il sèchement. — Je suis dans une position plus que suffisante pour me marier. Je possède, en plus de ma solde et de la pension que me fait mon père, une rente personnelle de cinq mille marks par an. Après la mort de mes parents, j'hériterai d'un capital important. Mon grade dans l'armée donnera à celle que j'épouse une situation sociale infiniment supérieure à celle que lui procurerait un mariage dans le monde des affaires ou des professions libérales. Nous vivrons à Berlin, le centre de la civilisation européenne. Je ne vois vraiment pas en quoi l'avis de Mrs Müller est nécessaire. Brenda et moi, nous sommes d'accord, et je n'aperçois aucun obstacle à notre bonheur mutuel.

— Votre cousine est Anglaise, — dit Mr Müller, — avez-vous réfléchi à cela?

— La femme prend la nationalité de son mari. Du reste Brenda est déjà Allemande par son origine.

— Elle n'en est pas moins Anglaise jusqu'au bout des ongles, comme tous mes enfants.

— Elle s'appelle Müller.

— L'ambassadeur du Royaume-Uni en Allemagne s'appelle Goschen et son ambassadeur à Vienne Von Bunsen. L'Angleterre sait s'assimiler les étrangers et en faire des sujets dévoués.

— Comment expliquez-vous cela?

— Ce serait trop long, — dit Mr Müller.

A ce moment, il était certes plus préoccupé de sa responsabilité vis-à-vis de sa fille que de questions de politique.

— Brenda sans doute a une dot? — demanda Lothar, interrompant la rêverie de son oncle.

— Je donne à chacun de mes enfants dix mille livres sterling en les mariant. Mais cette somme reste leur bien personnel comme il est d'usage en Angleterre.

— Dans mon pays, la rente est payée au mari.

— Alors, mon cher, épousez une Allemande !

Lothar eut le sentiment, que l'accueil qu'il trouvait auprès de son oncle n'était pas à la hauteur de ses mérites, et ses manières commencèrent à perdre de leur aménité.

— Brenda m'avait bien fait prévoir que vous ne seriez pas satisfait de ma démarche, — dit-il avec aigreur. — Elle ne m'a pas expliqué pourquoi, et j'avoue que je n'ai pas encore compris toutes vos réticences. Ne voulez-vous pas marier votre fille?

— Je tiens avant tout, à lui assurer son bonheur.

— Pourquoi ne serait-elle pas heureuse avec moi?

Le ton du jeune homme devenait de plus en plus agressif et hautain. On sentait que Lothar méprisait profondément tout civil, même son oncle, et se considérait comme faisant partie d'une caste infiniment supérieure.

— J'ai cherché à vous expliquer mes raisons, — reprit Mr Müller, exaspéré. — Si Brenda tient absolument à cette union, je ne refuserai pas mon consentement, mais je le donnerai de mauvaise grâce. Je préfèrerais de beaucoup la garder en Angleterre.

Lothar sembla décontenancé.

— Ne pourrais-je parler à ma cousine? — demanda-t-il. — Elle m'a donné sa parole hier, je tiens à le lui rappeler.

— Pourquoi tenez-vous tant à l'épouser? — dit Mr Müller, à bout d'arguments.

— Je l'aime passionnément.

Cette déclaration franche éclaircit une atmosphère orageuse. Sous la morgue et la suffisance du jeune homme semblait percer un sentiment vrai. Peut-être n'était-il pas dépourvu

de cœur. Si Brenda l'aimait véritablement, elle s'accommoderait sans doute de son caractère. Mr Müller se sentit disposé à céder.

Ce prétendant avait en somme une belle situation pécuniaire, il était bien considéré dans son milieu, sensé, sain de corps et d'esprit et il plaisait visiblement à sa fille. Que peut faire, en un cas semblable, un malheureux père un peu faible par nature et par habitude, sinon donner sa bénédiction en jetant par-dessus bord, ses doutes et ses préventions?

— Si Brenda ne demande pas à reprendre sa parole, je ne ferai rien pour la détourner de vous, — dit-il enfin. — Mais, si elle a changé d'avis, je veux qu'elle soit libre d'agir comme bon lui semblera. Je vais aller lui demander si elle veut vous voir.

Il trouva sa fille en train de contempler deux larges cœurs, en roses rouges et blanches, envoyés par la fleuriste, avec la carte du capitaine Erdmann.

— Lothar demande à te voir, — dit Mr Müller.

— Qu'avez-vous décidé, mon père?

— Que tu ferais selon ta volonté. Si tu regrettes ta promesse, reprends-la sans hésiter. Je ne veux pas que tu te croies contrainte à ce mariage.

— Lothar ne mérite pas d'être traité ainsi, — repartit vivement Brenda. — Je crois qu'il m'aime sincèrement.

— Si je n'en étais persuadé, je m'opposerais nettement à ce mariage. Mais, ma petite fille, réfléchis bien avant de t'engager. L'amour ne suffit pas toujours au bonheur.

— Je croyais que c'était la seule chose importante.

— Peut-être, mais la passion n'a souvent qu'un temps, la lassitude se glisse dans les meilleurs ménages.

— Je n'ai jamais remarqué cela entre vous et maman.

Mr Müller n'avait jamais su résister aux désirs de sa fille. Cette fois encore il se montra faible et se contenta de soupirer :

— Combien je regrette l'absence de ta mère!

— Je vais parler à Lothar, — dit Brenda.

Il était aisé de prévoir le résultat de cet entretien. Une demi-heure plus tard, les deux jeunes gens, très agités, mais souriants, comparurent devant Mr Müller, se déclarant décidés à s'unir pour la vie et à affronter la bonne et la mauvaise

fortune. Lothar était si visiblement épris et semblait si heureux, qu'il fit sur Mr Müller une impression beaucoup moins défavorable. Brenda dit tout bas à son père qu'elle trouverait sûrement le bonheur en comblant les vœux d'un homme qui l'adorait. Du reste, ils n'eurent pas trop de temps pour réfléchir de nouveau. Lothar leur offrit un succulent déjeuner et emmenant ensuite Brenda chez le bijoutier, lui acheta un anneau d'or et une bague sertie de diamants.

— Je vous passerai cette alliance au doigt, le jour où je vous mènerai à l'autel, mon cher cœur, — murmura-t-il. — Vous porterez cet autre bijou en Angleterre comme emblème de nos fiançailles.

Mais c'est quand Branda rentra à Heidelberg qu'elle eut pleinement conscience de toute la gloire de sa situation. La nouvelle de son futur mariage sembla ouvrir à ses grand'-mères les portes du paradis. Leur émotion fut sans bornes. Elles répandirent des larmes de joie, puis se mirent à rire et à pleurer encore.

Quel bonheur que Brenda eût fait ce voyage en Allemagne! Et qu'elle eût rencontré son cousin! Quelle joie sa mère allait éprouver en apprenant cette grande nouvelle! Comment! Elle n'avait pas été prévenue par dépêche? Gustav lui avait écrit une simple lettre?

Elles supplièrent Brenda de rester encore quelques jours auprès d'elles. Lothar viendrait la voir, et tous les deux seraient fêtés avec des poèmes, des guirlandes, et ces réjouissances qu'il est d'usage d'offrir en Allemagne à ceux qui viennent d'échanger leurs promesses. Cependant, Mr Müller ne pouvait plus prolonger son absence et refusa formellement de laisser Brenda à Heidelberg.

— Dans combien de temps la gentille fiancée deviendra-t-elle une heureuse épousée? — demanda bonne-maman. — Combien il est triste de s'éloigner de son bien-aimé!

— Quand deux cœurs se sont trouvés, qu'importe la distance, — reprit l'arrière-grand-mère. — N'attriste pas cette enfant, Bertha. Laisse-la toute à sa joie d'avoir été choisie par un homme aussi parfait. Les semaines passeront vite jusqu'au jour où il viendra la réclamer à ses parents. Il faudra que du matin au soir, elle travaille d'une aiguille agile. N'a-

t-elle pas à s'occuper de son trousseau? A faire sa robe de noces? A broder son voile?

— Je voudrais donner à Brenda cette belle nappe dont tu avais filé le fil avant ton mariage, — dit bonne-maman. — Elle est intacte ainsi que les vingt-quatre serviettes assorties et notre trésor mettra ses initiales à la suite des nôtres.

— Je veux aussi lui faire cadeau de la dentelle que je portais le jour de mes noces, — dit l'arrière-grand'mère. — Mon père l'avait achetée à Bruxelles après la bataille de Waterloo.

Chères aïeules! Brenda leur dit adieu avec tendresse et regret. Était-ce seulement les années qui la séparaient de ces bonnes vieilles aux sentiments simples, aux désirs bornés, à la bonté toujours active? Si l'esprit plus moderne de leur petite-fille ne pouvait les bien comprendre, elle était pourtant trop intelligente et trop réfléchie pour juger dépourvues d'intérêt et d'objet leurs longues existences faites d'humbles joies et d'affections partagées.

Mrs Müller accueillit Brenda avec une tendresse redoublée. Bien que très contrariée de la décision prise par sa fille, elle fit de son mieux pour dissimuler ses appréhensions, espérant que son frère Wilhelm n'admettrait pas ce mariage et s'attendant à ce qu'il soulevât des difficultés. Mais les lettres qui arrivèrent de Berlin ne furent pas aussi désagréables qu'on aurait pu le penser. Herr Erdmann se contentait de déclarer son fils en âge de savoir se conduire. S'il lui plaisait d'épouser une étrangère, c'était son affaire et non celle de ses parents. Il ajoutait que Lothar aurait pu faire un plus mauvais choix, car Brenda, élevée par une mère allemande, possédait sans doute quelques-unes des vertus dont la race germanique a le monopole. Il promit de venir assister au mariage avec sa femme, et d'offrir au jeune couple les couverts d'argent nécessaires à leur ménage. Frau Erdmann envoya aussi quelques lignes. Elle recommandait à sa future belle-fille de ne pas oublier qu'à Berlin, où tout est cependant plus élégant et plus raffiné qu'ailleurs, il n'est pas d'usage de se mettre le soir en robe décolletée, pour manger en famille de la salade de pommes de terre et des saucisses. Elle semblait persuadée que Mr Müller donnerait aux futurs mariés tout leur mobilier. Elle insistait aussi sur la composition du trousseau, car

chacun sait qu'en Allemagne la mariée fournit toujours la maison de tout le linge nécessaire.

— Avez-vous vraiment promis tant de choses à Lothar, père? — demanda Brenda.

— Non, mais je ne vais pas marchander avec ta nouvelle famille. D'ailleurs, il est vraiment d'usage, dans mon pays, que la femme meuble sa future maison et apporte le linge.

— Mais quand elle est sans fortune?

— Elle doit le plus souvent se résigner à coiffer sainte Catherine !

Brenda hocha la tête en relisant les lettres de Berlin.

— Mes futurs beaux-parents ne semblent enchantés ni de moi, ni de leur fils, — dit-elle. — Ils auraient certainement préféré voir Lothar se marier à Berlin.

— Il faudra t'appliquer à prendre le plus vite possible toutes les habitudes du pays de ton mari, — dit Mrs Müller.

— Mais, — répliqua Brenda, — je voudrais orner mon home dans le style anglais. Ne puis-je acheter mon mobilier ici?

Il fut décidé qu'elle ferait à sa guise, et dans ses lettres à Lothar elle témoigna le désir de l'avoir auprès d'elle pour l'aider dans son choix. Le jeune homme répondit en vantant le goût des Berlinois, ajoutant sans périphrase que s'il plaisait à sa fiancée d'acheter en Grande-Bretagne des objets laids et démodés c'était son affaire et surtout celle de son père, puisque celui-ci paierait la note. Pour lui, il aurait tout juste un mois de congé et ne perdrait pas un temps précieux à courir les magasins. Son intention était d'arriver à Londres deux jours avant la cérémonie et d'emmener sa femme aussitôt après. Brenda ne montra à personne cette lettre déplaisante, mais son joli visage prit un air si préoccupé que Violet en fit la remarque à Jem.

— Je ne puis m'expliquer ce qui a pu la pousser à ce mariage, — répondit-il, plein d'inquiétude sur l'avenir de sa sœur.

— Je la crois éprise d'une idée puérile et fallacieuse, — insinua Violet. — Elle est séduite par une Allemagne romantique et imaginaire, qu'elle a toujours aimée. Brenda est charmante, mais je ne sais si elle a toutes ses dents de sagesse. Pourquoi n'a-t-elle pas épousé Andrew?

Jem parut surpris.

— Est-ce qu'ils s'aimaient? — demanda-t-il.

— J'en suis persuadée. J'avais bien cru m'en apercevoir lorsque nous nous sommes fiancés.

— Alors, pourquoi Andrew a-t-il été assez sot pour s'en aller en Nouvelle-Zélande?

— Sa situation était trop modeste pour lui permettre de se marier. Je ne puis le blâmer, et cependant j'aurais bien préféré...

— Moi aussi, — dit Jem, — cet Allemand ne m'inspire aucune confiance.

— Comment est-il de sa personne? C'est drôle, je n'ai même pas vu sa photographie. Brenda ne me l'a jamais montrée.

— Je ne puis le souffrir, — déclara Jem, sans chercher à expliquer son antipathie.

Brenda s'appliquait à ne pas songer à Andrew, mais involontairement ses pensées s'envolaient parfois vers lui et elle se demandait ce qu'il dirait en apprenant son mariage. L'avait-il vraiment aimée? Il est difficile d'être sûr de son cœur... A de certains moments, elle aurait voulu que le « oui » fatidique ne fût pas irrévocable. L'idée de vivre en Allemagne lui plaisait, surtout si elle parvenait à se composer un intérieur réunissant le charme des deux pays. Elle entendrait de la bonne musique et passerait l'été dans des villages pittoresques. L'hiver serait un éclatant canaval de neige et de glace, de traîneaux et de patinage avec l'intermède de l'arbre de Noël. Mais que serait sa vie côte à côte avec Lothar? L'amour transformerait-il cette rude nature au point d'adoucir son caractère? Sinon, qu'adviendrait-il de leur union? Elle détestait les querelles, mais tenait à son indépendance d'idées et de sentiments.

— Lorsqu'on est marié, je suppose que l'influence mutuelle doit agir de telle façon qu'on ne distingue plus celle des deux volontés qui domine? — demanda-t-elle à sa mère.

— Il en est ainsi dans tout bon ménage, — répondit Mrs Müller.

— Un mauvais ménage doit être un enfer! — répliqua Brenda.

X

Brenda trouvait un grand réconfort dans les lettres que Lothar lui adressait deux fois par semaine. Elles exprimaient une passion brûlante et une vive impatience du mariage. Touchée de cet amour sincère, la jeune fille sentait ses inquiétudes se dissiper. Était-il possible d'être aussi ardemment aimée sans aimer à son tour? Du reste, emportée dans un tourbillon d'obligations multiples, elle n'avait guère le temps de songer à l'avenir. En six semaines, il fallait que tout fût terminé : trousseau, mobilier, cérémonie. Elle allait du salon d'essayage à la table à écrire et toutes ces occupations, amusantes au début, devinrent bientôt fatigantes à l'excès. Sa santé s'en ressentit, et son charmant visage porta bientôt les traces de ce surmenage. Quand vint le jour d'aller à la gare de Charing Cross pour recevoir son fiancé et ses futurs beaux-parents, Brenda se para avec cette élégance discrète et ce goût raffiné qui faisaient valoir son charme et sa distinction, mais elle sentit renaître toute son anxiété. L'irréparable allait s'accomplir ! Faisant un violent effort sur elle-même, la jeune fille parvint cependant à dissimuler son trouble et Mr Müller qui l'accompagnait ne soupçonna pas la contrainte qu'elle s'imposait pour conserver cet abord gracieux et enjoué.

— Les voici, — dit Mr Müller quand le train s'arrêta.

Et Brenda, s'approchant du wagon, vit Lothar aidant une grosse dame à descendre.

Aussitôt que le jeune homme aperçut sa fiancée, il se précipita vers elle et l'embrassa chaleureusement malgré sa voilette. Puis, tenant sa main serrée dans la sienne, il la conduisit devant Frau Erdmann.

— Petite mère, — dit-il, — je vous amène ma fiancée bien-aimée.

Et Brenda, très intimidée, fut mise en présence d'une femme corpulente, vêtue d'un manteau d'alpaga poussiéreux, coiffée d'un invraisemblable petit chapeau perché de travers, sur le sommet de la tête. Cette matrone semblait personnifier toutes les vertus maussades que prônait tant l'oncle Wilhelm, et

l'œil froid dont elle dévisagea sa future bru ne présageait rien de bon. Quant à Herr Erdmann, il était d'aussi méchante humeur que lors de son départ d'Angleterre trois ans auparavant.

— J'espère que vous avez fait bon voyage, — dit Brenda, s'efforçant de sourire.

— La mer était démontée, — répondit Frau Erdmann d'un ton tragique. — N'avez-vous pas remarqué le vent qui souffle aujourd'hui?

— Je suis vraiment désolée, — murmura la jeune fille assez décontenancée de cet accueil peu gracieux. — Avez-vous souffert pendant la traversée?

— Mein Gott ! — s'écria la vieille dame. — Souffert ! Dites que nous avons cru mourir ! Voyez votre oncle, il a la figure décomposée !

Herr Erdmann s'était approché à son tour, laissant Mr Müller et Lothar s'occuper des bagages.

— Vous avez maigri et pâli depuis deux ans, — dit-il en toisant sa nièce d'un regard sans indulgence. — C'est sans doute cette vie mondaine qu'on mène à Londres qui gâte ainsi la fraîcheur des femmes. Aujourd'hui, je vous donnerais au moins vingt-cinq ans.

Brenda rougit et sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Je regrette que vous ayez eu si mauvais temps, — balbutia-t-elle.

— Ne n'en parlez pas, — dit l'oncle Wilhelm avec un frisson. — Ce voyage a ébranlé ma santé et je regrette vivement de l'avoir entrepris. Sans l'insistance de ma femme, je ne serais pas venu. Mais devant un désir de son fils, toute son énergie l'abandonne et elle ne sait lui résister. Dieu sait pourtant quelle antipathie elle manifeste pour tout ce qui est anglais. Je souhaite que vous arriviez à la faire revenir sur ce sentiment, mais j'en doute !

Frau Erdmann ne fit aucun effort pour être aimable pendant le trajet qui suivit. Elle appuya sa tête aux coussins de la voiture, et, fermant les yeux, poussa de temps à autre de sourds gémissements. Quand elle pénétra dans le vestibule, son encombrante personne sembla le remplir, et elle se répandit en plaintes assourdissantes.

— J'ai cru ne pas arriver au bout de ce voyage, — dit-elle à Mrs Müller. — Il m'a été impossible de fermer l'œil de la nuit. Au wagon-restaurant, on nous a servi une nourriture immangeable, et, pour comble de malchance, nous avons eu une traversée détestable. J'étais presque sans connaissance en abordant à Douvres, et, c'est à peine croyable, impossible de se procurer le moindre réconfort ! Pas même une misérable tasse de bouillon ! Je suis à bout de forces !

Mrs Müller écoutait ce récit avec une politesse amusée.

— Voudriez-vous prendre tout de suite un peu de repos? — demanda-t-elle, pleine de bonnes intentions.

— Pas du tout, — repartit Frau Erdmann furieuse. — Je sais que l'hospitalité anglaise ne peut se comparer à la nôtre, mais, j'aime à croire qu'après un voyage pareil il me sera offert quelque nourriture. Sinon je vais droit à l'hôtel.

— Ne te fâche pas ainsi, Sophie, — dit son mari, s'interposant ; — tu seras certainement bien soignée dans la maison de ma sœur, et après un bon dîner, tu te sentiras mieux.

— C'est un bouillon qui m'est le plus nécessaire, — répéta obstinément Frau Erdmann, en grimpant lourdement l'escalier.

Quand elle eut pris possession de la chambre, on entendit encore bien des réclamations à propos d'une fenêtre ouverte, d'une insuffisance d'oreillers et d'édredons. Mrs Müller eut vite fait de satisfaire cette invitée si exigeante.

Tout alla bien jusqu'au moment où le gong annonça le dîner. Les Erdmann descendirent alors directement dans la salle à manger, pendant que les Müller les attendaient innocemment au salon. Quand ils se rejoignirent, Frau Erdmann était de nouveau très excitée. Que signifiait donc cette habitude ridicule de se réunir d'abord dans une pièce où l'on n'avait rien à faire, quand la besogne du moment était d'aller prendre le repas dans une autre? Ces coutumes-là étaient admissibles chez des princes, mais déplacées dans un intérieur bourgeois. Ayant une idée parfaitement nette de ce qui est « sittlich » elle n'accepterait pas les usages d'un pays où les classes pauvres croupissent dans l'ignorance et la saleté. Comment ! on servait du potage à la crème lorsqu'elle avait instamment demandé du bouillon? Était-ce une gageure? Et puis, vrai-

ment, elle aurait espéré que des Anglais régaleraient leurs hôtes de saumon, et non d'un poisson aussi commun que la sole ! Marie aurait bien dû se rappeler que le saumon était le mets préféré de son frère Wilhelm !

Brenda observa son oncle et sa tante. Ils ne s'arrêtaient de manger que pour critiquer tout ce qu'on leur servait, sauf le vin qui venait d'Allemagne. Après le dîner, Frau Erdmann se plaignit de l'humidité du climat anglais, funeste à ses rhumatismes et réclama du feu. Mais, quand elle trouva au salon de bonnes bûches pétillant dans la cheminée, elle critiqua cet abus de combustible au mois d'août.

— Eh bien, ma nièce ! si vous avez de telles habitudes de gaspillage, mon pauvre fils sera bientôt ruiné !... Je dois vous avouer, — continua-t-elle en se tournant vers Mrs Müller, que lorsque Lothar m'apprit ses fiançailles, je me suis évanouie. Est-ce possible, dis-je à mes filles accourues pour me soutenir, est-ce possible que mon fils ait choisi une Anglaise?

— Avez-vous donc tant de préventions contre nous? — demanda Brenda.

— Que puis-je trouver de séduisant dans les femmes de votre pays? leurs toilettes combinées sans goût? cette pratique ridicule des jeux violents? ou leurs façons dédaigneuses? Puis, vos compatriotes n'ont aucune culture !

Brenda, effarée, regarda sa future belle-mère en se demandant comment cette grosse dame aux manières agressives, à l'aspect vulgaire, habillée comme une caricature de la mode, pouvait parler de convenances et de culture!

— Vous devez attraper fréquemment des rhumes, — continua Frau Erdmann, jetant un regard désapprobateur sur le cou et les bras nus de Brenda.

— J'ai surtout des robes montantes dans mon trousseau, — répondit la jeune fille. — Il me semble pourtant qu'une toilette décolletée me sera quelquefois nécessaire.

Frau Erdmann tapota d'un air satisfait l'épais satin marron, orné de broderie voyante, qui composait sa propre toilette et l'engonçait jusqu'à son triple menton.

— Oui, — dit-elle, — pour les dîners de cérémonie et les bals. Mais, si vous veniez vêtue comme ce soir à une de nos réunions de famille, tout le monde se moquerait de vous.

— Voulez-vous voir les cadeaux? — proposa Mrs Müller espérant créer une diversion.

— Je préfère attendre un peu, — répondit sa belle-sœur qui, la figure congestionnée, s'éventait violemment. — Après le dîner, j'aime avoir quelques instants de tranquillité; c'est le moment le plus agréable pour causer. Mais, dites-moi, quel est votre programme pour demain soir?

— Nous n'avons pas de programme, — répondit Mrs Müller étonnée. — Nous allons simplement dîner en famille, chez mon fils.

— Comment? Vous n'aurez pas de « Polterabend »? Pas de poèmes composés par les membres de la famille? Pas de musique? Pas même de comédie? Est-ce possible?

— Mais, — dit Brenda, — ce n'est pas l'usage ici. Lothar sera-t-il très désappointé?

Frau Erdmann lança un regard méprisant sur sa belle-fille.

— Je ne puis répondre pour mon fils, — dit-elle. — Du moment qu'il épouse une Anglaise, il sait ce qui l'attend. Mais, je pense au « Polterabend » que nous avons eu pour Elsa et même pour Mina ! Ce sont des fêtes dont on a parlé longtemps dans tout Berlin! On peut bien se donner un peu de peine quand on marie sa fille ! Enfin... chaque pays a ses coutumes... N'êtes-vous pas toute troublée, Brenda, en songeant qu'après-demain nous serez la femme d'un officier allemand?

Décidément, Frau Erdmann avait la spécialité de poser des questions inattendues. Brenda très embarrassée chercha une réponse.

— Ma sœur a épousé un major, — dit-elle enfin. — Elle est très heureuse.

— Notre armée n'est pas une armée de parade comme l'armée anglaise, — déclara Frau Erdmann. — Nos officiers sont bien mieux considérés que les vôtres et se montrent fiers de leur uniforme.

— Je serai charmée quand Lothar pourra remettre le sien, — dit Brenda tranquillement.

— Mon fils pare tout ce qu'il porte. Ne le trouvez-vous pas à votre goût en civil? — remarqua Frau Erdmann d'un

air vexé. — Il est pourtant un des plus beaux garçons que je connaisse.

A ce moment, les hommes rentrèrent au salon et Lothar vint droit à Brenda.

— Ma chérie, — dit-il, — je ne vous ai pas eue à moi un seul instant. Allons dans votre chambre pour être tranquilles.

— Venez d'abord voir mes cadeaux, — dit Brenda, — l'entraînant vers la salle de billard.

La pièce était obscure. La jeune fille tourna l'électricité pendant que Lothar fermait la porte. Il la prit alors avec violence dans ses bras et imprima sur ses lèvres un baiser qui lui parut interminable. Elle ne fit rien pour se dégager, mais resta froide, n'éprouvant aucun plaisir à cette caresse presque brutale.

— J'entends venir les autres, — dit-elle tout à coup cherchant à desserrer son étreinte.

Mais il ne la lâcha pas brusquement comme elle l'espérait. Laissant échapper un juron, il regarda avec mauvaise humeur les parents qui entraient et, gardant la jeune fille étroitement serrée contre lui, l'emmena dans un coin de la pièce.

— Nous n'avons pas eu de vraies fiançailles, — dit-il, — et vous vous écartez de moi comme d'un étranger.

Brenda très gênée essaya de plaisanter.

— J'ai souvent entendu, — dit-elle en souriant, — des gens préconiser le mariage à l'essai...

— Que dites-vous? — interrompit Lothar avec une telle violence que les parents, à l'autre bout du billard, levèrent la tête effarés.

— Supposez un instant, — continua Brenda sur le même ton, — que nous puissions partir ensemble pour une quinzaine de jours afin de voir si nous nous aimons assez pour...

— Je vous défends bien de dire de pareilles bêtises, — s'écria durement Lothar, lui coupant la parole. — Je suis indigné d'entendre une jeune fille bien élevée exprimer des idées aussi choquantes. Le mariage est une institution créée pour la protection du sexe faible. C'est la base de la société.

Brenda ne sut s'il fallait rire ou se fâcher. Elle avait parlé

légèrement, sur un ton de badinage, et ne s'attendait certes pas à être accusée d'immoralité. Cette sortie intempestive de son fiancé lui fit sentir encore plus vivement la distance qui les séparait. Décidément, ils ne se comprenaient pas du tout. L'amour suffirait-il à rendre leur vie commune facile et agrable? Qu'avait-elle pu trouver de séduisant en Lothar deux mois auparavant à Manheim?

— Je ne propose pas d'abolir le mariage, — dit-elle avec impatience.

Mais il l'arrêta d'un geste impérieux.

— Ce sujet de conversation n'est pas convenable pour une jeune fille la veille de ses noces. Vous devriez avoir d'autres idées en tête. Regardons plutôt vos cadeaux. J'ai apporté une liste des objets qui m'ont été offerts. Pour ceux qui feront double emploi, nous pourrons peut-être les échanger.

Il se leva et Brenda le suivit. Jamais elle ne s'était sentie aussi découragée.

Pendant que Lothar considérait les objets étalés sur le billard, ses parents décrivirent à Brenda les présents bien plus riches et plus élégants qui l'attendaient à Berlin. Les quelques tableaux qu'elle avait reçus ne pouvaient se comparer à cette vue des Balkans, dans la manière pointilliste qu'August Zorn, le mari de Mina, avait offerte à son beau-frère. Frau Erdmann avouait cependant que les corps en putréfaction sur un champ de bataille, qui composaient le premier plan de cette œuvre d'art, n'étaient pas très plaisants à regarder ; mais surtout, une toile de cette valeur ne serait pas à sa place dans un salon orné de meubles anglais. Comment Brenda pouvait-elle songer à acheter son mobilier à Londres? Lothar allait-il vraiment avoir un intérieur prêtant aux sarcasmes de la société si cultivée qu'il fréquentait?

— Je regarderai demain ce que ma petite fiancée a choisi, — dit Lothar avec condescendance. — Ce qui ne me plaira pas...

— Malheureusement, ce n'est plus possible, — dit vivement Brenda. — Tout est expédié maintenant. Mais je suis sûre que vous serez satisfait. En somme l'arrangement du *home* me regarde plus que vous.

— Que voulez-vous dire? — demanda sévèrement Frau Erdmann.

— En général, les hommes ne font guère attention au mobilier. Ils vivent moins à la maison que les femmes.

— Vous vous trompez tout à fait, — dit Lothar. — Je suis très sensible à tout ce qui m'entoure. Je suis reçu dans des maisons où règne le meilleur goût. Chez Frau Prassler, par exemple, les salons de réception sont de pures merveilles.

— Et ceux d'Elsa, — interrompit avec feu Frau Erdmann. — Rien ne peut égaler la richesse et l'élégance de l'intérieur de ma fille !

— Brenda n'a pas encore acheté les objets nécessaires à la cuisine, — dit Mrs Müller sans penser à mal.

Mais Frau Erdmann pinça les lèvres, jeta un regard furieux sur son mari et secoua la tête comme un cheval tourmenté par les mouches.

— Les entends-tu, Wilhelm? Berlin n'est digne que de fournir les pots et les casseroles. Tout le reste doit venir de Londres. Eh bien, nous attendrons ces splendeurs. Pourtant je n'ai encore rien vu de bien séduisant ici.

— Savez-vous tourner une sauce ou faire des gâteaux? — demanda Lothar à sa fiancée.

— Non.

— Il vous faudra apprendre tout cela, le plus vite possible. Ma mère se fera un plaisir de vous aider de son expérience.

— Que font donc les cuisinières chez vous? — demanda Brenda non sans une pointe d'ironie.

— La cuisine, bien entendu, — dit Frau Erdmann, — mais elles demandent à être guidées et surveillées par une maîtresse très au courant.

— Brenda se fera vite aux habitudes allemandes, — dit Mrs Müller, toujours conciliante.

Frau Erdmann ne répondit pas, mais son air sceptique indiqua son peu de confiance dans les mérites de sa future bru.

Oncle Wilhelm expliqua que ses filles avaient fait toutes deux de beaux mariages, l'une ayant trouvé la fortune et l'autre ayant épousé un homme de science.

La femme du professeur avait la vie moins facile que sa sœur et n'arrivait à joindre les deux bouts qu'à force de combinaisons ingénieuses. Lothar ne lui ménagea pas les éloges,

racontant qu'il avait fait chez elle aussi bonne chère que chez Elsa, la plus riche.

Jem entrant inopinément avec Violet trouva toute la famille en train de discuter des questions de cuisine, tandis que la fiancée, visiblement abattue, mettait en ordre quelques broderies. Brenda accueillit son frère et sa belle-sœur avec un élan de plaisir qui lui fut comme une révélation. Qu'allait-il advenir d'elle, puisque toute joie lui venait de son entourage et que ceux auprès desquels elle allait vivre ne lui apportaient déjà que déceptions et tristesses?

Violet n'avait pas encore vu les Erdmann, et un très léger sourire révéla seul son impression quand elle leur fut présentée. Elle dit plus tard à Jem que Herr Erdmann ressemblait au vieux Krüger et sa femme à une cuisinière acariâtre. Quant à Lothar, il lui parut franchement désagréable. Les manières tantôt passionnées, tantôt tyranniques qu'il affichait vis-à-vis de Brenda la révoltèrent. Elle ne pouvait comprendre à quelles chimères sa belle-sœur s'était laissé prendre lorsqu'elle s'était fiancée à un tel homme elle se demanda anxieusement ce que cachait son air triste et préoccupé.

Les Erdmann n'avaient pas été sans remarquer l'attitude de leur future bru, et, restés seuls, ils se confièrent leurs inquiétudes. Brenda malgré sa fortune, n'avait à leurs yeux, aucune des qualités nécessaires à une femme d'intérieur. Elle était ignorante des choses du ménage, accoutumée à un luxe extravagant, et sans aucune déférence pour les gens d'âge respectable. Lothar aurait certainement bien du mal à la dresser; mais ils convinrent que, lorsque le premier aveuglement de l'amour serait passé, leur fils n'hésiterait pas à imposer sa volonté.

Les parents de la fiancée étaient également soucieux. Mr Müller ne se consolait pas d'avoir amené sa fille en Allemagne, car son futur gendre lui déplaisait de plus en plus. Mrs Müller tâchait de le rassurer en affirmant que les Allemands sont en général de bons maris. Sa fille se ferait aux habitudes germaniques. Porter soi-même ses paquets, ouvrir la porte aux visiteurs et accepter des reproches quand le dîner est manqué, ces petits désagréments n'empêchent pas

le bonheur. Évidemment, Brenda n'avait pas dû choisir Lothar sans éprouver pour lui un réel penchant et il n'y avait pas à se tourmenter outre mesure de sa tristesse. Mrs Müller stupéfia son mari en lui avouant qu'elle-même l'avait franchement détesté pendant leurs fiançailles, et avait failli fuir la maison paternelle pour éviter de l'épouser.

Le jour suivant fut si bien rempli, que personne n'eut le temps de considérer froidement la situation. Ce fut un va-et-vient continuel dans la maison. De vieux amis, de vieux serviteurs vinrent apporter à la fiancée des vœux et des présents. Le notaire envoya des pièces à signer, les Wilmots arrivèrent avec leurs petites filles qui devaient être demoiselles d'honneur. Un grand panier de fleurs fut expédié de Treva avec un cadeau inattendu du major Lovel. Les cris joyeux des enfants, le bruit, les lettres, les télégrammes, toute cette agitation ne parvenait pas à distraire Brenda de la pensée lancinante que Lothar était à ses côtés pour toujours. Le soir, lorsqu'elle arriva chez Jem pour le dîner de famille, son fiancé l'emmena à l'écart et lui offrit un collier.

— Il vient de Berlin, — dit-il. — C'est petite mère qui l'a choisi.

Le goût de petite mère se devinait en effet au dessein tourmenté, à l'arrangement voyant des pierres de couleur et à la grossièreté de la monture. C'était évidemment un bijou coûteux mais ne visant qu'à l'effet. La jeune fille eut peine à dissimuler sa déception Son fiancé allait-il l'obliger à porter ce bijou le lendemain, sur sa robe de noce?

— Je vais l'attacher à votre cou moi-même, dès ce soir, — dit-il.

Brenda savait qu'après avoir bouclé le fermoir, il se pencherait sur sa nuque et y déposerait un baiser plein de ferveur. Ses moindres gestes, ses moindres paroles lui étaient connus d'avance. Peut-être cette clairvoyance l'aiderait-elle à supporter bien des difficultés de la vie conjugale.

— Je vais le laisser dans l'écrin pour le moment... — commença-t-elle. — Mais elle s'aperçut qu'elle avait encore fait fausse route.

— J'entends que petite mère puisse l'admirer sur vous dès ce soir, — s'écria-t-il avec irritation. — Demain elle sera aveuglée par les larmes et ne pourra rien voir.

Brenda eut grande envie d'envoyer petite mère au diable. Pourquoi Frau Erdmann ferait-elle ainsi étalage de son chagrin? Etait-ce elle, ou sa belle-fille, qui serait la victime amenée au pied de l'autel et livrée sans espoir de retour à un homme que Brenda découvrait maintenant franchement antipathique, un homme auquel elle s'était promise dans un moment d'invraisemblable inconscience.

— J'espère que personne ne sera triste, — répondit-elle. — Rien n'est contagieux comme les larmes, puis il n'y a vraiment pas de raison d'en répandre le jour d'un mariage.

— Vous exprimez vos opinions trop librement, ma petite fiancée, — dit Lothar.

Était-ce la névralgie, le contact froid du bijou ou le chatouillement agaçant du baiser sur son cou? Brenda exaspérée se tourna vers lui en s'écriant :

— Ne m'appelez donc pas tout le temps petite fiancée ! C'est ridicule à la fin !

Il ne se fâcha pas, mais la regarda complètement ahuri.

— Vous n'êtes pas dans votre état normal ce soir, — dit-il simplement; et, sans insister, il ouvrit la porte pour la laisser passer devant lui.

A la réflexion, elle trouva qu'il avait eu quelque mérite à ne pas se froisser.

XI

Toute la nuit, Brenda flotta dans une cruelle incertitude. Elle se tourna et se retourna dans son lit, ne pouvant trouver le sommeil.

Qu'arriverait-il si, rompant brusquement les liens qui l'enserraient déjà et qui demain l'enchaîneraient pour toujours, elle sortait à pas de loup de la maison et s'enfuyait avec le peu d'argent qu'elle possédait? Elle enverrait un télégramme à sa mère, lui expliquant que ce mariage était impossible et qu'elle s'était sauvée pour ne pas y être contrainte. Ces choses-là étaient déjà arrivées et la terre n'en avait pas moins continué de tourner. Mais qu'adviendrait-il quand elle serait seule, errante dans l'obscurité de la grande ville? Les agents de police la molesteraient peut-être et l'amèneraient au poste.

Il lui faudrait avouer son escapade et on la ramènerait à temps pour la mariage civil fixé à onze heures.

Elle se leva, s'habilla à moitié; puis, encore irrésolue s'assit près de la fenêtre ouverte sur le jardin.

« Rien ne presse, pensa-t-elle. Il sera même plus sage de ne sortir qu'à six heures du matin, avant que les domestiques ne descendent... »

Ses regards allèrent à sa robe de mariée étalée sur le canapé avec sa couronne d'oranger. Elle n'avait pas voulu de myrte, parure habituelle des jeunes épousées allemandes. Brenda était Anglaise et voulait rester Anglaise. Au moment de quitter pour toujours son pays d'adoption, la jeune fille se rendait compte de toute la joie, de toute la douceur de la vie qu'elle y avait menée jusqu'alors. Comme tant d'autres, elle avait parfois parlé légèrement de l'Angleterre, sans se douter de la douleur qu'elle éprouverait à l'abandonner. Qu'elle folie d'avoir cru qu'elle pourrait vivre à l'étranger! Le mariage maintenant allait lui fermer définitivement le chemin du retour. Jamais il ne lui serait permis de se retrouver ici, sinon comme une étrangère, et seulement quand Lothar autoriserait le voyage. Il lui faudrait subir la volonté de son mari en toutes choses, se soumettre à son bon plaisir, à ses opinions, à ses goûts, à ces caprices, à sa famille! Ses parents à elle seraient loin et ne pourraient la soutenir... A bout de forces, la jeune fille s'étendit toute habillée sur son lit, tantôt perplexe, tantôt décidée à tout risquer pour se dérober à ce mariage. C'est ainsi que sa mère la trouva le lendemain matin, terrassée par le sommeil, ayant dépassé l'heure possible pour la fuite.

— Il est dix heures, ma chérie, — dit Mrs Müller en entrant, les mains chargées de paquets et de dépêches. — Je n'ai pas voulu qu'on te réveillât plus tôt, mais à présent, tu as tout juste le temps de t'habiller.

Mrs Müller n'envisageait pas sans une certaine inquiétude le mariage de sa fille, mais il ne lui serait certainement pas venu à l'idée qu'il pût être évité maintenant.

D'ailleurs, rien ne vint y mettre obstacle. A trois heures, Brenda sortit de l'église unie à Lothar pour la vie, et à la fin de la journée, elle quitta avec lui la maison paternelle. Le

jeune couple devait partir le soir même pour Paris. Le mariage avait été des plus *select* : huit demoiselles d'honneur escortaient la jeune épousée à l'autel, la maîtrise s'était surpassée et les amis étaient venus en foule apporter leurs félicitations et leurs vœux. Le dernier regard qu'elle jeta sur son *home*, au moment où l'auto démarrait, lui montra tous les siens groupés devant la porte.

— « Gott sei dank! » C'est fini, — dit Lothar. — Enlève ta voilette, ma petite femme. Je ne puis t'embrasser à travers ce grillage.

— On pourrait nous voir, — murmura Brenda.

— Que m'importe! — répondit son mari en la serrant avec violence contre lui.

Et cette brutalité domina toute leur lune de miel. Si Lothar était importuné par une voilette, il la faisait supprimer sans s'occuper de ce qui convenait à sa femme. S'il avait envie de mettre son bras autour de sa taille, il ne s'inquiétait nullement des regards curieux. Ils se promenèrent sur la terrasse d'un hôtel suisse, si étroitement enlacés, que Brenda en était horriblement gênée. Mais elle préférait se résigner au ridicule plutôt que de susciter une scène, ayant bien vite découvert que son mari perdait toute mesure lorsqu'il se mettait en colère. Partout où il passait, il déchaînait la tempête. Les moindres choses suffisaient à l'exaspérer. La jeune femme en arrivait à appréhender les repas qui finissaient presque toujours par une discussion violente avec le garçon.

Le mariage n'avait pas éveillé l'amour dans le cœur de Brenda, sinon, elle aurait mieux supporté d'être tour à tour grondée, embrassée et commandée avec cette ardeur despotique. Une grande lassitude l'envahissait à vivre auprès d'un homme aussi irascible. Elle soupirait après quelques moments de calme et vit approcher sans regret le moment de se rendre à Berlin. La perspective des journées de solitude qui seraient son lot quand Lothar reprendrait ses occupations ne l'effrayait nullement.

Lothar affectait un air mystérieux lorsqu'elle l'interrogeait sur leur future installation. Il refusait obstinément de lui dire s'ils demeureraient chez ses parents ou à l'hôtel jusqu'au moment où leur maison serait prête à les recevoir.

Quand elle le pressait de questions, il se contentait de faire allusion au goût et au jugement parfaits de petite mère et de ses sœurs. Il lui répétait sans cesse que Mina et Elsa excellaient dans l'art de créer à leurs maris une existence de bien-être et de confort.

— Mes beaux-frères, — ajouta-t-il, — sont dignes d'envie.

— Quand tu parles ainsi, — dit un jour Brenda, agacée par ces beaux discours, — songes-tu que ta femme aussi a droit au bonheur?

— Le bonheur d'une femme est fait d'abnégation et de dévouement. Il en est ainsi chez nous. Mes idées...

— Tes idées sont démodées, — interrompit la jeune femme avec impatience.

— Tu dis des bêtises, mon petit trésor, et si tu n'étais pas si jolie dans ce peignoir blanc, je me fâcherais. Mes théories sont parfaitement justes. En tous cas, tu devras t'y conformer à l'avenir. Nous avons bien à Berlin quelques dames qui étalent des opinions avancées comme les tiennes, mais personne n'y fait attention. Nous n'admettons même pas qu'une personne de votre sexe assiste à une réunion politique.

— Mais vous trouvez tout naturel de l'astreindre à des travaux pénibles, — répondit Brenda.

— Pourquoi pas? La femme doit servir l'homme et lui donner des enfants, sinon quelle serait sa mission ici-bas? Le monde marcherait parfaitement sans elles. Avez-vous la force de porter les armes? Non, n'est-ce pas. Tu pourras prendre modèle sur ma mère et mes sœurs. Elles sont occupées du matin au soir et ne songent jamais à elles-mêmes.

Brenda se demanda si ses belles-sœurs seraient aussi désagréables et importunes que sa belle-mère. Elle se promit, en tous cas, de ne pas habiter à proximité de la famille de son mari.

Mais à son arrivée à Berlin, une semaine plus tard, elle comprit ce qui l'attendait. Un groupe de famille, composé de petite maman, Elsa, Mina, du professeur Zorn et des enfants, était à la gare pour les recevoir. Brenda, fatiguée du voyage, eut en descendant du wagon une impression confuse de fleurs, de baisers, de nattes blondes et de regards critiques; le tout dominé par une voix rude qui semblait dicter la loi à tout le

monde. Finalement, la jeune femme se trouva hissée dans un taxi avec sa belle-mère, Lothar et le professeur Zorn. Elle fut surprise de voir ce dernier se prélasser en taxi-auto, tandis que sa femme et ses enfants rentraient en tramway. A première vue, il était franchement déplaisant. Ses grosses joues blêmes, son nez épaté, ses yeux en boules de loto, ses gestes impatients, composaient un ensemble des plus vulgaires qu'aggravait encore une irritabilité excessive. En montant dans le véhicule, il se heurta à la valise de Brenda, ce qui le mit en fureur.

— Ce sac est d'une taille ridicule, — s'écria-t-il. — Celui de ma femme est beaucoup plus petit. Il suffit pourtant pour mes affaires et pour les siennes. Elle peut au moins le porter elle-même. Je déteste être encombré en voyage.

— Gott sei dank ! — dit Lothar, — nos pérégrinations sont finies. Quand on se marie, il est impossible d'éviter le voyage de noces ; le nôtre s'est trop prolongé. Je suis las des hôtels.

— Où allons-nous? — demanda Brenda, trouvant qu'il était vraiment temps d'en être informée,

— Quelle étrange question, — fit sèchement August Zorn. — Où mène-t-on une jeune femme, sinon dans la maison de son mari?

— Mais nous n'avons pas encore d'appartement, — dit Brenda, étonnée.

— Nous l'avons choisi pour vous, — déclara Frau Erdmann d'un ton solennel. — Tout est prêt pour vous recevoir. Vous trouverez les draps aux lits, le rôti dans le four et même une cusinière pour le surveiller. Que de mal je me suis donné pour obtenir ce résultat ! Je rentrais tous les jours chez moi harassée, — dit la vieille dame en levant les yeux au ciel, — et je disais à Wilhelm : Je me sacrifie pour mon fils, mais je sais qu'il me sera reconnaissant.

— Petite mère, je te remercie du fond du cœur, — s'écria Lothar en mettant un baiser sonore sur la joue de Frau Erdmann.

— Comment ! Vous avez loué une maison et vous y avez installé mes meubles? — demanda Brenda stupéfaite.

— Le mot « mes », est inconnu des épouses allemandes, — dit sévèrement le professeur. — Tout ce que vous apportez appartient à votre mari comme vous êtes à lui.

Jusqu'alors, Brenda n'avait jamais éprouvé d'antipathie pour personne, mais elle détesta instantanément son beau-frère August. Sans s'occuper de sa réponse agressive, elle se tourna vers sa belle-mère et répéta sa question.

Celle-ci n'eut pas le temps de répondre. Zorn, livide de fureur, cria au chauffeur d'arrêter.

— Qu'y a-t-il? — demanda Frau Erdmann. — Êtes-vous malade?

Le petit homme écumait.

— Je ne suis pas digne sans doute de cette gracieuse dame, — s'écria-t-il. — Cette sotte fait mine d'ignorer ma présence, et détourne la tête au lieu de me répondre. Un homme de mon âge et de ma valeur mérite d'autres égards. Il y a des bornes à la patience ! S'il plaît à Lothar d'être mené par le bout du nez, je n'en supporterai par les conséquences !

Brenda, ahurie, regarda son mari, mais à son air impatienté, elle comprit qu'elle n'aurait en lui aucun appui.

Devant le silence de son fils, Frau Erdmann dit à Brenda :

— J'aurais pensé que vous seriez plus aimable avec vos nouveaux parents. Une jeune femme bien élevée répond poliment à ceux qui lui adressent la parole. August a parfaitement raison. Il est inadmissible que vous ayez l'air de considérer quoi que ce soit dans la maison de votre mari comme votre propriété personnelle.

A ce moment le taxi s'arrêtait devant un grand immeuble décoré de nombreuses tourelles et orné, de chaque côté de la porte cochère, de colossales statues en briques rouges. Un ascenseur amena les nouveaux arrivants au quatrième étage où, sur une porte, une plaque de cuivre portait le nom du « Capitaine Erdmann ». Une grosse souillon en jupe de tartan graisseuse, leur ouvrit la porte et leur souhaita le bonjour. S'adressant à Frau Erdmann, elle se plaignit à la « gnädige Frau » du retard que le boucher avait mis à apporter la viande.

— Sois la bienvenue dans notre maison, ma petite femme, — dit Lothar, en entrant.

Mais sa mauvaise humeur était visible.

En pénétrant dans le vestibule, Brenda constata que des guirlandes de papier vert s'entrecroisaient au-dessus du seuil

et que sur les murs s'étalaient des panneaux de bois pyrogravé, portant des devises et des souhaits.

— Tout ceci est l'œuvre de Mina et des enfants, — dit Frau Erdmann avec orgueil.

Puis, ouvrant une porte, elle annonça solennellement :

— La salle à manger.

Ce fut là pour Brenda un moment cruel. Elle avait rêvé d'un intérieur clair et gai, et en choisissant son mobilier, elle avait prévu d'avance la couleur des tentures. Son dressoir et ses chaises d'acajou devaient être mis en valeur par des murs d'un coloris chaud et par une carpette persane. Au lieu de cela, entre des boiseries sombres, d'énormes serpents de chenille marron s'entrelaçaient sur un vilain fond jaunâtre. De pesantes draperies en reps chocolat empiétaient sur les fenêtres. Tout était de teinte sombre, même le tapis, et sur la table dressée sans soin, s'étalait un vase de fleurs artificielles.

— Très pratique, — déclara le professeur, — très riche et très élégant. Petite mère a du goût, il faut le reconnaître. Elsa conseillait ici des papiers et des étoffes claires, mais nous savons qu'elle peut dépenser sans compter. Ces rideaux bruns seront d'une solidité à toute épreuve. Nous possédons les mêmes.

« C'est bien son genre ! » pensa Brenda en suivant sa belle-mère au salon ; une grande pièce badigeonnée en gris ardoise.

— Ceci n'est pas de mon goût, — dit Frau Erdmann.

Brenda, sans réfléchir suggéra que la peinture pourrait sans doute être refaite. Elle avait prévu un décor crème car ses bergères se trouvaient tendues d'une toile de Jouy à grandes fleurs. Quelques meubles anciens, entre autres une commode Boulle à incrustations d'écaille, devaient mettre une note d'élégance dans cette simplicité.

— Je ne parle pas des murs, — dit Frau Erdmann, visiblement vexée. — Ils sont tels que je les ai commandés et s'ils ne vous plaisent pas, je le regrette. Croyez bien que personne n'aurait fait mieux que moi. Mais ce que je n'apprécie pas, c'est la cretonne dans un salon ; c'est le velours et le brocart qui conviennent. J'aurais préféré un ensemble dans le goût

moderne, tel qu'on le trouve à Berlin, plutôt que ces chaises et ces fauteuils mal assortis comme styles. Cette commode serait mieux placée dans une chambre à coucher. Elsa a voulu la mettre ici. Nous ne sommes pas toujours d'accord, elle et moi. Pourtant, en ce qui regarde la couverture de ces sièges, nous avons été du même avis. Cette pièce ne fera pas bonne impression, et c'est regrettable, car vous avez à vous faire accepter parmi nous. On croira que vous voulez nous imposer les modes anglaises. Ce système-là a mal réussi à l'impératrice Frédérick.

Brenda ne répondit pas à ce torrent de paroles. Elle se sentait tout abasourdie et connaissait assez Lothar, maintenant, pour voir qu'il était hors de lui. August la dévisageait avec une curiosité malveillante. Quand elle pénétra dans la chambre à coucher, la mesure fut comble et elle ne sut si elle devait rire ou pleurer. Le tapis, les murs, les rideaux tout était d'un rouge éclatant. Une odeur de renfermé, de bois neuf, de peinture prenait à la gorge, et, derrière la toilette, on avait accroché un grand carré de canevas jaune sur lequel se poursuivaient d'affreux singes découpés dans de la toile noire.

— Quel curieux travail, — dit Brenda en les regardant de plus près.

— C'est le dernier mot de l'art décoratif, — fit pompeusement August.

— J'espère que vous êtes satisfaits? — ajouta petite mère

— Mais je suis plus que satisfait, — s'écria Lothar. — Quand je pense à tout le mal que tu t'es donné pour nous, aux fatigues que tu as supportées à ton âge, je ne sais vraiment comment te témoigner ma reconnaissance !

Brenda, restée près de la fenêtre donnant sur la cour, contemplait en silence le grand puits triste, entouré de hauts murs qui serait son seul paysage désormais. Son mari s'approcha d'elle et lui dit d'un ton annonçant la tempête :

— Ma mère attend un remerciement pour tout ce qu'elle a fait.

— Je n'en demandais pas tant, — répondit Brenda.

— N'importe, j'exige que tu exprimes convenablement ta gratitude.

Brenda se tourna vers sa belle-mère et murmura avec

contrainte une vague formule de politesse. Les adieux furent plus que froids et quand les deux époux se retrouvèrent en tête-à-tête, leurs premiers mots, dans leurs nouveaux logis, furent des paroles de discorde.

— Vapeurs de femme ! — commença Lothar. — Je n'ai pas de patience pour ces airs-là.

— Tu devais me prévenir, — s'écria Brenda, irritée.

— Te prévenir de quoi?

— De la mission dont tu avais chargé ta mère. Pourquoi a-t-on choisi cet appartement, ces affreux papiers et ces rideaux hideux sans me consulter ? Tu savais fort bien que je tenais à orner mon intérieur selon mes goûts.

— August a raison, — dit durement Lothar. — Tu abuses du *moi*. Ceci n'est pas *ta* maison, c'est la mienne. Tu l'habites parce que tu es ma femme. Du moment que je suis satisfait, tout va bien.

— Je ne pourrais vivre entre ces murs horribles. Je ferai tout repeindre à mes frais.

— Je te défends bien de gaspiller notre argent à des folies de ce genre. Tu as épousé un homme et non une poule mouillée. Tâche de te mettre ça dans la tête !

— Mais je pourrai disposer librement de la rente que me fait mon père, il me l'a bien promis.

— Tu ne feras aucune dépense sans mon autorisation.

— Enfin ! J'espère que nous n'allons pas nous disputer pour de l'argent, — dit Brenda après un instant de réflexion.

Elle commença à déballer ses objets de toilette, puis sonna et commanda à la bonne de lui apporter de l'eau chaude. Frau Erdmann avait averti Brenda que cette servante était une perle rare, mais qu'elle demandait à être traitée avec ménagements, car elle sortait de chez une baronne et n'aimait pas les habitudes étrangères. Comme elle attendait les ordres dans le couloir, essuyant ses mains à son tablier graisseux, son air revêche n'augurait rien de bon.

— De l'eau chaude, — demanda-t-elle. — Pourquoi faire?

— Pour moi. Remplissez un broc, — dit Brenda.

— La mère de Monsieur m'a dit que dans un appartement aussi grand, on ne me demanderait pas de porter de l'eau du matin au soir. Je l'ai prévenue que la Frau Baronin se

lavait une fois par jour et c'est tout. Si je dois faire le ménage, la cuisine, et servir à table...

— Vous n'approcherez de nous, en tous cas, qu'avec un tablier propre et des mains nettes, — dit Brenda avec fermeté.— Apportez-moi immédiatement ce que je vous demande. Je suis la seule maîtresse ici, et vous m'obéirez ou vous partirez sur l'heure.

A la grande surprise de Brenda, Lothar manifesta son approbation.

— Très bien, — dit-il, tandis que la perle se retirait en grommelant. — Mais c'est mon ordonnance qui nous servira à table.

— Est-elle bien dressée?

— Pas du tout, mais je pense qu'on pourra lui montrer comment s'y prendre.

— Pourquoi ta mère n'a-t-elle engagé qu'une seule bonne? Nous avons les moyens d'en avoir deux.

— J'ai faim, — dit Lothar, sèchement. — Quand nous aurons dîné nous reparlerons de tout cela. Dépêche-toi. Mets ton tea-gown vert bleu. En général, le soir, tu mettras une jupe simple et une blouse. Ma mère et mes sœurs jugeraient tes robes d'intérieur d'un goût théâtral, mais personne ne viendra nous troubler aujourd'hui. Tous mes parents sont pleins de tact et comprendront que nous voulons être en tête-à-tête pour la première soirée que nous passons dans notre *home*. J'espère que, livrée à elle-même, la perle ne va pas brûler le rôti !

XII

Lothar avait prévenu sa femme qu'elle avait épousé un homme et non une poule mouillée. Mais à certains moments, Brenda était tentée de croire que son mari n'était qu'un enfant gâté et tyrannique. Elle n'arrivait pas à maintenir la paix dans son ménage, même en gardant le silence et en se soumettant. Parfois les prétextes les plus futiles amenèrent des scènes pénibles. La jeune femme terrorisée, humiliée, sentait monter en elle le démon de la révolte ; mais elle n'osait encore résister ouvertement, et courbant la tête, acceptait la loi.

Bientôt Lothar se fit un jeu de bouleverser ses moindres joies, de troubler ses moindres plaisirs.

Ainsi il considérait les fleurs comme un luxe inutile et lui défendait d'en acheter ; il voulait manger ceci et non cela ; elle n'avait pas le droit de jouer du piano à certaines heures, ni d'ouvrir les fenêtres lorsqu'elle le désirait. A ses exigences venaient s'ajouter la malveillance de tous les Erdmann qui inspectaient tout, à tort et à travers, depuis les livres que lisait Brenda jusqu'à ses toilettes. La jeune femme voyait beaucoup trop, à son gré, les parents de son mari. Cette famille se vantait d'être très unie, ses membres se réunissaient constamment les uns chez les autres, mais sitôt en présence, ils se querellaient, et Brenda naviguait difficilement au milieu de chicanes et de petites brouilles continuelles.

Au début, elle sympathisa avec Mina, elle espéra même s'en faire une amie. Elle avait eu, de prime abord, une grande pitié mêlée d'un peu d'affection pour cette pauvre femme aux airs de chien battu, qui passait ses journées entre la cuisine et la chambre d'enfants, essayant vainement de contenter un maître implacable. Cet intérieur était un enfer de scènes et de colères perpétuelles.

Au bout de quelque temps Brenda se rendit compte que Lothar était un ange de douceur comparé à August Zorn. Ce dernier débordait de haine pour la terre entière et découvrait constamment un nouvel objet d'exécration. Du premier jour, il prit Brenda en aversion.

Peu de temps après l'arrivée des nouveaux mariés, le professeur vint leur demander de venir dîner chez lui le dimanche suivant.

— A quelle heure ? — demanda Brenda innocemment.

— A l'heure habituelle, — répondit-il avec tant de mauvaise grâce qu'elle n'osa insister.

La jeune femme savait pourtant qu'à Berlin le moment des repas est des plus variables. Suivant les gens qui vous invitent, le dîner peut être pour midi, deux heures, six heures ou huit heures. Parfois aussi, convié à prendre le thé chez des amis, on s'aperçoit qu'ils comptent vous faire partager leur souper. D'ailleurs, ce n'est pas une règle absolue et il vaut mieux ne pas trop s'attendre à cette aubaine.

— Nous dînerons chez August et Mina dimanche prochain, — dit Brenda à son mari quand il rentra.

— A quelle heure?

— A l'heure habituelle.

Cette réponse exaspéra Lothar et Brenda finit par rire de la variété des épithètes qu'il employa pour qualifier la stupidité de sa femme.

— Ne pouvais-tu demander à quel moment on compte sur nous, — s'écria-t-il. — Tu sais bien qu'il faut presque une demi journée pour aller chez eux.

— J'ai posé la question à August.

— Eh bien?

— Il m'a répondu : à l'heure habituelle.

— Gott im Himmel! — tempêta Lothar, en prenant le ciel à témoin de l'incapacité et de la sottise féminine. — Ne savais-tu pas que les Zorn n'ont pas le téléphone ! Je vais être obligé de leur écrire quand il eût été si simple de demander un éclaircissement immédiat.

— Mon cher ami, — dit Brenda, se fâchant à son tour, — j'ai demandé à August à quelle heure nous devions arriver. Pour toute réponse, il m'a regardée d'un air indigné, puis il est parti en claquant la porte. Ses manières sont celles d'un goujat, j'allais dire d'un sauvage, mais les sauvages entre eux ont un certain code de politesse.

— Tu t'occupes trop des apparences, — gronda Lothar, — August n'est pas un homme de cour, c'est un savant.

On était à la fin d'octobre et à Berlin le froid se faisait déjà sentir. Brenda se tenait toujours dans la salle à manger, car Lothar se montrait très regardant dans les dépenses et n'autorisait de feu dans le salon qu'aux jours de réception. En réponse à leurs visites de noce, les jeunes gens étaient fréquemment invités en soirée chez des amis. Brenda, transplantée brusquement, éprouvait quelque peine à se diriger dans ce monde si nouveau pour elle. Quelle différence avec Londres où la vie est facile, où règne un esprit de tolérance et où les nouveaux venus sont bien accueillis, quelle que soit leur origine, pourvu qu'ils se montrent agréables.

Les Erdmann représentaient le monde des affaires, peu

apprécié par les amis de Lothar, presque tous militaires. Tous ces officiers, fiers comme des paons et pleins de morgue, se mêlaient difficilement à l'élément civil. Brenda découvrit bientôt qu'ils dissimulaient fréquemment sous leur orgueil une situation pécuniaire pénible. Trop souvent, leur solde ne pouvait suffire aux dépenses qu'entraînait leur rang social, et la jeune Anglaise était parfois remplie de pitié en voyant les expédients auxquels ces ménages étaient réduits et les mille misères qu'ils devaient endurer. La conscience d'appartenir à une caste supérieure les soutenait visiblement au milieu des difficultés de leur existence. La femme d'un petit lieutenant, faisant elle-même sa lessive, ne payant pas ses fournisseurs et abîmant ses mains aux besognes du ménage, honorait grandement Elsa, la sœur de Lothar, en condescendant à lui rendre visite. Le mari d'Elsa était israélite.

Quand Elsa avait épousé Herr Abel, elle était trop jeune pour prévoir les souffrances d'amour-propre qu'elle aurait à subir du fait de cette union. Brenda appréciait son beau-frère Siegmund plus que toute autre de ses connaissances à Berlin. Il avait des manières dignes et polies, il était grand et ses yeux un peu tristes lui donnaient une certaine ressemblance avec le rabbin de Rembrandt. Plus âgé que sa femme, moins ambitieux qu'elle, il l'autorisait pourtant à dépenser l'argent à profusion, à tenir table ouverte et à donner de nombreuses réceptions. Pourtant les soi-disant amis qui profitaient de ces agapes ne se faisaient pas faute, par derrière de le traiter avec mépris.

Les Abel fréquentaient et recevaient des militaires parce qu'Elsa les appréciait, et des artistes parce que Siegmund se montrait grand amateur de musique et de peinture. Il était issu d'une de ces riches familles juives qui, dans toutes les villes d'Allemagne ont toujours été accueillantes aux hommes de talent. Elsa savait très bien recevoir, elle avait les moyens de le faire sans lésiner, aussi la maison des Abel était-elle réputée comme une des plus agréables de Berlin. La différence de leurs goûts, bien loin d'amener un défaut d'harmonie dans leur intérieur, aboutissait au contraire à une amusante variété.

Quant aux amis d'August Zorn, ils appartenaient tous au

monde scientifique et beaucoup d'entre eux étaient intéressants, sinon agréables. Tous n'appréciaient pas leur irascible collègue et s'impatientaient visiblement de ses allusions méchantes envers ceux qui avaient mieux réussi que lui.

Le petit professeur blâmait Brenda de ne pas apprécier à sa juste valeur l'honneur d'être introduite, par son mariage, dans les milieux militaires et savants d'une ville aussi cultivée que Berlin. Il ne cessait de lui rappeler que sa position sociale actuelle était bien supérieure à celle de ses parents. La jeune femme s'était bien vite rendu compte que tout en elle impatientait August, tandis qu'Abel lui témoignait une cordiale sympathie et prenait son parti chaque fois qu'il en avait l'occasion.

Brenda n'envisageait donc pas avec joie la réunion du prochain dimanche chez les Zorn ; car elle ne savait jamais comment agir pour plaire à ses hôtes. En général ses moindres mots étaient mal interprétés ; par contre, lorsqu'elle restait silencieuse, on s'étonnait de son mutisme. Ne sachant que faire pour éviter les critiques, elle finissait forcément par avoir l'air de s'ennuyer. A la dernière réception chez les Zorn, August l'avait apostrophée à table, demandant d'un ton agressif :

— Pourquoi Brenda ne daigne-t-elle pas prendre part à notre conversation? Ne comprend-elle pas ce que nous disons? Est-elle de mauvaise humeur?

Tous les yeux se fixèrent instantanément sur la jeune Anglaise, mais tandis que Siegmund lui remplissait son verre avec sollicitude, Frau Erdmann déclara qu'elle était sans patience pour les gens capricieux.

— Brenda, — dit sévèrement Lothar lorsqu'ils rentrèrent, — ne peux-tu faire un effort pour être aimable quand toute la famille est réunie? Notre devoir est pourtant de faire plaisir aux vieux parents.

— Je crains que certaines personnes ne soient décidées à n'être jamais satisfaites, — répondit Brenda en soupirant.

— Crois-tu que je n'ai pas remarqué ton air revêche cet après-midi? — reprit Lothar avec impatience.

— Ce n'est pas toujours facile de... — commença Brenda les larmes aux yeux.

Mais elle fut interrompue par un sermon marital en trois

points sur les devoirs d'une épouse envers la famille de son seigneur et maître.

— Comment dois-je m'habiller? — demanda-t-elle à son mari, le dimanche suivant. — Connais-tu une couleur ayant un effet calmant sur August?

Cette plaisanterie mit Lothar hors de lui. Il frappa du poing sur la table et vociféra, accusant Brenda de prendre un malin plaisir à insulter les siens. La jeune femme pâlit, regretta d'avoir fait de l'esprit aux dépens d'un personnage de l'importance d'August et protesta de l'innocence de ses intentions. Elle croyait l'orage apaisé lorsque son mari se mit à crier qu'il avait été fou d'épouser une Anglaise, incapable de pratiquer vis-à-vis de la famille le moindre respect affectueux, cette qualité étant, comme beaucoup d'autres exclusivement réservée à la nation germanique.

A son tour, Brenda perdit patience et déclara qu'elle avait assisté à plus de querelles en trois mois à Berlin qu'en Angleterre pendant vingt-deux ans.

Cette phrase imprudente mit le comble à l'exaspération de Lothar. Pour prouver la douceur des mœurs allemandes, il tempêta à en perdre la voix. Quand il daigna se calmer, il était temps de partir. Brenda encore toute secouée dut s'habiller en un clin d'œil ; elle ne se serait pas risquée à faire attendre son mari dans un tel état de mauvaise humeur.

Ils avaient fini par savoir que le dîner était pour deux heures. Brenda endossa un costume tailleur foncé et une blouse en crêpe de Chine qui pouvait paraître simple à un œil ignorant, mais qui venait d'une grande faiseuse. Elle aurait voulu garder son chapeau selon la mode anglaise, mais la famille, assemblée dans le vestibule pour les recevoir, l'obligea à l'enlever.

« La paix avant tout », se dit-elle en l'accrochant au porte-manteau.

Mais la paix est impossible lorsque l'adversaire a décidé la guerre.

(A suivre.)

Mrs ALFRED SIDGWICK

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR G. GUILLEMOT-MAGITOT)

LA RENTRÉE DE LA SURPRISE

DANS LA GUERRE

Cet élément puissant de la guerre qui est la surprise avait à peu près disparu des opérations militaires sur le front occidental.

Résumons d'abord, sommairement, les causes de cette éclipse.

***

Vaincus dans la plus grande bataille rangée de tous les siècles et ayant manqué leur revanche sur l'Yser, les Allemands firent succéder d'un propos très délibéré la guerre de position à la guerre de manœuvre. S'étant terrés, sur plus de 300 kilomètres, dans plusieurs zones continues de tranchées parallèles, ils nous obligeaient à en faire autant.

Déjà les anciens ne se mettaient pas dans les tranchées seulement pour assiéger les villes. Par exemple, Alésia fut surtout le siège de l'armée gauloise; les tranchées de César, « avec leurs crochets de fer recouverts d'herbes », se prolongeaient dans la plaine sur quinze milles.

L'extraordinaire nouveauté, ce fut beaucoup moins la savante organisation des fortifications de campagne que leur continuité et leur étendue. La prophétie de Jean de Bloch annonçait seulement que « la guerre future se composerait

d'une série de combats pour la conquête ou la défense de positions fortifiées, qui sortiraient de terre partout où se rencontreraient des points favorables à leur établissement ». Or, ces « points » s'étaient rencontrés partout, de la mer du Nord à l'Alsace.

Chacun de ces fronts parallèles avait la forme d'un L gigantesque. Ligne presque droite, perpendiculaire, courant du Nord au Sud, jusqu'au confluent (un peu au-dessus) de l'Aisne et de l'Oise. Ligne serpentine à la base, de l'Ouest au Sud-Est, de la région de Compiègne à celle de Thann.

Des yeux attentifs se portèrent aussitôt vers la charnière. Les Allemands tenaient la percée de l'Oise d'où part l'une des grandes routes classiques des invasions germaniques, en direction de Paris.

***

Leurs organisations défensives une fois terminées, les armées qui s'assiègent l'une l'autre, vont-elles y rester à l'abri, Troglodytes ou Niebelungen, se guettant dans un vis-à-vis sans fin?

Sauf pour leur ruée sur Verdun — leurs attaques sur Ypres en 1915, si violentes qu'elles furent, ne dépassèrent pas de beaucoup le cadre d'opérations locales, — et bien qu'ils eussent l'avantage des lignes intérieures, les Allemands restèrent sur la défensive. Ils avaient interverti les facteurs de leur plan primitif : écraser la France, puis se retourner contre la Russie. Verdun, exception impériale à la règle, leur coûta très cher en hommes et en prestige.

Nous cherchâmes à plusieurs reprises, les Anglais et nous, non seulement à user les Allemands dans les batailles que nous leur offrîmes, — « à tuer du Boche », — et à retenir ainsi sur nos fronts les divisions qui manquèrent bien souvent à l'Est, mais aussi à crever les lignes opposées, c'est-à-dire à y ouvrir une brèche assez large pour pouvoir déborder à droite et à gauche et, sinon forcer l'ennemi à lever le siège, du moins l'obliger à un recul sur les plus grandes profondeurs et largeurs possibles.

Les assauts se répétèrent pendant trois années (1915, 1916, 1917), avec des fortunes diverses, mais sans réaliser la

trouée. Ni les Anglais ne percèrent pas dans les Flandres, ni les nôtres en Artois et en Champagne, sur la Somme et sur l'Aisne ; les Allemands ne percèrent pas à Verdun. Les plus considérables avances furent de quelques kilomètres, sauf sur la Somme, mais le grand repli de Hindenburg, abandonnant 2 000 kilomètres carrés, ne s'opéra que plusieurs mois après sa défaite tactique. L'assaillant, dès que, d'un premier et puissant élan, il avait gagné deux à trois lieues de terrain, se heurtait à une nouvelle muraille, improvisée ou préparée d'avance, qui l'arrêtait.

Cependant la tactique évoluait et se perfectionnait sans cesse, de bataille en bataille. Il n'est même pas bien certain que, pareille à un art accompli qui s'exagère, elle n'allait pas risquer de se corrompre. De bons juges aperçurent la menace du type de la bataille qu'il ne faut pas gagner.

***

On a souvent décrit la puissance des fortifications de campagne qu'il s'agissait de réduire avant d'arriver à la plaine libre où s'épanouirait à nouveau la guerre de manœuvre. C'étaient, d'un bout à l'autre des deux fronts opposés, de vastes ouvrages souterrains, reliés entre eux par des boyaux, labyrinthes de tranchées souvent bétonnées et cimentées, matelassées de sacs à terre, avec des blockhaus, des fortins pour l'artillerie, recouvertes de poutres, de troncs d'arbres, de rails, avec des postes d'écoute, des abris, des rateliers d'armes, des salles de repos, des magasins, des dépôts de toutes sortes, avec des emplacements pour recevoir les réserves et les soustraire au feu, le tout protégé au dehors par d'épais réseaux de fils de fer et hérissé de mitrailleuses en caponnière. Ces réduits se prolongeaient en longueur sur des centaines de kilomètres ; ils s'étendaient en profondeur sur des hectares de lignes compactes ; ils étaient doublés et triplés par d'autres zones à peu près pareilles. Les villages des zones de feu étaient transformés en forteresses ; les caves blindées communiquaient par des passages ; les maisons aux coins des rues étaient des bastions garnis de mitrailleuses.

Ce fut l'évidence, dès le premier jour, qu'aucune partie de

ces lignes ne pourrait être percée par les plus belles infanteries avant d'avoir été écrasée par des tonnes de mitraille.

Il ne fut besoin d'aucune commission parlementaire ni d'aucun aventurier de la politique pour rappeler au commandement les préceptes du bon sens et de l'empereur : « Ce n'est qu'avec du canon qu'on fait la guerre... Ce dont on n'a jamais assez, c'est l'artillerie... Le canon doit être réuni en masse... Les grandes batailles se gagnent avec l'artillerie... Une bonne infanterie est sans doute le nerf de l'armée ; mais, si elle avait longtemps à combattre contre une artillerie supérieure, elle se démoraliserait et serait détruite [1]. » Etc.

***

Il s'agissait donc d'avoir une artillerie de plus en plus nombreuse, puissante, abondamment alimentée de projectiles. L'industrie s'attela à la tâche formidable qui lui avait été assignée dès le lendemain de la Marne [2]. Les six premiers mois de la guerre avaient à peu près vidé les caissons de ce qui restait de l'artillerie ; les difficultés étaient extrêmes dans un pays qui avait perdu, par l'invasion ennemie, quelques-unes de ses plus belles usines. En moins de deux ans, la fabrication des obus de 75 passa d'environ 150 000 par mois à plus de 4 000 000. Le 1er août 1914, nous comptions 68 batteries d'artillerie lourde ; un an plus tard, jour pour jour, nous en avions 272. L'élan ne s'est point arrêté depuis les dernières statistiques rendues publiques ; la progression alla croissant. On dépensa bientôt dans une journée de bataille plus de projectiles qu'il y a un demi-siècle dans une guerre de plusieurs mois.

Comme l'activité de l'ennemi ne fut pas moindre, surtout pour la fabrication des canons du plus gros calibre, et comme les pièces arrivaient sur quelques secteurs à se toucher presque, il se dégagea bientôt des expériences répétées une tactique qu'on résuma dans cette formule : « L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe. »

Comme, d'autre part, il va être reconnu, dans les deux

1. *Correspondance*, 27 février 1807 ; 17 juillet 1800 ; 20 novembre 1803 ; 16 juin 1809 ; *Notes sur l'art de la guerre*, XXXI, 328.
2. 20 septembre 1914.

camps, que la profondeur des défenses donnera presque toujours au commandement ennemi le temps d'appeler sur ses lignes de repli de nouvelles divisions, pendant que se réorganiseront les troupes qui ont été épuisées ou battues, et de renforcer son artillerie, la rupture violente va cesser d'être le but précis ; c'est l'occupation successive des défenses ennemies par une poussée continue et méthodique. On en viendra ainsi à un nouveau type de bataille : à objectifs limités. La guerre est plus que jamais une guerre d'usure. La bataille est, d'abord et surtout, une bataille de pilonnage, d'écrasement par le canon.

Assurément, elle ne sera pas seulement une lutte d'artillerie, bien que la proportion des artilleurs aille constamment en augmentant, — jusqu'à plus de 70 p. 100 des effectifs engagés, — et la décision restera toujours réservée à l'infanterie. Toutefois, même dans cette bataille aux objectifs limités, l'effort décisif par une attaque à fond sur une partie du front paraîtra de plus en plus subordonné à des conditions aussi difficiles à réaliser que rationnelles dans leur principe. Ainsi, nous disait-on, l'effort décisif n'est possible que si le moral de l'ennemi est sérieusement atteint, si ses réserves sont épuisées, ou sur le point de l'être, si l'assaillant possède des effectifs considérables et une quantité colossale de projectiles de tous calibres. En d'autres termes, une offensive n'a de chance de succès que si elle possède à la fois la supériorité des engins et celle des effectifs.

*
* *

L'évolution de la guerre de position avait donc conduit à la prédominance de l'artillerie dans la bataille et, plus particulièrement, à l'accroissement des artilleries lourdes, puisque la première victoire n'était pas à remporter sur des hommes, mais sur des obstacles matériels, sur des défenses passives, sur des fortifications de campagne, de plus en plus perfectionnées et garnies d'engins de plus en plus nombreux et de plus en plus variés, allant des *super-canons* aux vieux obusiers et mortiers et des torpilles aériennes aux boîtes à gaz. Or, comme la bataille d'artillerie, *cette* bataille d'artillerie, ne s'improvise pas, du coup la surprise va disparaître de la guerre.

En effet, dans cette phase de la guerre (1915 à 1918), la préparation d'une bataille offensive, Aisne ou Somme, demande de longs mois d'un travail intense qui ne saurait échapper à l'ennemi.

Voici en quels termes, dans son fameux rapport du 20 décembre 1916, le général Haig décrivait les préparatifs de l'offensive de la Somme : « Il fallut établir de vastes dépôts de munitions et d'approvisionnements de tout genre à distance convenable du front ; construire des kilomètres de chemins de fer à voie normale et à voie étroite ; aménager les routes, en ouvrir de nouvelles ; jeter des levées à travers les vallées marécageuses ; créer des abris pour les troupes, pour les blessés, pour les projectiles, les vivres, l'eau, le matériel du génie ; creuser des boyaux profonds, des tranchées pour les fils téléphoniques, des places d'armes, des parallèles de rassemblement et de départ ; installer enfin des batteries et des postes d'observation. Il fallut encore entreprendre d'importants travaux de mines. Sauf aux bords des rivières, l'eau faisait cruellement défaut pour une multitude d'hommes et de chevaux toujours plus nombreux à mesure que se rapprochait l'échéance de la bataille. On creusa des puits et on établit plus de cent pompes. » Etc.

Tous ces travaux, dans la région d'Albert et au sud d'Arras, comment auraient-ils échappé à l'ennemi?

Si loin, en effet, que la cavalerie d'autrefois poussât des reconnaissances et si hardie qu'elle fût, combien moins sûrement elle éclairait les armées que ne le fait l'avion ! Plus rapide mille fois et survolant de vastes étendues, il voit tout de son œil photographique, pourvu que le temps soit clair, et raconte exactement tout ce qu'il voit. Organisations de quais de débarquement et d'entrepôts, constructions de plates-formes d'artillerie, déploiements d'artillerie, installations d'hôpitaux, rassemblements de troupes, constructions de tranchées et de boyaux, jusqu'aux emplacements des mitrailleuses, les plaques photographiques relatent tout ce qui se peut voir. Pour le reste (ce qui ne se voit pas) l'ennemi cherche à l'apprendre par les vieux moyens classiques, déserteurs, prisonniers, espions à l'affût des bavardages (militaires et civils).

L'Allemand sait donc qu'il va être attaqué en direction de Bapaume par les Britanniques, et, comme Foch, sur l'autre

rive de la Somme, n'a pas moins activement travaillé que Haig, il sait également qu'il va être attaqué en direction de Péronne par les nôtres en liaison avec les Anglais. (Si, de fait, il a pris moins de précautions sur sa gauche, c'est qu'il s'est trompé lui-même, s'étant persuadé par un faux calcul que Joffre avait usé toutes ses réserves à Verdun.)

Enfin, la date où se déclenchera l'offensive, s'il ne l'a pas connue par ses services de renseignements, — ou par quelque ordre de marche trouvé sur un prisonnier ou sur un mort, — c'est nous-mêmes qui allons la lui crier par nos tirs de réglage, puis par nos tirs d'efficacité, c'est-à-dire par le bombardement intense et prolongé de ses lignes, lequel délimite en outre le futur champ d'action.

Il n'y a pas d'affiche de théâtre qui annonce avec plus de précision l'heure où se lèvera le rideau et le nombre des acteurs.

Voilà, jusqu'en 1918, les offensives, les allemandes comme les nôtres. L'une s'est brisée contre le roc des poitrines, l'autre n'a pu déployer qu'à demi ses ailes ; celle-ci, la plus heureuse, n'a pu que semer un blé d'hiver ; celle-là, d'une belle structure, a été arrêtée, à peine sortait-elle du sol. Mais le facteur de la surprise stratégique a manqué à toutes, — à Verdun, quoi qu'en aient dit les ignorances abusées, comme au plateau de Craonne, — et c'est un élément que ne compensent ni les débauches d'artillerie, ni les actes de vaillance, ni les surprises tactiques elles-mêmes, gaz toxiques, tanks, chars d'assaut, canons d'accompagnement.

***

Si la surprise est de nouveau rentrée dans la guerre, c'est, par malheur, du fait de l'Allemagne. La surprise est la raison d'être de la nouvelle tactique allemande, comme le retour à la guerre de manœuvre en est le but.

Tant que l'Allemagne a dû combattre sur deux fronts, elle a été logiquement amenée à porter ses offensives sur le front le plus faible et à garder la défensive sur l'autre, ce qu'elle fit, sauf à Verdun. Une fois libérée du front russe, elle chercha nécessairement à attaquer sur le front occidental avec toutes ses forces disponibles.

Cette tactique de Ludendorf d'ailleurs moins nouvelle que renouvelée des maîtres de la guerre et adaptée aux circonstances, appliquée d'abord en Galicie par Mackensen, puis devant Riga par von Hutier, et sur l'Isonzo (Caporetto), comprend essentiellement deux mouvements principaux :

Rassemblement à longue distance des grandes unités de réserve, troupes de choc, colonnes d'assaut qui seront amenées à marches forcées, pendant la nuit, dans le plus profond secret, de bases de départ trop lointaines pour que l'avion y puisse utilement pousser des reconnaissances.

Bombardements intenses, mais très courts, surtout avec des gaz toxiques, avant l'assaut qui sera d'une extrême violence.

Il n'est pas besoin de démontrer qu'une partie quelconque du front, quand elle ne s'est pas préparée à recevoir une attaque imminente, — c'est-à-dire quand elle n'a pas fait rapprocher ses réserves tactiques et mis en mouvement les réserves stratégiques, — se trouvera nécessairement dans une situation difficile si elle est attaquée tout à coup par des forces supérieures, — les réserves stratégiques de l'ennemi — dont elle a ignoré la marche en sa direction.

La méthode de Ludendorf, si simple et si ingénieuse soit-elle, ne vaudra donc, elle aussi, comme toute chose à la guerre, que par l'exécution ; et le succès dépend assurément de quelques facteurs autres que le silence et l'obscurité dont les préparations de l'attaque seront enveloppées, mais l'élément primordial et principal n'en est pas moins l'obscurité et le silence, *le secret*, d'où la surprise.

Le reste viendra par surcroît, en fonction de la surprise, pour la faciliter et pour en aggraver les conséquences.

***

On a déjà observé que Ludendorf, dans son ordre du 22 janvier 1918, n'a fait que préciser et développer quelques-unes des plus fameuses instructions de l'Empereur : « Faites défense aux gazettes de parler de l'armée, pas plus que si elle n'existait pas... Il faut qu'aucun mouvement ne se manifeste... Pas même un lièvre ne doit passer les lignes ; le premier paysan

qui passera, faites-le fusiller, innocent ou coupable... Il faut que les troupes aient le temps d'arriver sur la Vistule avant que les Russes en sachent rien... Tous les mouvements doivent se faire de nuit et de manière à ne pas être remarqués[1]. »

Ces textes, et bien d'autres, on dirait que Ludendorf les avait sous les yeux, quand il rédigea l'ordre que nos amis anglais ont trouvé sur un prisonnier et que je traduis sur leur texte :

INSTRUCTIONS GÉNÉRALES SUR L'EXÉCUTION DE L'OFFENSIVE

I. — *Ordre d'armée concernant le secret des opérations.*

IIe Armée
Nº 23/5 (Secret) Q. G. A., 22/1/18.

Les chances de succès des prochaines batailles décisives seront considérablement augmentées si nous pouvons tromper l'ennemi jusqu'à la fin, *sans qu'il sache quand et comment nous voulons l'attaquer.*

En conséquence, il est plus que jamais du devoir de chacun, depuis le chef jusqu'au dernier soldat, de garder à partir d'aujourd'hui un silence absolu sur tout ce qui pourrait venir à sa connaissance, du fait de son service.

Toutes les précautions possibles doivent être prises pour éviter que nos préparatifs soient connus de l'ennemi, tous les ordres donnés à ce sujet doivent être strictement exécutés.

Sans l'intelligente coopération de chaque homme dans sa tranchée, de chaque canonnier, de chaque conducteur, de chaque travailleur, le but ne pourra être atteint.

Pas un homme dans l'armée ne doit ignorer que la bataille est déjà commencée : bataille par le secret, bataille par le silence sur nos préparatifs. Chaque homme doit savoir qu'il joue son rôle dans ce combat et doit prendre les armes du silence et de la discrétion pour gagner la bataille. Si nous remportons cette première victoire, la route est ouverte à nos bataillons, vers leurs objectifs.

Les points suivants doivent être retenus :

Instructions. — Dans chaque unité on fera, une fois ou deux par semaine, une théorie sur le but de la discrétion obligée :

Les hommes doivent connaître :

a) La valeur du système d'espionnage ennemi pour les conversations et les correspondances.

1. *Correspondance*, nos 9202, 11709, 11906, 18488, 18490, etc.

b) Les mesures de précaution à prendre dans la zone de bataille en tranchée, au cantonnement, etc., pour dissimuler nos préparatifs.

On leur montrera sur des photographies aériennes ennemies le résultat favorable ou non de nos camouflages. Les hommes doivent apprendre à tirer eux-mêmes des conclusions ; on appuiera cette théorie d'exemples tirés de notre propre expérience.

Restriction de la circulation. — Pour dissimuler les mouvements, les instructions suivantes seront observées :

a) Les C. A. diviseront sans délai leur secteur en deux zones :

Zone I, soumise à l'observation terrestre.

Zone II, soumise à l'observation des ballons ennemis.

Une carte de ces zones sera immédiatement dressée.

(Pour les restrictions de la circulation dans ces zones d'observation aux jours clairs et aux jours où la visibilité est mauvaise, cf. Appendice.) Copie en sera distribuée à toutes les formations, travailleurs, majors de cantonnement et postes de police.

b) L'armée fixera le moment où les restrictions entrent en vigueur.

Précautions contre les avions. — Dans tout travail nouveau, ce principe domine: il faut assurer l'invisibilité contre les avions avant de commencer le travail. La nature du camouflage doit être adaptée au terrain et le couvert existant complètement utilisé.

Les constructions utilisées par la troupe doivent être aménagées soigneusement en tenant compte des bâtiments existant.

APPENDICE

Fractionnement des troupes.

		Jours clairs	Jours sombres
ZONE I. —	Troupes à pied (maximum).	4 hommes	40 hommes
	Troupes montées.....	2 —	20 —
	Voitures	isolement	10 voitures
ZONE II. —	Troupes à pied (maximum).	10 hommes	en colonnes ne dépassant pas 200 m.
	Troupes montées.....	20 —	
	Voitures.....	10 voitures	
	Intervalle minimum 550 mètres.		

***

Ainsi, dès le 22 janvier 1918, pour toutes les troupes qui prendront part à l'offensive, « la bataille est commencée, bataille par le secret, bataille par le silence sur les préparatifs »; « pas un homme ne doit l'ignorer », et « chaque

homme doit savoir qu'il joue son rôle dans ce combat et doit prendre les armes du silence et de la discrétion pour gagner la bataille ». Et, « si nous remportons cette première victoire, la route est ouverte à nos bataillons, vers leurs objectifs », — la mer et Paris.

Évidemment, cela est très fort. On se demandera, d'autre part, si toute autre armée que l'allemande supporterait longtemps quelques-unes des obligations sévères sans lesquelles ces préceptes ne seraient que des phrases. C'est la plus formidable discipline de marche qu'on connaisse. Le plus souvent, on ne marchera que de nuit, avec interdiction de parler entre soi et de fumer ; de jour, quand on ne marchera pas sur les routes en tout petits groupes, de quatre seulement dans la zone la plus rapprochée des lignes, on restera parqué dans les bois, avec les artilleries et les convois, ou dans l'intérieur des maisons, et quiconque se laissera voir dans les rues du village sera passible de peines graves. Pas de correspondance, sinon strictement contrôlée. Toute cette grande armée au *carcere duro*, à l'*ergastolo* des Italiens, avec la règle de l'absolu silence. Qui est soumis pendant des jours et des semaines à ce régime devient machine, s'il ne l'est déjà. Le *poilu* qui ne pourra pas aller boire une chopine, le *tommy* ou le *sammy* qui ne pourra pas jouer au *football*, accepteront-ils de devenir « machines » ?

***

Voici donc nos avions, si loin qu'ils poussent leurs explorations, condamnés à ne rapporter que des croquis topographiques de déserts sur leurs plaques exploratrices ; — « la plaine de Laon, dira l'un d'eux, était désertique » ; — et s'ils retournent de nuit aux mêmes lieux qui étaient vides pendant le jour, mais que gardait une aviation particulièrement active, empêchant de descendre des grandes hauteurs, qu'y voient-ils dans les ténèbres?

Heureux quand ils n'y voient rien ! Car les armes du silence et de la discrétion ne suffisent pas à Ludendorf pour surprendre l'adversaire, et il y ajoute encore celles de la ruse, d'une ruse telle qu'on n'en connaît pas beaucoup d'aussi ingénieuses depuis Ulysse, et des chefs-d'œuvre de camouflage.

Ainsi les avions, de nuit, aperçoivent souvent des feux de bivouacs factices et d'hypothétiques cantonnements, comme, de jour, il leur est arrivé d'apercevoir sur les routes des tourbillons de poussière, indices sûrs de colonnes en marche. Seulement, ces marches et ces contre-marches se font dans de fausses directions et donnent le change.

Cette source principale de l'information aérienne à peu près tarie, et un véritable régime de terreur ayant été installé par Ludendorf dans les pays occupés où il préparait ses offensives et d'où nous auraient pu venir, en des temps moins durs, d'utiles avis, se rend-on assez compte des extraordinaires difficultés qui ont entravé depuis quelques mois la tâche de nos deuxièmes bureaux et de ceux des Anglais?

Tout de même, ils ont travaillé, ils ont su beaucoup, — comme il ne sera possible de le raconter que dans bien des années ; — et il devrait suffire d'un peu de réflexion pour se rendre compte combien il est plus facile de construire après coup que sur l'heure des inductions avec des récits de déserteurs et de prisonniers. Ces récits sont très souvent contradictoires. Quand les officiers jusqu'au grade de colonel ne savent rien des prochains terrains de bataille, qu'en peut bien savoir un prisonnier? Un déserteur est toujours suspect. On a connu des déserteurs par ordre.

Bien plus, avec le nouveau système allemand, pour qu'un déserteur puisse franchir les lignes et qu'une patrouille puisse faire des prisonniers, il faut déjà que les masses d'attaque, marchant depuis huit ou dix jours, soient amenées, pour la plupart, à pied d'œuvre, et l'on n'a donc d'indices que l'avant-veille (en Picardie) ou la veille (en Champagne) de l'attaque.

Je ne plaide pas ici pour le général X... ou le général Y... britannique ou français. Selon une habitude que je suis trop vieux pour perdre, j'essaye de fixer les faits, la vérité.

Averti la veille de l'attaque, ou l'avant-veille, et à supposer que l'avis doive être tenu pour sérieux, le commandement va sonner aussitôt le boute-selle des réserves tactiques et alerter les réserves stratégiques : avez-vous calculé le battement nécessaire pour les faire venir?

Les amateurs militaires ne font pas manœuvrer autrement les réserves que des pions sur l'échiquier. Les choses se passent

différemment sur le terrain. Le transport des groupements considérables que sont les réserves stratégiques est nécessairement lent, et leur écoulement long. Le transport d'une division exige, dans tous les pays, une cinquantaine de trains. Nos voies ferrées parallèles au front, les seules qui soient utilisables, sont en nombre limité. Le matériel est limité. Les convois automobiles sur route aussi. Les réserves tactiques peuvent arriver en quarante-huit ou vingt-quatre heures ; il faut aux réserves stratégiques plusieurs jours.

On concédera bien que des opérations de cette envergure ne se décident pas à la légère. Cent déserteurs donneraient la même information, qui hésiterait à les croire? Mais deux seulement, ou trois? Supposez, au surplus, qu'un officier aviateur tombé, dix ou douze jours auparavant, dans nos lignes, ait raconté que l'offensive se déclenchera dans telle direction, mais que ce sera une feinte, et que, nos réserves à peine engagées dans la bataille, une autre attaque partira ailleurs, et plus formidable de beaucoup? Aujourd'hui encore, après l'événement, savez-vous s'il n'a pas dit la vérité? L'offensive première a pu être une feinte ; elle a réussi au delà des espérances ; du coup, elle est devenue l'attaque principale.

***

Voilà quelques-uns des éléments de la surprise ; ce ne sont pas les seuls.

On a vu que, dans les batailles précédentes de la guerre de position, l'offensive s'annonçait elle-même par un bombardement intense et prolongé des tranchées ennemies et des ouvrages à l'arrière. Ainsi les tirs de réglage étaient un avertissement et les tirs d'efficacité un signal.

Il était admis que les tirs de réglage précédaient de six à huit jours et les tirs d'efficacité de quatre à cinq le déclenchement des attaques. Cela donnait à l'ennemi tout le battement nécessaire pour appeler les réserves.

Il n'y a pas beaucoup d'offensives, si fortes soient-elles, qui ne seraient arrêtées dès les premières heures si l'ennemi savait quel jour il sera attaqué, et par combien de divisions.

Donnez-lui, par avance, le temps qu'il lui faudra, après coup, s'il n'a pas été averti, pour opérer le « colmatage » !

Qu'a fait Ludendorf, en mai comme en mars?

Il a procédé à un tir de réglage si discret et si sommaire qu'il était à peine saisissable, comme d'un voleur qui marcherait sur la pointe du pied ; puis, sans se soucier de détruire les ouvrages, mais poursuivant la destruction, l'anéantissement de leurs défenseurs, il a remplacé le tir d'efficacité par un tir nocturne de quelques heures avec une grande majorité d'obus asphyxiants.

On savait autrefois, de part et d'autre, la forme et la force approximative de l'attaque. Les prisonniers, que les coups de sonde ramenaient dans les journées précédentes, révélaient, rien que par leurs livrets, le nombre des divisions qui seraient engagées dans la bataille. On savait aussi que toute division allemande à l'avant était, à l'arrière, doublée par une autre. Or, rien de tel aujourd'hui. Vous connaissez encore le nombre des divisions allemandes qui tiennent les secteurs. Mais la marche des divisions d'attaque, qui sont venues par voie ferrée jusqu'à 60 ou 80 kilomètres du front et qui ont fait le reste de la route à pied, pendant la nuit, cette marche a été réglée de telle sorte que les infanteries ont fait leur dernière étape de façon à arriver avant l'aube sur le front de bataille où elles s'engagent aussitôt.

Au surplus, elles attaquent toujours aux points faibles. La dynamique de l'eau, c'est d'ailleurs une vieille théorie française. L'eau s'épuise en efforts inutiles contre les gros piliers; elle se précipite aux brèches qui se sont ouvertes. Donc, tourner les points forts et attaquer les faibles. Tout le gros des réserves où fléchit l'ennemi : voilà l'infiltration.

Et toujours la consigne, la règle draconienne du secret. On lit dans la *Note pour les chefs de brigade, de régiment et de bataillon d'infanterie dans la bataille de rupture* :

1° Préparatifs :

1. Les préparatifs sont faits, en général, dans la position même, par la division de secteur (*Stellungs-division*). Le but sera tenu secret.

4. *Discrétion rigoureuse.* — Ne communiquer qu'au dernier moment, à la troupe, l'heure et le lieu de l'attaque. Exercices préparatoires à

la communication de l'heure d'attaque, au dernier moment. *Sanction sévère, en cas d'indiscrétion, même contre les officiers.* Maintenir à l'arrière les éléments dont on n'est pas sûr; les surveiller sans qu'ils s'en doutent.

11. — *Détachements de guides* (*Einweisungs-kommandos*). — Reconnaître soigneusement, de façon discrète, les voies d'accès et les emplacements de départ..

***

Nous avons montré, au début de cette esquisse, que la bataille *annoncée* et *attendue* ne conduisait, le plus souvent, qu'à des avances médiocres sur le terrain et qu'ainsi la victoire restait « tactique ». Le retour de la surprise dans la guerre, et d'une surprise aussi fortement machinée, devait conduire à de grands succès « tactiques », sinon à des victoires « stratégiques » : Il y a d'autres causes, sans doute, que la surprise aux victoires de Ludendorf sur la Somme et sur l'Aisne, comme naguère sur la Duna et sur l'Isonzo. Cependant la surprise en est, de toute évidence, la principale.

Il ne serait pas difficile d'établir que le retour à la surprise n'était possible qu'après que la tactique, rendue nécessaire par la substitution (allemande) de la guerre de position à la guerre de manœuvre, aurait achevé son évolution. Avant d'en revenir à la surprise, il fallait que la tactique de la guerre de siège eût parcouru tous ses cycles, depuis la bataille d'hiver de Champagne jusqu'à la bataille de la Malmaison. Le jour où j'ai visité ce dernier champ de bataille, semblable à une écumoire, j'eus le sentiment très net que le « genre » était épuisé, — tout comme la tragédie de Rotrou quand elle s'acheva dans la tragédie de Campistron. Qui serait le Victor Hugo du drame de la guerre?

Ce fut Ludendorf, et cela encore était inévitable ; j'entends par là que la défaillance de la Russie donnait aux Allemands sur le front occidental la supériorité numérique, qui pouvait seule permettre la hardie initiative, et que nous étions, nous, avec les Anglais, aussi logiquement condamnés — pour un temps — à la défensive que le furent les Allemands, sur notre front, tant qu'il y eut un front russe. Une seule fois, depuis

l'installation de la guerre de siège, les Allemands tentèrent une offensive sur notre front, et ce fut à Verdun. Même, je n'exagérerais pas de beaucoup en disant que la Marne n'aurait peut-être pas été l'immortelle bataille qu'elle fut, s'il n'y avait pas eu, dans le même temps, un front russe et encore, de l'aveu même des Allemands, un front belge devant Anvers.

***

Maintenant, avec le million d'Américains qui ont débarqué sur notre sol, corps sublime de la France voué à être le champ de bataille de l'énorme guerre, nous voici, de nouveau, à deux de jeu, ou peu s'en faut. Je ne pense pas avoir cherché à diminuer les mérites de Ludendorf dans la machination de ses récentes offensives. Tout de même, si puissante et si ingénieuse que soit son adaptation de la surprise napoléonienne à la guerre moderne, il n'aurait pas remporté ses succès sur la Somme et sur l'Aisne s'il n'avait pas eu, avec l'avantage de l'offensive doublé par l'avantage de la surprise, l'avantage du nombre.

Ainsi, sur l'Aisne, chacune des divisions en première ligne de notre 6e armée occupait de 8 à 12 kilomètres, et chacune fut brutalement attaquée par une moyenne de trois à cinq divisions allemandes, dont chacune, encore, était plus forte d'un quart que les nôtres, le bataillon allemand étant à quatre et le nôtre à trois compagnies. Surprises dans la nuit, et en outre stupéfiées par un déluge de gaz, nos troupes furent, à la lettre, submergées.

Il eût, dit-on, fallu être plus nombreux, et il eût fallu avoir au chemin des Dames des divisions, les unes plus jeunes et les autres plus aguerries. Cela est vrai. Tout de même, avez-vous calculé que, depuis le 21 mars, nous avons eu 141 kilomètres de plus à garnir, entre Barisis et Amiens? Il eût fallu avoir, dit-on encore, des réserves tactiques plus nombreuses que celles qui, jetées au secours des troupes de première ligne, furent entraînées dans leur défaite. Soit; mais avez-vous réfléchi que nous ne pouvions accroître en nombre nos réserves tactiques qu'en diminuant nos réserves stratégiques

qui, huit jours plus tard, arrêtèrent la ruée allemande aux lisières des forêts et sur la Marne ?

Je ne dis certes pas que nulle faute n'a été commise ; il y a eu des fautes ; on n'ignore pas qu'il y a eu des sanctions. Tout de même, ces problèmes de la guerre sont peut-être un peu moins simples que ne le disent quelques stratèges en chambre.

Nous connaissons aujourd'hui, jusque dans le détail, — ce qui suffirait à prouver que nous avons encore un service des renseignements, — le mécanisme de la surprise allemande. Ce soir, demain, nous retrouverons le nombre. Le nombre, c'est la possibilité de l'offensive. Et puis, est-ce bien la surprise qui a vaincu hier? Qui dit « surprise », dit, d'abord, « offensive ». N'est-ce pas, une fois de plus, l'obus qui a vaincu la cuirasse ?

JOSEPH REINACH

LES DAMES PIROUETTE

Dans le quartier on les nommait « les dames Pirouette ». Personne, à l'exception du notaire et de leurs petits-neveux, n'en connaissait davantage. On savait en outre qu'elles étaient sœurs. Elles ne recevaient jamais de lettres et n'ouvraient au facteur que le jour des étrennes. Madame Eugénie, veuve d'Évariste Pirouette, employé de préfecture sous l'Empire, avait imposé son nom à la communauté qu'elle gérait. On désignait les trois autres par leur petit nom : Adèle, Mariette et Barbe.

Lorsque je les connus, la plus jeune avait soixante-dix-huit ans et l'aînée, qui était Mariette, marchait sur quatre-vingt-six. Trois fois chaque année, au premier de l'an, à Pâques et aux grandes vacances, nous allions en famille leur faire visite. Ce jour-là, ma mère pressait le déjeuner, disant : « Nous allons chez les tantes, il ne faut pas être en retard. » Car nous les appelions « les tantes » entre nous, bien qu'Eugénie seule fût, par son mariage, cousine à la mode de Bretagne de mon grand-père.

Les dames Pirouette habitaient un peu en dehors de la ville, au bord d'une rivière, dans une maison confortable dont elles occupaient tout le troisième étage. Avant d'arriver à leur porte, on passait devant une buvette peinte en vert d'eau, décorée d'une enseigne qui représentait un chat avec une ligne entre les pattes. Sous l'inscription « Au Chat qui

pêche » on lisait : « Briandeau débitant ». Une tannerie voisine saturait l'atmosphère d'une odeur âcre, nullement désagréable.

Dans l'escalier, un maigre escalier de chêne qu'on lavait à grande eau deux fois l'an, c'était un autre parfum. Les animaux familiers de la maison avaient évidemment l'habitude de s'y oublier en dépit du soufre répandu dans les coins en coulures claires. A chaque palier, une étagère supportait une veilleuse qui avait l'air d'un verre de miel. Par les fenêtres, on voyait en été l'insinuante capucine et le pois de senteur ailé escalader les matériaux de l'entrepreneur installé dans la cour.

En même temps on apercevait la chatière du grenier et la sonnette des tantes où pendait un gland de rideau. C'était une vieille sonnette au ressort fatigué qui poussait de petits cris chaque fois qu'on la tirait, comme si elle avait peur de perdre son battant. Un grand silence suivait son appel. Qui diable allait-on réveiller? Puis le plancher craquait, un souffle court haletait derrière la cloison et Perrine Crubleau, la servante, entre-bâillait la porte avec précaution.

— Oh ! Jésus mon cœur ! v'là les cousines avec leur p'tit monsieur ! C'est ben de la joie pour ces dames !

Elle grommelait ainsi dans ses bajoues, en soutenant sa forte poitrine. Courtaude et flasque, elle s'écartait, roulant sa gélatine, traînant la savate. Une résille retenait sur son crâne jaune quelques cheveux blancs. Elle était aux trois quarts chauve et poussive. Quand elle toussait, elle disait :

— C'est mon cacare qui me mange le respire. Y a d'la misère pour tous les chrétiens, pas vrai?

Le couloir sentait l'air pauvre et fumé des vieux logis. Il était tendu d'un papier sur lequel on découvrait l'histoire du Petit Chaperon rouge quand une porte lui envoyait un coup de lumière. Les dames Pirouette se tenaient à droite et au fond, dans leur salle à manger. Nous avancions à la file, avec respect. De l'entrée, on distinguait d'abord deux grands fauteuils en housse blanche au fond desquels de menues taches noires — écharpes oubliées, aurait-on dit, — représentaient les tantes.

***

Jusqu'au jour où elles prirent froid — un coup de vent les a enlevées comme des feuilles mortes — en regardant manœuvrer les soldats sur l'esplanade, Eugénie se tint, à la maison, à droite de la fenêtre et Adèle à gauche.

Elles étaient les deux dames de la communauté. Elles avaient apporté des rentes alors que leurs sœurs, Barbe et Mariette, n'avaient que des économies. Elles traitaient l'achat du bois, du vin et de la tourbe pour le chauffage d'hiver. Elles visitaient leur notaire quatre fois l'an et s'entendaient avec Briandeau, le débitant, pour la mise en bouteilles d'une barrique ou le sciage des fagots.

Eugénie était petite et ronde avec un nez qui faisait boule en avant des lunettes. Ses yeux bleus étaient complètement ternis mais elle avait gardé une parole agile, quelquefois mordante. Elle portait le bonnet de dentelle noire, comme Adèle, mais sans coquetterie.

Adèle roulait encore le matin deux anglaises de chaque côté de son long visage de vieille chèvre savante. Elle répudiait les bésicles, par crainte de s'enlaidir, aimant mieux se priver de lire, bien qu'elle eût l'âme sentimentale. Je me rappelle ses mains, la plupart du temps inactives autour d'une broderie de contenance. Elles étaient minces, osseuses, avec une peau très blanche gonflée par le relief bleu des veines. Elles avaient quelque chose de douloureux, de caressant. Toute une vieillesse de jolie femme ardente était en elles bien plus que sur le visage de la tante où le treillis sans cesse plus épais des rides avait fini par voiler le passé.

Outre elles deux, Javotte avait aussi le privilège de la salle à manger. Quant à Mariette, elle ne quittait guère la cuisine où elle ronchonnait aux trousses de Perrine Crubleau. On ne voyait jamais tante Barbe qu'en sa chambre : elle y reprisait le linge sans relâche auprès de ses vitres nues et froides.

Javotte, cinquième chatte du nom, portait une fourrure zébrée, à la fois touffue et molle comme un duvet. Elle avait le nez noir, des yeux de soufre et de petites bottes noires sur ses pieds élastiques. Se sachant protégée par Adèle et Eugénie,

elle affectait l'indifférence vis-à-vis de Mariette et du mépris pour Barbe. Perrine Crubleau était l'ennemie avec laquelle il fallait lutter de ruse pour ravir au bon moment quelque sardine ou une noix de veau.

Javotte possédait sa chaise près de la cheminée, juste au-dessous d'une vieille lampe à huile dont le globe dépoli était coiffé d'un capuchon de tricot vert. On lui abandonnait encore le canapé, et même, dans son enfance, en dépit des remontrances d'Eugénie, Adèle toléra qu'elle fît ses ongles sur les pieds de la table :

— Il faut que jeunesse se passe, — disait Adèle.

— Mariette ! Mariette ! du balai à cette folle ! — criait Eugénie, — elle abîmerait tout notre fait !

Elle prononçait « faite » en faisant sonner le *t* final. Elle entendait par ce mot le mobilier de la maison. Chacune de ces dames possédait sa chambre qu'elle avait apportée en entrant dans la communauté. En surplus Eugénie donna la salle à manger de feu Évariste Pirouette. Le buffet à consoles, la table aux pieds cannelés et les chaises étaient d'un noyer magnifique où la veinure noire et ocre s'étageait en arabesques grasses qui rappelaient le relief du sol des cartes géographiques.

Les tentures étaient de reps vert bouteille, à franges. Devant chaque chaise dormait en rond un petit pouf en tapisserie. Le tapis de table se composait d'une multitude de losanges de soie taillés dans les vieilles robes des tantes. Outre les lampes à huile, la cheminée supportait une pendule monumentale, *le Sommeil de l'Amour*, sous globe, deux encriers de cristal et des presse-papier en verre dans lesquels on voyait des rondelles d'émail en couleurs, semblables à des bonbons acidulés.

L'apport d'Adèle consistait en deux grands tableaux qui tenaient tout le panneau, vis-à-vis de la glace. Ils représentaient *les Funérailles d'Atala*, édités en 1808 par Chaillou-Potrelle, marchand d'estampes rue Saint-Honoré. Dans le premier, musculeux, échevelé, Chactas portait la vierge indienne à sa dernière demeure au milieu d'un paysage caverneux et romantique. Le père Aubry, drapé dans sa barbe et dans sa bure, les précède, armé d'une bêche, flanqué de son chien. Un éclair déchire la nue sur les sommets.

Dans le second, le père a mis sa capuche et il soutient sur la fosse Atala dont les seins, sous le suaire, bombent comme deux coupes parfaites, tandis qu'elle tient dans ses doigts joints un crucifix et une mèche de ses cheveux. Chactas verse ses boucles et ses larmes sur les genoux embrassés de l'amante. Une lueur, traversée par une croix, brille à l'orée de la grotte. Sur le rocher on déchiffre l'inscription cadencée : « J'ai passé comme la fleur ; j'ai séché comme l'herbe des champs. »

Mariette avait mission d'entretenir le ménage avec l'aide de Perrine Crubleau. Elle s'en acquitta ponctuellement jusqu'au jour où elle se coucha pour mourir, à quatre-vingt-dix-huit ans. Mariette était une petite bonne femme avenante, réjouie, la figure toute en rides joyeuses et le ventre sympathique sous le tablier de toile grise. Elle avait des mains courtes, des pattes plutôt, qui se refermaient tout d'une pièce autour des objets, et ses paupières pleuraient. Pour l'embrasser nous étions obligés de nous baisser. Je crois qu'elle était chauve, mais je ne l'ai jamais vue qu'en bonnet de lingerie tuyauté.

Mariette achetait le journal pour ces dames, « la feuille », comme elle disait, mais elle ne le lisait jamais. Elle écrivait les comptes du jour sur une ardoise et Eugénie les recopiait sur l'agenda. Mariette était gourmande et aimait les parfums comme une vieille chatte. Je ne lui ai jamais connu d'autres soucis que la table et « les odeurs ».

Elle avait été mariée, mais dans des temps très anciens. Pensez donc que Mariette était née sous le règne de Napoléon Ier ! Je ne connaissais Bonaparte que par l'histoire et tout un siècle de révolutions le séparait de moi : tante Mariette m'apparaissait comme un phénomène, une figure de musée qui aurait parlé. Lorsque ma mère lui demandait :

— Ma tante, te souviens-tu de ta fille?

Mariette écarquillait ses petits yeux, branlait la tête et finissait par dire :

— Ma fille ! ma fille ! c'est-il Dieu possible que j'ai eu un enfant !

Adèle et Eugénie riaient à gorgées essoufflées et Eugénie, en femme qui a encore gardé sa mémoire d'aplomb, proférait avec fierté :

— La pauvre vieille, elle n'a plus grand'chose dans la tête !

Mariette avait oublié son mari, sa fille : tout cela était mort dans sa jeunesse ! Elle vivait maintenant comme un bébé quasi centenaire. Son bonheur était de prendre le soleil à la fenêtre, du côté du quai. Les marronniers faisaient boule au-dessous d'elle ; la rivière sommeillait entre les granits, rebroussée de temps à autre par un souffle indiscret. On entendait le battoir des laveuses, les rires des canotiers qui enlevaient leur skiff à grands coups de biceps en laissant les avirons ricocher sur l'eau plate. L'air sentait le printemps vert et le marécage. La tante riait aux anges dans le rayon du bon soleil réconfortant.

Le samedi elle allait à la halle : on achetait le pot-au-feu et des légumes pour la semaine. Mariette montait à la maison en passant et ma mère lui servait un petit verre de cassis. Je la vois encore avec son grand châle en pointe, son parapluie et son cabas. Elle se passait longuement la langue sur ses vieilles lèvres violâtres et toutes ses rides pétillaient. Ce jour-là les joies de Mariette étaient au comble, car elle trouvait moyen de carotter à Eugénie, sur le marché, deux gros sous pour acheter un échantillon de parfum à des forains, sur la place. A sa mort on a retrouvé un demi-cent de petites fioles dans son tiroir : opopanax, vétiver, peau d'Espagne, etc.

Quand midi sonnait, Perrine Crubleau s'en allait cahin-caha jusqu'au bout du couloir, frapper à la porte de tante Barbe. Je n'ai su que plus tard pourquoi la communauté tenait Barbe à l'écart. Adèle prétendait qu'elle avait mauvais caractère, mais Eugénie lui en voulait secrètement d'être à charge à la maison.

La chambre de Barbe était pauvre : un lit et une armoire de sapin, cirés par l'âge. Rien au mur qu'une photographie passée, tournant au jaune, qui représentait un groupe de mobiles en képi flasque à visière carrée, la crosse du chassepot entre les guêtres. Le fils de la tante faisait partie de ce groupe un peu sordide et sans tenue. La tante possédait, entre autre souvenir, une vieille giberne où elle mettait ses laines, son fil et ses ciseaux.

A la fin de chacune de nos visites, nous allions voir tante Barbe dans sa chambre car elle ne semblait même pas autori-

sée à venir dans la salle quand nous y étions. Mariette, au contraire, faisait salon ce jour-là et se carrait sur le canapé, sa figure de vieux poupon toute en lumière et les mains jointes au creux du tablier. Elle servait la bouteille de malaga et les petits verres. Il était dans les prérogatives d'Eugénie de les remplir. Mais, la main tremblante, et criant qu'elle n'y voyait goutte, Eugénie les laissait soigneusement à moitié vides.

Tante Barbe nous accueillait par un regard dur, une moue revêche qui fondait bientôt en sourire. Sans doute l'habitude d'être attaquée dès le seuil lui donnait-il ce visage en porte de prison. Au reste, Barbe Courtaugis — tel était son nom — avait une figure osseuse, tranchante, avec un nez mal commode et des prunelles glacées. Elle se tenait assise près de la fenêtre, les pieds sur une chaufferette où couvait, l'hiver, un charbon de Paris. La lumière, prenant de biais son visage, faisait luire à ses tempes de grands méplats rouges.

A notre vue, tante Barbe secouait son éternel rapetassage, sa giberne, ses ciseaux, et faisait mine de se lever. Ma mère prévenait son geste :

— Je t'en prie ! ma tante, je t'en prie !

— Mes pauvres enfants, — gémissait le bonne femme, — c'est mes jambes...

Car elle avait des varices sanglantes qui lui entaillaient les mollets. Elle était clouée à sa chaise où elle appliquait sans répit des grilles minutieuses sur les trous du linge. Eugénie lui reprochait âprement de ne pas aller à la messe. Très à cheval sur les principes, Eugénie visitait son curé et professait une piété ostensible. Il semblait qu'elle eût beaucoup à se faire pardonner. Adèle fréquentait l'église par amour pour les beaux offices qui bercent le cœur. Mais il suffisait d'une fugue de Javotte pour lui faire oublier vêpres.

***

La vie, dans la maison du quai, était quasi conventuelle et c'est sans doute cette régularité végétative qui porta les dames Pirouette aux limites de la vieillesse. Elles se levaient

à sept heures, hiver comme été, en dépit du coq de Briandeau qui chantait l'aube dans la cour voisine. Quand Mariette arrivait dans la cuisine, Perrine Crubleau cassait le bois pour préparer le café.

On cuisait tout au bois, même les rôtis. Sur le côté du foyer était fiché le tournebroche aux bobines lustrées. Mariette se tenait, à l'accoutumée, assise devant le trépied sous lequel elle poussait brin à brin les cotrets qui crachotaient à petites bulles. Javotte lui faisait vis-à-vis tandis que Perrine Crubleau roulait sa graisse poussive autour de la table luisante.

On consommait deux pots de café par semaine et un pot de bouillon gras. On vidait une barrique par an ; on brûlait cent fagots de chêne et trois cents mottes de tourbe qu'on achetait aux bateaux de montoirins venus de Brière, à l'automne. Jamais les dames Pirouette n'usèrent d'eau chaude pour leur toilette et Adèle, jusqu'à la fin, se doucha comme une jeune personne.

Même dans les hivers rigoureux, quand elles se tenaient tout le jour ramassées sur la chaufferette, elles dédaignaient de prendre un moine le soir au lit. Un seul feu de tourbe couvinait dans la salle à manger et tout l'appartement « sentait la motte ». Odeur ancienne et singulière où il y avait du marécage, de l'herbe brûlée, odeur tenace qui imprégnait une maison, fumait les habitants, que les vieilles remuaient dans leurs jupes et que le chat, veilleur des cendres, retenait dans son pelage. La motte, doux chauffage de bonne femme, culottait le logis. De temps à autre Mariette en glissait une avec précaution sur les braises demi-closes. Puis elle s'écrasait le nez aux vitres pour voir les galopins enfiler à croupetons la patinoire installée sur la glace du canal. Il fallut l'ordre du médecin pour que Perrine décrochât la bassinoire et réchauffât les draps de Barbe quand elle eût l'âme au bord des lèvres.

La cloche de l'église paroissiale ne put jamais les prendre en défaut : les dames Pirouette étaient couchées quand elle appelait le fidèle au salut de huit heures. Une fois pourtant Mariette faillit se faire pincer. Se sentant le ventre mal en point — elle avait mangé quatre galettes ! — la bonne femme tenait allumée sa bougie. Mais ayant aperçu le filet rouge sous la porte, Eugénie se leva fort en colère et jeta les hauts cris :

— Ah ! la goinfre ! Ah ! la goulue ! et ça brûle de la bougie sous prétexte que c'est malade ! Je t'en donnerai, moi, de l'indigestion, espèce d'avale-royaume ! Allons, éteins-moi ça vivement, et tâche de dormir ! La peste !

Eugénie réglait les repas : le matin un peu de viande, le soir du légume ou un laitage. A table elle versait à chacun deux doigts de vin rouge; pour le surplus on avait de l'eau à discrétion. Au reste, les dames Pirouette respectaient pieusement les traditions. Elles mettaient l'oie à Noël, tiraient les rois avec une tarte hollandaise — mi-frangipane, mi-confiture — se décarêmaient à l'aide d'une daube le jour de Pâques et ne manquaient pas de manger des crêpes à la chandeleur, pour s'assurer, comme chacun sait, de l'argent toute l'année.

Deux fois l'an, à la Saint-Jean et à la Saint-Sylvestre, Briandeau paraissait avec ses brosses, la paille de fer et le bâton à cirer. C'était un gros homme mielleux et pleurnichard qui empestait pour deux jours la maison de son odeur de fauve. Il traînait toujours après lui son petit dernier, car son épouse était féconde, dans le but d'attendrir « ces bonnes madames ». Mais Eugénie le recevait comme il se doit :

— La charité encourage la paresse, — disait-elle.

Adèle n'avait pas le cœur si roide et Perrine portait quelquefois de sa part une vieille robe à la femme de Briandeau. D'ailleurs le tenancier du *Chat qui pêche* faisait ses petits profits à la cave ou au grenier des dames Pirouette dont il avait la haute direction. Perrine Crubleau ne l'aimait pas et grognait :

— C'est un failli pleure-misère qui boit plus qu'il n'gagne !

Mais quoi qu'elle pût insinuer pour déconsidérer le Maître Jacques, concurrent dangereux au testament de ces dames, elle n'ébranla point sa situation. Pour les tantes, Briandeau était l'homme, c'est-à-dire qu'il représentait la force mâle, l'autorité qui impose. Il était un secours établi à portée, sur quoi elles pouvaient compter jour et nuit. Car Eugénie déclarait volontiers dans son vert langage d'aïeule :

— Nous sommes de pauvres vieilles, perdues dès que l'une a un pet de travers...

Et pour une marmite renversée, une serrure rebelle, on courait chercher Briandeau.

Dans les beaux jours, Adèle et Eugénie sortaient régulièrement de deux heures à cinq heures. Elles portaient chacune un collet de faille à volants de dentelle et une petite capote garnie de jais. Aux premières fraîcheurs elles revêtaient une grande pelisse en forme de chape, doublée de petit-gris, qu'on nommait « rotonde ». A l'accoutumée elles allaient s'asseoir derrière la caserne, sur le mail où les soldats font l'école de section à longueur d'année.

J'ai connu les deux amies de leur temps qui venaient encore parfois visiter les dames Pirouette le dimanche, après vêpres. Noémie Sorgette, la plus âgée, était boursouflée, lourde et haletante. Elle s'appuyait sur une canne emboutée de caoutchouc et protégeait ses yeux délicats avec des lunettes bleues qu'elle appelait « des conserves ». Elle ne manquait jamais d'interroger Perrine Crubleau sur l'état de son asthme.

Céleste Jouvenet avait gardé grand air. Fidèle aux palatines de chantilly et aux anglaises, comme Adèle, Céleste avait encore des coquetteries surannées. Elle parlait mode et il va sans dire qu'elle trouvait tout ridicule autour d'elle. J'ai entendu les quatre vieilles s'exalter au sujet d'un corset nouveau qui comprimait le ventre.

— La belle affaire de n'avoir plus de ventre quand on n'a plus de taille !

— Ah ! — disait rêveusement Adèle, — on gâche aujourd'hui tout le charme de la femme. J'avais trente ans qu'on pouvait encore joindre les mains autour de ma taille !

Noémie Sorgette, elle, avait une expérience des animaux d'agrément dont elle était fière. Chaque fois que Javotte était en chaleur ou, comme disait Adèle, « en cascalourette », on la consultait sur l'emploi des moyens coercitifs. Elle préconisa tour à tour les infusions de nénuphars, le collier d'oignons blancs et l'application de serviettes mouillées, au reste sans résultat. Son triomphe était la guérison des serins affectés du bouton ou de la pépie.

Mais quelque intéressante que fût la conversation des visiteuses, les dames Pirouette se levaient quand six heures sonnaient à l'étouffée sous le globe de la pendule monumentale qui représentait *le Sommeil de l'Amour*. Mariette et Perrine Crubleau apportaient les collets, la canne, et l'on poussait

doucement à la porte Céleste et Noémie, car il était l'heure de mettre le couvert.

Pour rien au monde les dames Pirouette n'auraient supporté la moindre rupture dans le rythme de leur existence. Indépendamment de leur volonté, d'ailleurs, l'égoïsme souverain de leurs habitudes s'y opposait. La vieille demeure fonctionnait comme une boîte de marionnettes anciennes qui joue indéfiniment sa petite comédie jusqu'à ce que le ressort casse.

Même lorsque nous y déjeunions ma mère et moi, ce qui arriva deux ou trois fois avant les quatre-vingts ans d'Eugénie, l'ordonnance de la journée n'était point troublée. On ne devait pas rester à table plus de trois quarts d'heure, bien que le menu coutumier s'allongeât toujours d'un melon, Mariette ayant le nez pour les choisir, surtout le cul-de-singe, espèce rare de nos jours et qui était succulente. Au dessert Barbe se levait et s'éclipsait doucement. Eugénie disait avec un rire forcé :

— La pauvre bonne femme, elle n'a plus de dents pour croquer les friandises !

Mais j'ai su depuis qu'elle n'y avait pas droit.

Mariette servait le café au coup d'une heure moins le quart : déjà Perrine récurait la vaisselle. C'était la grande débauche de la journée. A une heure tout devait être rangé. Puis Adèle et Eugénie reprenaient leur place dans le fauteuil blanc de chaque côté de la fenêtre, Javotte se pelotonnait dans un rayon de soleil et Mariette se collait aux vitres pour voir la jeunesse labourer à force d'avirons la rivière que le mirage des marronniers verdissait.

Quiétude parfaite, somnolence végétative, repos monacal qui n'est déjà plus de ce monde, que de douceurs enviables ne trouvait-on pas dans cette vieillesse habile à retenir la vie chère aux hommes ! Tout le quartier admirait les dames Pirouette pour leur verdeur, leur belle entente et la sérénité paisible de leur déclin. Elles vieillissaient comme des portraits dont les charmes d'autrefois s'obscurcissent lentement dans le cadre de leur jeunesse. D'années en années nous les voyions s'effacer.

Car elles se sont éteintes. On ne peut pas dire en effet qu'elles soient mortes, la mort impliquant une brisure dou-

loureuse. Un jour leur petit souffle s'est arrêté, leur paupière, lasse, n'a plus battu. Je les ai vues passer une à une. D'abord Adèle dont le corps émacié de sainte primitive était si blanc qu'il émerveilla les nonnes ensevelisseuses. Puis Barbe qui s'en alla sans déranger personne une belle nuit qu'on la croyait endormie. Enfin Mariette et Eugénie.

Je me souviens que le jour qu'on emporta Mariette, Eugénie rendait l'âme, là-haut, dans sa chambre, sous la garde de Perrine Crubleau. Un parent pria le curé de différer le chant des psaumes afin de ne pas troubler l'agonie de la pauvre femme. C'était en juin. Il faisait une chaleur écrasante : le soleil ruisselait dans un grand ciel blanc sans fond. Nous longeâmes un mur frais tout couvert de lierre. Par intervalles le vent chaud rabattait sur nous le relent de la misérable dépouille qui avait été Mariette, petite vieille gourmande et friande de parfums.

Le lendemain, nous suivîmes la même route derrière Eugénie.

***

Il y avait, dans la chambre d'Adèle — une chambre d'autrefois en poirier noir — une petite vitrine toute pleine de menus objets et un grand portrait en pied dans un ovale d'or.

Quand les héritiers ont ouvert la vitrine, j'ai eu brusquement l'impression que le cœur de la tante n'était point parti avec elle et qu'on allait le fouiller tout vif et encore frémissant d'une indestructible jeunesse. Les rayons, tendus de peluche fanée, étaient garnis de souvenirs, de reliques plutôt. Au fond les daguerréotypes de famille sur lesquels on découvrait, en faisant miroiter le métal, les traits creux d'ancêtres photographiés à leur lit de mort. Mais sur le devant, à portée de la main, près des yeux, s'alignait toute une bimbeloterie vieillotte et précieuse.

C'étaient des bracelets en cheveux, des mouchoirs brodés également avec des cheveux nuancés encore du beau reflet roux des feuilles d'automne. C'étaient des bourses de perles timbrées d'initiales en couleur, des médaillons en forme de cœur, des camées ornés d'une colombe, une tabatière d'érable

au chiffre d'or, un pommeau de canne. De maigres souvenirs de voyage venaient ensuite : chalet suisse, ours bernois, verre de Bohême et chope miniature en étain armorié. Un tête-à-tête en porcelaine, du plus mauvais goût Louis-Philippe, occupait une étagère avec un écrin en cuir rouge qui recélait, peint sur émail, le personnage même du grand portrait ovale.

C'est un homme jeune, rasé sauf les pattes, le toupet abondant et le regard câlin, qui fait l'avantageux. Il porte le col ouvert, la cravate à triple tour et, non sans distinction, la redingote à basques. Sa main gauche tient un haut de forme volumineux près de la hanche ; la droite est abandonnée sur le dossier d'un fauteuil à franges. Son pantalon à sous-pieds lui bride le mollet qu'il a bien tourné et qu'il fait valoir, le sachant.

J'ai appris son nom : il s'appelait Clodomir Taste. Et son portrait où les piqûres mettaient de pâles taches de son, et la vitrine aux reliques ont été la clé de la mystérieuse existence des dames Pirouette. J'ai percé la quiétude de cette quadruple vieillesse qui vint à toucher la centaine. J'ai connu les rancunes et les détestations que les quatre sœurs couvèrent jusqu'au bout de leur souffle. Elles se cramponnaient l'une à l'autre pour vivre, les déshéritées cherchant l'argent, les autres exigeant des services. Mais toute leur vie était entre elles, leur pauvre vie laborieuse et amère où l'amour même, sous la contrainte sociale, était grugé à la dérobée comme un fruit volé.

Autrefois Adèle et Eugénie avaient tenu un petit magasin de modes au cœur de la ville, rue de l'Oison-Ferré. Les maigres appointements d'Évariste Pirouette furent cause de l'ouverture du comptoir *Sainte-Catherine* avec lequel Eugénie espéra grossir son revenu. Elle prit avec elle sa sœur Adèle qui savait travailler et dont on vantait le bon goût. Leur commerce prospéra vite.

Adèle était jolie. Mince, grande, d'allure distinguée, elle savait donner un tour galant aux grappes d'anglaises qui folâtraient le long de ses joues au-dessous de la coiffure plate. Elle était coquette et surveillait la mode. Elle prenait, pour sortir, un cul-de-Paris qui étoffait, sous sa taille menue, dans un contraste profitable, la robe de popeline ou de droguet.

Et même, elle ne négligeait pas d'ajuster sur son châle un suivez-moi-jeune homme d'un ton cuisse de nymphe ou caroubier, du plus charmant effet.

Beaucoup de ces messieurs de la ville venaient chercher leurs petits cadeaux au comptoir *Sainte-Catherine* pour être servis par les mains d'Adèle. Des têtes à bonnet, roses comme des bonbons, exposaient les modèles de choix aux quatre coins du magasin. L'article courant reposait sur des champignons de bois tourné. Derrière la montre, au grand jour, une coiffeuse soutenait un miroir ovale entre deux cols de cygne. Les tiroirs, quand on les ouvrait, sentaient le vétiver et le patchouli.

Pendant deux années tout alla bien. Puis un jour *il* passa.

Adèle le reconnut sans l'avoir jamais vu et son cœur tressaillit. C'était lui dont elle rêvait et dont le visage, à la fois noble et tendre, se glissait parfois aux marges des romans de Richardson ou entre les phrases de gala des poèmes de M. de Chateaubriand. Il avait de la grâce, de la prestance et portait magnifiquement la redingote. Il s'arrêta à la devanture et, tout en jouant avec sa canne, il mit au pied d'Adèle l'hommage de son admiration dans un regard.

Le lendemain, étant au spectacle, — une troupe donnait *le Courrier de Lyon*, — elle revit sur la scène son admirateur, le comédien Clodomir Taste. A partir de ce soir-là, Adèle ne s'appartint plus.

L'idylle se noua par-dessus le comptoir, au milieu des chantilly, des valenciennes, parmi les pailles d'Italie, les cabriolets et les tours de tête. Je le vois en gilet à fleurs, sanglé dans un pantalon de casimir, la chevelure romantique, l'œil langoureux, qui s'incline sur les doigts légers d'Adèle sous prétexte d'assortir un ruban. La modiste rit un peu nerveusement, avance, recule, joue comme une chatte, se baisse en penchant ses anglaises lustrées sur le beau front de Clodomir. Leurs mains s'effleurent, leurs regards se pressent, se dérobent. Soudain Eugénie surgit d'une porte. Taste se redresse, règle son achat et sort après le plus galant salut.

Eugénie lui fit de suite la chasse. Elle était dure, intransigeante. Elle parlait au nom des principes, de la réputation. Elle mêlait sa dignité, celle d'Évariste, salarié de l'administration impériale, au crédit moral nécessaire à soutenir une

maison où fréquentaient les gens de condition. Elle voyait déjà les bonnets en péril et son nom, illustration de l'enseigne, traîné dans la honte.

Mais rien ne prévaut contre l'amour. Il y eut des rendez-vous secrets, des serments, et un matin au petit jour, Adèle, dissimulée sous un grand châle de tartan, prenait la diligence en compagnie de Clodomir.

Eugénie comprit et fit le silence. Aux clientes qui s'informaient de mademoiselle Adèle, Eugénie répondait qu'elle était partie se perfectionner à Paris. Évariste tenta deux ou trois efforts pour obtenir qu'on cherchât les traces de la fugitive, mais sans résultat : Eugénie était inflexible.

Des mois passèrent. Puis un soir la porte de la salle à manger tourna discrètement. Évariste lisait la feuille près de la lampe à globe qui répandait dans la pièce une lumière d'aquarium ; Eugénie rangeait l'argenterie. Ils virent Adèle qui attendait, les yeux baissés sur une minuscule boîte à chapeaux qu'elle tenait à la main. Dans le même instant la scène éclata :

— Gourgandine ! misérable gourgandine !...

Adèle souffrit tous les reproches, toutes les injures sans se défendre. Elle avait un air de contrainte volontaire qui ne parvenait pas à obscurcir le bonheur évident sur son visage. Elle laissa dire l'aînée, balbutia quelques excuses. Quand elle se retira, on remarqua qu'elle portait un cabriolet de paille de riz et une robe en pou de soie puce du goût le plus raffiné.

Le commerce des dames Pirouette avait périclité en l'absence d'Adèle. Eugénie manquait d'intelligence de métier et aussi de souplesse avec la mobilité féminine. Elle donnait trop de soins à la caisse et pas assez aux nouveautés. Dans la ville on regrettait le charme distingué d'Adèle, sa jeunesse accueillante et l'aimable savoir de ses doigts artistes.

L'animosité d'Eugénie s'était nourrie de ces constatations. Mais quand elle vit, le lendemain du retour, sa sœur la première descendue au magasin, elle n'eut pas le courage de la chasser. Elle pensait aux clientes. Justement Adèle ramenait tout un lot de jolies idées qui furent comme un printemps pour la montre de *Sainte-Catherine*. Ces dames reparurent en foule. Malheureusement il vint aussi quelques biches fort lancées, qui n'avaient pas coutume autrefois de descendre rue

de l'Oison-Ferré. Ces créatures recherchaient Adèle et s'adressaient à elle, au hasard de l'essayage, avec des airs entendus et complices.

Tout cela creusa un abîme entre Adèle et Eugénie. Celle-ci sentait qu'on flairait l'aventure sans toutefois leur en tenir rigueur. Adèle avait la réplique quand on lui parlait de Paris, prouvant par là qu'elle l'avait pratiqué. Il lui arriva une fois ou deux de paraître documentée sur les spectacles : elle dépeignait les comédiens à la mode, citait l'Opéra italien. Eugénie brisa ces conversations d'un prétexte.

Et puis, Adèle était revenue transformée, toute épanouie par cette joie intérieure de l'amour qui dilate la chair, met une aurore sur la peau, un appel gourmand aux coins des lèvres et, dans les yeux, l'aveu lumineux des ivresses. En trois mois la modiste avait gagné de la beauté comme un fruit de la couleur en trois midis de juillet. Les hommes ne s'y trompèrent pas et la serrèrent de plus près, tandis que la splendeur du péché révoltait Eugénie.

Dès lors la vie des dames Pirouette devint misérable. Adèle couvait ses beaux secrets dans la contrainte, dans le silence. Jamais le nom de Clodomir Taste n'était prononcé, mais Eugénie se répandait quotidiennement en allusions désobligeantes. Elle gourmandait Adèle comme une marâtre en même temps qu'elle s'y accrochait à cause de la boutique. Et Adèle demeurait, parce que sa mère, en mourant, l'avait confiée à Eugénie et qu'en ce temps-là on respectait la parole des mères.

De longues années, le beau Clodomir revint en tournée dans la ville et fidèlement, avec une passion intacte, il reprenait aux pieds d'Adèle la romance interrompue. Elle retenait une place dans la diligence, le jour de son départ, et voyageait avec lui un mois ou deux. C'était le temps où l'on disait en clignant de l'œil :

— Mademoiselle Adèle est à Paris pour ses réassortiments...

Jamais Eugénie ne manqua, au retour, de l'accueillir par une scène.

Évariste mourut sans bruit, avec correction, en employé modèle. Eugénie le prétendit « rongé par le déshonneur ». Une saison, Clodomir Taste ne parut pas et on n'entendit plus

parler de lui. Les rentes n'étaient pas suffisantes : il fallut continuer le commerce. Adèle vieillit joliment avec son rêve qu'elle revivait, le soir, aux marges des romans. Eugénie se félicitait journellement — regrets peut-être ! — de ne pas avoir d'enfants, « le nom de Pirouette, disait-elle, étant souillé à tout jamais ». Cependant Adèle eut le courage de pendre aux murs de sa chambre le portrait en pied de son comédien. Elle avait les cheveux blancs.

Un jour enfin les dames Pirouette liquidèrent : la boutique de *Sainte-Catherine* fut rasée dans un alignement. Mais au moment de s'installer pour attendre la mort dans l'oisiveté chèrement acquise, elles virent reparaître les aînées, Mariette et Barbe, abandonnées dans la gêne par des maris gaspilleurs. Elles n'avaient que de pauvres économies et demandaient un toit, du pain. L'hospitalité fut discutée âprement. Eugénie affirma de nouveau « que les hommes n'étaient bons qu'à mettre les femmes sur la paille ». Et en même temps elle regardait Adèle. J'ai toujours pensé qu'au fond, en dépit des principes, elle en voulait à sa sœur de n'avoir pas su tirer profit de sa liaison.

C'est pourquoi j'ai connu Mariette à la cuisine et Barbe claustrée dans une chambre vide, l'aiguille aux doigts. Tant qu'elles furent encore alertes, on se passa de bonne et ce ne fut pas le plus mauvais temps pour les aînées qui payaient leur ration en services. Mais du moment où l'impotence de Barbe et la simplicité de Mariette nécessitèrent Perrine Crubleau, on ne manqua pas d'alourdir d'un reproche chaque jour de charité.

Avec l'âge, Adèle devint plus lésineuse, plus tracassière : pour le pain elle épousa la cause d'Eugénie. Mais sur tout autre point elle s'opposait obstinément à elle — revanche sans doute? — et c'était une guerre froide. Je crois que Barbe souffrit dans le désert de sa chambre nue où elle ravaudait sans trêve le linge de la communauté. Le cœur de Mariette mourut si longtemps avant elle que je l'ai toujours vue gaie. Ses seules inquiétudes lui venaient de Javotte, la voleuse.

La chatte vit encore et elle prend souvent le soleil au-dessous de l'enseigne du *Chat qui pêche*, Briandeau l'ayant emportée en même temps que *les Funérailles d'Atala* qui ornent main-

tenant son auberge. Les reliques de tante Adèle et le portrait de Clodomir Taste ont été dispersés aux enchères. Ce fut le clou de la vente. La tante Eugénie n'avait pas de bibelots. Les héritiers n'ont trouvé dans sa chambre qu'un châle de l'Inde dans une boîte en acajou. Nous l'ouvrîmes et un nuage de poivre nous prit au nez. Ma mère dit :

— C'est son châle de mariage.

Il dormait là depuis soixante-dix ans, intact et vénéré comme un symbole. Nous éternuâmes tous, à tour de rôle, quand on le déplia.

MARC ELDER

LA REVANCHE DE LISSA

Le 20 juillet 1866, le contre-amiral Tegetthoff, commandant une escadre autrichienne composée de 7 petits cuirassés, d'un vaisseau et de 5 frégates en bois, à hélice, plus 13 corvettes, canonnières ou avisos à vapeur, attaquait l'armée navale italienne occupée à bombarder les ouvrages fortifiés de l'île de Lissa, pour tenter de s'en emparer par un débarquement.

L'armée navale italienne comprenait 12 bâtiments cuirassés, en général beaucoup plus grands, plus forts, et mieux armés que les autrichiens, 4 frégates et une corvette à hélice, 2 corvettes à roues, 5 canonnières, 4 avisos, un navire-hôpital, un transport. Cette flotte était commandée par le vice-amiral Persano qui avait gardé sous ses ordres directs les cuirassés, en laissant au vice-amiral Albini le commandement des navires en bois.

Attaqué vers 10 h. 1/2 du matin, l'amiral Persano était vaincu à 2 heures de l'après-midi. Il avait perdu deux cuirassés, le magnifique bâtiment-amiral *Re d'Italia*, coulé par l'éperon du *Ferdinand-Max*, le *Palestro*, petit bâtiment tout neuf, qui, incendié par les obus, fit explosion. Deux autres cuirassés, la corvette *Formidabile* et le bélier à tourelles *Affondatore*, avaient dû rejoindre Ancône à la suite de leurs avaries reçues, pour le premier, la veille à l'attaque des forts, pour le second au cours du combat.

Les causes de la défaite étaient l'insuffisante préparation des cuirassés, dont certains, comme l'*Affondatore*, n'entrèrent en

escadre qu'à la veille de l'action, mais surtout l'indiscipline des officiers généraux. Persano provenait de la marine napolitaine ; Albini de la marine sarde. Les deux grands chefs ne s'entendaient pas...

Vivement ressentie en Italie, dévorée avec une amertume aussi profonde que nous fîmes nos désastres de 1870, la défaite de Lissa fut à nos voisins encore bien plus cruelle que celle de Custozza ou de Novare; c'est cette souillure à son pavillon tout neuf que l'Italie tout entière résolut de laver.

***

Rarement défaite navale fut plus féconde en enseignements pour le vaincu, et jamais peuple ne sut en profiter avec autant d'intelligence et de persévérance dans l'effort.

Le matériel battu à Lissa était plus beau et plus moderne que celui des Autrichiens. C'est ainsi que les frégates cuirassées *Re d'Italia* et *Re di Portigallo* filaient 13 nœuds, deux ou trois de plus que les meilleurs cuirassés de Tegetthoff. Mais à quoi bon cette vitesse, si belle pour l'époque, puisqu'elles ne pouvaient l'utiliser sans abandonner trois mauvais marcheurs, les petits cuirassés *Varese*, *Terribile* et *Formidabile* qui n'en donnaient que 8? Nos alliés d'aujourd'hui comprirent alors ce que vaut l'*homogénéité*.

Ils voulurent construire leurs bateaux, leur artillerie eux-mêmes ; ils trouvèrent dans les chantiers anglais des auxiliaires précieux, et toute une industrie métallurgique naquit dans la péninsule. Ils eurent aussi des constructeurs nationaux, MM. Orlando et Ansaldo, plus tard les Aciéries de Puzzoles, la Compagnie Fiat, etc., etc. D'autre part, personne ne sera surpris d'apprendre que ce pays où l'intelligence est si répandue ait produit d'excellents ingénieurs : les premiers furent Micheli et Benedetto-Brin, bientôt suivis de l'illustre Cuniberti.

Bien entendu, ces hommes de progrès éprouvèrent des résistances. Ils eurent le mérite de lutter, de les vaincre, et de faire triompher dans leur pays les idées modernes qui lui assurent aujourd'hui de si belles revanches.

Tous, et les deux derniers plus spécialement, se distin-

guèrent par la hardiesse de leurs conceptions, la justesse prophétique de leurs vues, tandis que des ministres de la Marine absolument hors de pair se succédaient au pouvoir pendant près d'un demi-siècle : l'amiral de Saint-Bon, puis l'ingénieur Benedetto-Brin, l'amiral Mirabello, tous partisans convaincus du cuirassé rapide, dont on a fait depuis le croiseur de bataille, mais ne négligeant point, pour cela, les torpilleurs, ni plus tard les sous-marins, dont les ingénieurs Jacinto Pullino et Lorenzo d'Adda contribuèrent à créer des types nationaux.

Au premier rang de ces hommes il faut enfin et surtout citer l'amiral Thaon de Revel, ancien chef d'état-major de la Marine, aujourd'hui amiralissime. « Le marin à l'esprit ouvert et moderne que Thaon de Revel se flatte d'être, sait que l'école à la voile (*sic*) est la meilleure pour former l'officier de marine, et que l'idéal du marin moderne n'est nullement inconciliable avec celui du marin classique; car c'est une pure tradition, cet amour du danger que suppose la navigation sur des navires légers, de préférence à ceux qui donnent, comme les dreadnoughts, l'illusion de la sécurité et dispensent de l'effort que le tête à tête de l'homme avec la mer impose à toute heure. *Guidé par ce penchant naturel, il eut de bonne heure l'intuition de la valeur des sous-marins à l'heure où ceux-ci étaient encore considérés par tant de gens comme des jouets dangereux...* On l'appelait l'homme *subaqueo*... Dans un rapport qui doit se trouver dans les archives de la Marine à Rome et qui remonte à une quinzaine d'années, il démontrait la nécessité de multiplier les submersibles [1]... »

L'amiral Thaon de Revel tenait déjà l'hypothèse d'un duel de la flotte française avec la flotte italienne pour *absurde*; mais il admettait comme *fatale* celle d'une guerre avec l'Autriche; il proclamait la nécessité des sous-marins, des torpilleurs, des bâtiments légers de toute sorte pour fouiller les passes, les criques, des îles innombrables des côtes de l'Istrie et de la Dalmatie.

Grâce à l'appui du roi, ami personnel de ce marin d'un

1. *Correspondant* du 25 octobre 1917, p. 232 et suiv. Certaines expressions, « moteur à éclatement », « autoscafo », etc., montrent l'origine italienne de l'auteur de cette excellente étude.

génie si moderne, Thaon de Revel eut en partie gain de cause, et l'Italie se construisit le noyau d'une assez belle flottille dès le temps de paix. Elle la compléta, en pleine guerre, par de superbes monitors, munis de moteurs à combustion interne, des canots automobiles ou *motoscafi* en grand nombre, des trains blindés pour la défense de son littoral, si mal doté par la nature, et l'amiral de Revel, qui avait longtemps réfléchi à ces questions si graves, put établir, sans tâtonnements, sans hésitation, et faire exécuter lui-même ce programme d'engins ultra-modernes. Une fois ceux-ci achevés il eut, comme amiralissime, à tirer lui-même parti du matériel qu'il avait conçu et fait construire : encore une chance de succès que nos voisins ont su mettre de leur côté.

***

La marine italienne fut donc préparée admirablement à la guerre. Elle avait, au moment du péril, les grands chefs dignes d'elle ; vienne l'heure des actions décisives, elle va trouver des exécutants, non seulement capables d'une obéissance passive et d'un courage obstiné, mais encore d'intelligente initiative et de la plus grande habileté professionnelle.

Reportons-nous au mois de décembre, c'est-à-dire au lendemain de la triste affaire de Caporetto qui a mené les Autrichiens aux portes de Venise. Il est impossible d'utiliser encore les monitors conjugués aux hydravions de bombardement pour une nouvelle attaque du Carso, avec Trieste pour objectif ; du moins faut-il attendre des jours meilleurs. L'esprit offensif des marins italiens trouve cependant le moyen de se manifester.

Nos alliés essayent de reprendre, *mais avec des bâtiments de surface*, les tentatives de deux sous-marins français, au début de la guerre, le *Curie* qui parvint à pénétrer dans le port de Pola et le *Cugnot* dans celui de Cattaro.

Le 11 décembre 1917, un communiqué autrichien annonce que « dans la nuit du 8 au 9, le petit cuirassé *Wien*[1] a été coulé

1. *Wien* et *Ofenpesth* (*Budapesth*), lancés en 1895 et 1896 à Trieste sur les plans de M. Siegfried Popper, le créateur de la flotte cuirassée autrichienne. Déplacement 5 600 tonnes, vitesse 17 nœuds. Quatre canons de 240, six de 150, douze de 47, deux tubes de 45 cm. Équipage : 441 hommes. Petits navires marins bien protégés, très remarquables pour leur époque.

par une torpille ennemie. L'équipage presque tout entier a été sauvé. » Mais quelle ne fut pas la stupéfaction de tous les techniciens, de lire ce récit du lieutenant de vaisseau Rizzo, publié par la *Tribuna* du 15 : « Notre anxiété fut grande quand à notre arrivée devant Trieste nous constatâmes en présence de quels obstacles nous nous trouvions pour mener notre tâche à bien. En effet, l'entrée du port était barrée par trois digues de 150 mètres, et le passage entre les digues était obstrué par huit câbles fixes en acier ; de plus il existait trois bouées auxquelles était adapté un système de mines.

« Quand le projecteur éclaira l'entrée du port, nous étions déjà passés, et quand nous sortîmes, le *Wien* était coulé.

« Le *Wien* et les autres navires du type *Monarch* [1] ne sont pas des unités récentes, ce ne sont pas non plus de vieux navires ; ce sont des croiseurs puissamment armés et protégés, qui participent à toutes les actions contre la côte italienne, et qui canonnent notre ligne sur la Piave. *Quant aux dreadnoughts autrichiens, l'ennemi les immobilise dans le port de Pola.* »

Le commandant Rizzo aurait pu ajouter que ce sont les trois *Monarch* qui se trouvaient à Cattaro au début de la guerre. Lestés de fonte et de sacs de sable de manière à les faire pencher d'un côté, ils purent ainsi donner à leurs canons de 24, malgré la faible hauteur des sabords des tourelles, l'inclinaison nécessaire pour atteindre les batteries françaises de 155 perchées sur le Lovcen.

Il est regrettable que nous n'ayons pas monté sur cette position dominante au moins du 240 ; aucun navire autrichien présent dans les bouches de Cattaro ne fût demeuré à flot. Donc nos alliés savaient bien avoir coulé un *Monarch*, mais croyaient n'en avoir atteint qu'un seul... quand la *Tribuna* du 17 juin annonça qu'un torpilleur italien commandé par l'officier Ferrarini avait lancé deux torpilles contre le cuirassé *Budapesth* en même temps que le commandant Rizzo torpillait le *Wien*.

« Les Autrichiens n'ont pas avoué la perte du *Budapesth*. Mais on apprend qu'après l'examen auquel il a été soumis

1. Le *Monarch* est le troisième navire de ce type ; il a été lancé à Pola en 1895.

par une commission de techniciens, le *Budapesth* a été désarmé et utilisé comme caserne. »

Et de deux : voilà donc le *Wien* et le *Budapesth* torpillés.

On a certainement remarqué la phrase du commandant Rizzo sur les dreadnoughts qui se trouvent enfermés à Pola. Nos alliés étaient déjà entrés, non dans le port, mais dans la rade extérieure de Pola, fin 1917. Il s'agissait, cette fois, de traverser la rade, et de pénétrer jusque dans le port même, aux quais duquel sont accostés les *Viribus Unitis* [1]. Par leur déplacement de 20 500 tonnes, leur armement principal de douze canons de 305, et leur vitesse de 21 nœuds, ces quatre beaux dreadnoughts sont tout à fait comparables à nos *Jean-Bart*. Mais pour parvenir jusqu'à eux, il fallait franchir des obstacles nombreux. L'état-major de la marine italienne jugea, avec beaucoup de raison, qu'un instrument de guerre spécial s'imposait [2] : . . . . . .

. . . . . .

. . . . . *(19 lignes censurées)* . . . . . .

. . . . . .

1. *Viribus Unitis*, lancé à Trieste, au Stabilimento Tecnico le 24 juin 1911 ; *Tegetthoff*, au même endroit, le 23 mars 1912; *Prinz-Eugen*, de même, le 30 novembre 1912; *Szent Istvan*, à la Société Danubius de Fiume, en 1914. Déplacement, 20 300 à 20 500 tonnes ; longueur, 160 mètres. Vitesse 21 nœuds. Douze canons de 305 de 45 calibres Skoda en tourelles à trois canons cuirassés à 280 m/m, flottaison cuirassée à même épaisseur. Douze canons de 150 m/m à 50 calibres en casemates ; dix-huit de 70 m/m. Équipage : 988 hommes.

2. La description du *Grillo*, bateau capturé pas les Autrichiens, a été donnée pas le *Lokal Anzeiger* ; elle a été reproduite par plusieurs journaux français du 13 et du 15 juin. La censure maritime en interdit aujourd'hui la publication.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

C'est à bord d'un engin semblable que le 14 mai, aux premières heures du jour, le capitaine de corvette Mario Pellegrini, accompagné du second chef torpilleur Antonio Milani, du matelot d'élite Francesco Angelini et du chauffeur Giuseppe Corrias, réussit à pénétrer dans le port de Pola et à torpiller « à plusieurs reprises » un grand cuirassé type *Viribus Unitis* [1].

L'entrée de la baie, comprise entre la pointe Cristo au nord, et le cap Compore au sud, a, en cet endroit, 800 mètres de large et va se rétrécissant. Le passage laissé entre la terre et la digue n'a que 300 mètres à peine. Bien entendu, de nombreux obstacles artificiels garnissent ces défilés ; des vedettes font la ronde derrière les estacades, et les barrages de filets et de mines. Des projecteurs éclairent les passes barrées par de nombreuses batteries ! Ce sont ces obstacles que cette poignée de braves a franchis le 14 mai. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . *(5 lignes censurées)* . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

En tous cas, un troisième cuirassé autrichien, un dreadnought, cette fois, est atteint de deux torpilles et mis hors de combat...

La marine italienne accomplit encore un autre exploit.

Après le torpillage du *Wien*, le lieutenant de vaisseau Luigi Rizzo di Milazzo, a été promu capitaine de corvette. Peut-être eût-il pu solliciter un commandement plus important. Mais il semble qu'il ait préféré garder sous ses ordres immédiats ses deux excellents petits torpilleurs qui ont fait leurs preuves en entrant dans le port de Trieste, ce qui est déjà bien beau, et en sortant indemnes du guêpier, ce qui est tout sim-

1. Communiqué italien du 15 mai 1918.

plement admirable, et presque incompréhensible. Seulement, l'enseigne de vaisseau Ferrarini a été remplacé au commandement du deuxième torpilleur par un autre jeune officier non moins décidé et non moins adroit, l'aspirant Aonzo. Que faisait, dans la haute Adriatique, presque à toucher les îles Dalmates, au sud de l'Istrie, la section de torpilleurs du brave commandant Rizzo ? Il parle d'une de « ces missions obscures et pénibles, que la marine italienne accomplit depuis plus de trois ans toutes les nuits ». Il s'agit évidemment d'une patrouille contre les sous-marins ou les croiseurs rapides adverses, en tout cas d'un service de surveillance.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aux premières heures du 10 juin il a rencontré deux *Viribus Unitis*, en a vu couler un, et a certainement atteint l'autre qui a sombré peu après ; voici le récit de ce glorieux fait d'armes, le plus beau que nous connaissions à l'honneur de la torpille [1].

A 3 heures 20, la section du commandant Rizzo se trouvait en face de la passe de Selve, entre les îles d'Asinello (Lussin) et de Premuda, quand son commandant aperçut, à trois kilomètres environ devant cette dernière île, des panaches de fumée faisant tache dans les premières lueurs de l'aube. Rizzo pensa qu'il avait devant lui des contre-torpilleurs autrichiens lui donnant la chasse. Que faire?

« J'eus l'impression d'avoir été vu et que j'allais être attaqué, dit-il. La fuite? Il n'y fallait pas songer. Le jour tout proche m'aurait trahi ; je serais rejoint en deux bonds. Je reviens à peu de distance de la côte sur ma droite. Le groupe ennemi peu à peu s'approche, le spectacle devient plus grandiose, plus formidable, les colonnes de fumée font de gros nuages. Comme une meute de chiens, des contre-torpilleurs tournent autour des deux géants, les deux *Viribus-Unitis* [2]...

1. Communiqué italien du 11 juin. Récit de l'Agence Stefani, même date, deux récits circonstanciés du commandant Rizzo publiés l'un dans le *New-York Herald* du 13 (*Associated Press*), l'autre dans *l'Intransigeant* du 22 juin.

2. Récit de *l'Intransigeant* du 22 juin ; le récit de l'*Associated Press* dit : « Au moment même où, *avec mes moteurs assourdis*, je me retournai, je découvris deux cuirassés entourés d'un certain nombre de torpilleurs. J'en comptai dix. »

« ... Je dis aux dix hommes qui composaient l'équipage de chacun de mes deux petits bateaux :

« — Garçons, nous tenons l'occasion cherchée par les patrouilleurs italiens depuis deux ans, et depuis trois ans par toute la marine italienne. Voulez-vous risquer la chance, et, en vous couvrant de gloire, mériter la gratitude de l'Italie?

« Comme un seul homme ils répondirent :

« — Oui [1].

« ... Nos armes? Peu de chose, quatre torpilles en tout, deux bateaux, deux mitrailleuses sur chacun. Mais quoi? l'occasion unique : on n'en trouve pas une pareille tous les mille ans. Il n'y a qu'une chose à faire : attaquer. Pas besoin de prendre du large (du tour), y aller directement [2].

« L'aspirant Aonzo, qui commandait l'autre torpilleur avec moi, décide d'attaquer les grands bateaux en queue, moi en tête, et nous voilà partis doucement d'abord, pour n'être pas trop vus, puis, quand on est tout à côté du but, à toute allure [3].

« Aonzo, le premier, lance une torpille qui n'éclate pas; le second coup tape en plein dans le compartiment arrière. Et voilà que suivent mes deux projectiles précis, sûrs, comme deux coups d'estoc dans une cible qui ne bouge pas. Le premier coup dans les chaudières, le second sous le blockhaus du commandant... »

Le récit de l'*Associated Press* apporte ici une légère variante: « Ma première torpille, avec une charge de 225 kilos, frappa le dreadnought dans la coque entre les deux cheminées, la seconde, *à l'arrière de la seconde cheminée.* » (Il s'agit donc du point de la coque à l'aplomb du petit blockhaus *arrière*, et non du blockhaus principal, situé très en avant de la cheminée avant.)

« Les deux coups partirent. Je vis le puissant navire trembler, puis jaillir deux puissantes gerbes d'eau et une masse de fumée noire. Puis je me lançai en avant contre le second et

1. Récit de l'*Associated Press.*
2. Récit de *l'Intransigeant.*
3. Récit de l'*Associated Press* : « J'assignai le deuxième cuirassé comme objectif à l'aspirant Aonzo, tandis que je me réservais l'autre. Je glissai inaperçu, grâce à un léger brouillard, à l'intérieur de la ligne des torpilleurs, entre le troisième et le quatrième. Il n'y avait pas de remous. »

le troisième torpilleurs, mais le quatrième m'aperçut et me donna la chasse à une distance de 150 mètres... »

Le récit de *l'Intransigeant*, moins technique et moins précis, est plus vivant encore. D'abord : « Une salve de coups de canon désordonnés part des torpilleurs qui entouraient les colosses éventrés ; des bateaux se lancent à ma poursuite... »

Les deux italiens font demi-tour pour s'échapper par leur route primitive. Cela oblige le commandant Rizzo à longer le premier gros navire. On l'attaque, et pendant qu'il attire sur lui les coups, Aonzo en profite pour gagner le large : pas autre chose à faire. Les quatre torpilles sont lancées et une ou deux mitrailleuses de plus ne serviraient pas à grand'-chose contre de grands torpilleurs. Celui qui poursuit Rizzo marche mieux que le petit torpilleur italien ; « imaginez une voiture à deux chevaux poursuivie par une locomotive ». Les canons tirent au-dessus de la tête des italiens ; « c'est un rideau de fer ». Employer les mitrailleuses? Mais leur flamme servira à régler le tir, dans le jour naissant. Sur le point d'être pris, Rizzo qui voit la « proue (du chasseur) se profiler sur l'eau », a une inspiration subite. S'il n'a plus de torpilles automobiles, il lui reste les bombes (ou grenades) généralement employées contre les sous-marins. Ces grenades sont faites pour éclater à une profondeur déterminée d'avance. La distance est faible entre le chasseur et le chassé, la vitesse si grande, que la bombe éclatera peut-être à temps sous le chasseur... Une première bombe éclate trop à droite, une seconde éclate juste sous l'avant du torpilleur autrichien qui fait un bond formidable et chavire sous le coup : « il tourne comme un homme blessé à mort »... « La route est libre ; à toute vitesse !... » On retrouve Aonzo et aussitôt, vite, la « grande enseigne ». Non plus le petit pavillon de mer, mais l'immense pavillon des grands jours, dont les plis traînent dans les flots, et c'est en effet jour de grande fête, car Lissa est vengée, bien vengée !

La joie du commandant Rizzo, et de ses dignes compagnons atteignait son comble, et pourtant, la revanche de Lissa était plus complète encore qu'ils ne l'escomptaient : l'Autriche accusa, tout de suite, la perte de l'un des dread-

noughts, celui qu'avaient frappé les deux torpilles de Rizzo, c'était le plus neuf de la série, le *Szent-Istvan*. Mais qu'était devenu l'autre, celui qu'avait atteint une seule des deux torpilles d'Aonzo?

Trois jours après l'action d'éclat, le *Messagero* disait apprendre de Zurich que ce dreadnought avait coulé près de Lissa... et qu'il s'appelait... le *Tegetthoff*[1]! Deux jours encore se passèrent : le démenti du gouvernement autrichien ne parut pas.

Ainsi, deux des plus beaux cuirassés autrichiens, deux dreadnoughts monstrueux de 20 500 tonneaux payaient la perte d'une frégate cuirassée de 7 000 tonneaux et une corvette de 4 000. Bien plus! l'un d'eux, le dreadnought qui portait le nom du vainqueur d'Héligoland et de Lissa, frappé à mort par une formidable torpille, ne trouvait la force de descendre l'Adriatique sur un parcours de plus de cent milles, que pour s'ensevelir là, sous ces eaux mêmes qui cinquante-deux années auparavant, s'étaient ouvertes pour engloutir, avec le *Re d'Italia* et le *Palestro*, la réputation militaire de la marine cuirassée neuve du jeune royaume d'Italie!

En moins de dix coups de torpilles, envoyés en quelque six mois, jusque dans les ports les plus retirés, et les plus formidablement défendus des adversaires, ou en pleine mer contre des dreadnoughts traînant avec eux une meute puissante de destroyers, les Italiens ont privé l'Autriche de *cinq cuirassés*, dont trois géants des mers!

« Cette catastrophe est comparable à une bataille perdue par l'Autriche, sans la gloire du contrat, et sans l'avantage

1. Toutefois, à la date du 26 juin, M. Jefferies, correspondant du *Daily-Mail* écrivait que le deuxième dreadnought, celui qui fut torpillé par l'aspirant Aonzo, et qui ne se trouve ni à Pola, ni à Fiume, ni à Cattaro, ni à Sebenico, serait le *Prinz-Eugen*. Le *Tegetthoff* serait le navire coulé à Pola par le commandant Pellegrini et le dernier navire survivant de cette division disloquée serait le premier de la série, le *Viribus-Unitis*!

Cette ironie n'est point la seule dont le Destin se plaise à flageller la marine autrichienne. Un radiogramme, *adressé le 9 juin*, par le comte Burian à l'ambassadeur d'Autriche à Madrid, lui recommandait de répandre en Espagne une conférence de l'amiral von Keil sur le rôle de la flotte autrichienne. « Notre flotte, dit-il, ne doit pas se laisser détourner de sa tâche principale, qui est d'empêcher des opérations contre nos côtes, en restant intacte..., etc. » Quelques heures après Burian apprenait le torpillage du *Szent Istvant* et de l'autre dreadnought!...

des coups portés à l'ennemi », dit, avec raison, le *Messagero*. Ces pertes, en effet, sont à peine inférieures aux pertes *réelles* en cuirassés, infligées à l'Allemagne à la bataille du Jutland, et elles sont très supérieures aux pertes avouées par le gouvernement allemand.

. . . . . .

. . . . . *(9 lignes censurées)* . . . . . .

. . . . . .

. . . . . Le matériel exposé par les Italiens pour couler les deux *Monarch* et les trois *Viribus* ne valait pas, en tout, 800 000 francs et il n'a exposé que la vie de *30 hommes*.

Quant aux résultats stratégiques de ces actions, ils sont énormes : il est vraisemblable qu'en se concentrant à Cattaro, la flotte autrichienne avait un autre but que de chercher un abri plus sûr que Pola. Cattaro est sa base avancée, à l'entrée de l'Adriatique, sa position initiale d'attaque. On a beaucoup parlé, ces temps derniers, des bâtiments de la flotte russe de la mer Noire tombés aux mains des Allemands. Peut-être la flotte autrichienne se préparait-elle à opérer plus tard sa jonction avec la flotte turco-allemande des Dardanelles, et à constituer ainsi une force assez nombreuse pour être gênante et dangereuse? Décapitée de trois sur quatre des dreadnoughts capables de faire la « trouée [1] », la flotte autrichienne est réduite à l'impuissance. Elle ne peut plus, sans folie, tenter l'exécution de ce plan ambitieux.

***

Les faits que nous venons de rappeler montrent combien étaient justes les prévisions de l'amiral Aube, quand il préconisait la torpille, portée par des bâtiments à très grande

1. *Durchbrechen*, disent les Allemands.

vitesse et de petites dimensions. Les petits torpilleurs automobiles du commandant Rizzo sont à peu près grands comme les premiers torpilleurs français de 27 mètres environ et de 32 à 46 tonnes, commandés de 1874 à 1878 à divers constructeurs anglais. Les torpilleurs italiens manquaient un peu de vitesse, mais c'est grâce à leurs toutes petites dimensions qu'ils purent s'introduire en décembre dans le port de Trieste, *et en ressortir*, qu'ils parvinrent à se glisser le 10 juin, entre les destroyers autrichiens beaucoup plus grands qu'eux, et plus fortement armés.

Les torpilles italiennes nouvelles portent des charges formidables : 225 kilos de haut explosif. Quel cuirassé pourrait résister à ces doses massives supérieures de plus de 35 kilos à celles que les Allemands sont parvenus à loger dans leurs nouvelles torpilles? Que dire enfin de l'adresse et de la sûreté de coup d'œil et de manœuvre de ces équipages intrépides et de ces officiers courageux [1]?

. . . . . .

. . . . . *(18 lignes censurées)* . . . . . .

. . . . . .

OLIVIER GUIHÉNEUC

1. La conclusion de l'article jugeait sévèrement la politique navale suivie en France depuis *1906*.

NOTES SUR L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE[1]

IV

LES RÉPÉTITEURS

La question des maîtres répétiteurs est, parmi celles que soulève l'enseignement secondaire dans l'Université, une des plus difficile à résoudre; il est même douteux que l'on puisse en trouver une solution satisfaisante tant que subsistera le régime actuel de l'internat : aussi, en attendant, faut-il chercher à tirer de nos institutions telles qu'elles sont, le meilleur parti possible.

Théoriquement, le rôle des répétiteurs est double : ils expliquent, en dehors des classes, lorsque cela est nécessaire, les leçons des maîtres titulaires à ceux qui les ont entendues, et s'assurent que ces leçons ont été comprises et apprises; ils exercent, en outre, la surveillance en dehors des classes, en récréation, en promenade, en étude, au réfectoire et au dortoir, partout où les élèves se trouvent sans leurs professeurs, et rendent compte de ce qu'ils ont observé touchant leur travail et leur conduite aux maîtres et à l'administration. Il suffit de définir ce double rôle pour se rendre compte de l'importance qu'il pourrait avoir, si, dans la pratique, l'esprit

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1918.

de la loi qui l'a créé et des règlements qui en ont déterminé les limites et les caractères n'était jamais faussé. En fait, les lois et les règlements n'ont jamais été rigoureusement suivis, ni autrefois, ni aujourd'hui.

Autrefois, les maîtres répétiteurs pouvaient se diviser en deux classes. La première se composait ordinairement de jeunes gens sans fortune, intelligents, laborieux et ardemment désireux de conquérir au plus vite leurs titres de licenciés, d'agrégés et même de docteurs, afin d'arriver au professorat. Ils débutaient le plus souvent, comme le petit Chose, dans de tout petits collèges où ils séjournaient peu et passaient de là dans un lycée, où des cours de licence étaient faits par des professeurs des hautes classes. Les plus heureux obtenaient un poste dans une ville de facultés où ils avaient à leur disposition toutes les ressources nécessaires pour travailler et réussir. Le répétitorat n'était donc pour eux qu'un *moyen* de se créer une position sans recourir à l'aide de leurs familles ou aux bourses de l'État très parcimonieusement accordées. Ils sont légion aujourd'hui, ceux qui ont ainsi réussi à conquérir les plus hautes places dans nos lycées petits et grands, dans nos facultés, voire même à la Sorbonne, au Collège de France et dans les différentes académies. Comme répétiteurs, ces tout jeunes gens étaient évidemment de valeur très inégale ; ils manquaient d'expérience et d'autorité ; en outre, ils étaient tellement préoccupés de leurs propres travaux qu'ils n'avaient guère le loisir de songer aux travaux des autres. Ce que nous nous rappelons fort bien, cependant, c'est qu'ils étaient trés aimés des professeurs dont ils suivaient les cours, très estimés et même respectés de leurs élèves, à qui leur exemple était salutaire. D'instinct, les enfants respectent ceux qui travaillent et dans lesquels ils sentent des lutteurs soucieux de réussir. Lorsque l'administration, ce qui n'arrivait pas toujours, était assez bien inspirée pour placer ces travailleurs dans les études des grands, il s'établissait souvent entre eux et les élèves une véritable émulation d'où sortaient des amitiés solides qui ne disparaissaient pas à la sortie du collège.

La deuxième classe comprenait tous ceux qui, pour différentes raisons, avaient renoncé aux examens et aux concours,

et pris la résolution de rester répétiteurs jusqu'à l'heure de la retraite. Pour ceux-là, le répétitorat était non plus un *moyen*, mais une *fin*, une carrière. Quant à leur rôle, il se réduisait presque exclusivement à celui de surveillant. Ils n'avaient avec les professeurs que des relations lointaines et accidentelles ; ils n'en avaient guère plus avec les familles, surtout avec les familles des grands ; ils étaient simplement — et, réduit à cela, leur rôle avait encore son importance — les gardiens de la discipline et les éclaireurs de l'administration. Le tort de quelques-uns d'entre eux était, malheureusement, de se n g'iger un peu, au préjudice de leur prestige et de leur autorité : d'où les critiques souvent justifiées dont ils ont eu, eux et nos collèges, à souffrir.

On a cherché de nos jours à modifier cette organisation et à l'améliorer. On a réservé, dans un certain nombre de lycées, la surveillance des dortoirs et celle des récréations et des études pendant les jours de fêtes à de jeunes étudiants, de lettres, de sciences, de médecine, de droit, auxquels on offre, en échange des services qu'ils rendent, le gîte, la nourriture et une rétribution minime, mais à peu près suffisante pour payer leurs inscriptions et subvenir à leurs besoins les plus urgents. Comme les « jeunes » d'autrefois, ces surveillants d'internat — non répétiteurs — sont d'autant mieux accueillis dans nos lycées, qu'ils sont d'ordinaire laborieux, d'éducation excellente, et que leurs « surveillés » savent fort bien qu'ils se retrouveront demain dans les mêmes rangs de la société. Et cependant, nous pensons qu'ils pourraient être remplacés par des blessés et des mutilés revenus du front. Si l'on se décidait à confier la surveillance des élèves à des sous-officiers, intelligemment choisis bien entendu, ces nouveaux auxiliaires auraient certainement une autorité que nos jeunes étudiants n'ont pas, et leur présence dans nos lycées, qui rappellerait la glorieuse et terrible épopée, serait déjà à elle seule pour les enfants, une précieuse et vivante leçon.

Les répétiteurs proprement dits sont devenus des professeurs-adjoints, et l'on a multiplié les mesures propres à accroître leur autorité. On leur a ouvert le conseil d'administration du lycée, où ils peuvent rendre de réels services grâce à la connaissance très précise qu'ils possèdent de la mentalité et de

la conduite des élèves. On a confié à quelques-uns d'entre eux certains cours accessoires, cours indépendants auxquels ils accordent d'autant plus de soin qu'ils ont plus d'intérêt à les voir réussir. De leur succès, en effet, dépendent en grande partie leur autorité sur leurs élèves, leur avancement, et aussi leurs ressources, les familles recherchant de préférence les leçons des maîtres qui ont la confiance de leurs enfants. On tend, enfin, à leur confier de plus en plus la suppléance des professeurs titulaires absents ou malades, de telle sorte que leur situation dans la maison soit celle non de subordonnés, mais d'auxiliaires et d'amis. De là, entre les professeurs, titulaires et adjoints, une émulation qui peut être excellente, mais de là aussi des rivalités et des luttes fâcheuses à redouter, et dont ne manqueraient pas, si elles venaient à se produire, de s'amuser la malignité des élèves.

Malgré ces réformes, un très grand nombre de maîtres répétiteurs n'ont pu être pourvus de cours, parce qu'ils n'avaient pas les titres universitaires exigés, ou parce que les professeurs titulaires suffisaient à la tâche. Ces maîtres restent donc ce qu'ils étaient autrefois, de simples surveillants, dont la situation matérielle a été améliorée, mais dont la situation morale n'a guère changé, malgré le titre de professeur-adjoint qu'on leur a concédé. Bien qu'ils vivent encore de longues heures, chaque journée, avec les élèves, ils n'ont sur eux qu'une influence limitée, d'autant plus limitée qu'ils cherchent moins à l'étendre. Aussi est-il rare que les élèves aient pour eux cet attachement fait de confiance, d'affection, de respect et de reconnaissance qu'ils ont pour quelques-uns de leurs professeurs. Et cela se remarque non seulement dans nos établissements universitaires, mais encore dans tous les autres établissements d'enseignement secondaire, qu'ils soient laïques ou religieux. C'est pourquoi, dans beaucoup d'établissements congréganistes, les professeurs et même les professeurs des hautes classes sont chargés d'une partie de la surveillance, en étude, en cour, en promenade, au réfectoire et au dortoir, et en remplissant ces fonctions, ils ne croient pas du tout s'abaisser. La mesure est excellente, et l'on a souvent songé à l'appliquer dans nos collèges et nos lycées, sans y réussir. Il serait bon, croyons-nous, d'y songer de nouveau. Si chaque professeur

était astreint à faire, chaque semaine, un certain nombre d'heures de surveillance, quelque faible que fût ce nombre, la fonction de surveillant se trouverait par là même réhabilitée et, en quelque sorte, ennoblie, et le problème du répétitorat serait bien près d'être résolu. Malheureusement, tous ces projets de réforme se heurtent à la routine et aux préjugés qui ont bien souvent raison du bon sens.

En tous cas, il faut que l'administration et les professeurs consentent, enfin, à se rapprocher des répétiteurs plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, dussent leurs premières avances n'être que froidement accueillies. En se rapprochant des répétiteurs, en se les attachant par tous les moyens en son pouvoir, en gagnant leur confiance, l'administration assure l'ordre et la discipline de la maison. Sa grande préoccupation doit donc être de consolider leur autorité ; si cette autorité est méconnue, elle doit intervenir aussitôt. En se rapprochant des répétiteurs, les professeurs, de leur côté, rendent leur tâche plus facile. Nous en avons connu qui avaient l'habitude de consulter fréquemment les maîtres chargés de la surveillance de leurs élèves, et de leur demander non seulement des renseignements, mais des conseils ; ils ne craignaient aucunement de déchoir en allant causer avec eux, au milieu des élèves, pendant les heures de récréation, ou en les accompagnant en ville et à la campagne, les jours de promenade : de cette intimité, maîtres, professeurs et élèves profitaient également. Si tous, dans l'Université et hors de l'Université, comprenaient mieux leur devoir, l'exemple de ces maîtres se serait vite généralisé, et par là se trouverait considérablement atténué, sinon tout à fait détruit, l'un des plus grands défauts que l'on reproche à nos internats de l'enseignement secondaire.

V

LES ÉLÈVES

L'accord des élèves et leur attachement au collège est plus important encore que l'accord et l'attachement des maîtres, car ils sont aussi la vie, la santé et le rayonnement de la mai-

son. Malheureusement, cet accord et cet attachement sont, dans certaines contrées et dans certains collèges, très difficiles à obtenir. Le collège universitaire, très différent en cela des collèges congréganistes, est ouvert à tous et rapproche des enfants d'origines, d'éducations, de fortunes et d'opinions tout à fait différentes ; ces enfants, naturellement, arrivent avec des préventions nombreuses et quelquefois avec le parti pris bien arrêté de ne se lier qu'avec les camarades dont ils connaissent les familles, et que leurs parents permettent de choisir pour amis. Nous avons vu des élèves passer ensemble plusieurs années, dans les mêmes classes du même lycée, sans qu'aucune intimité s'établît entre eux, sans même qu'ils fussent portés, lorsqu'ils se rencontraient hors du collège, à se tendre et à se serrer la main. Il faut absolument que ces cas, assez rares avant la guerre, disparaissent tout à fait et qu'enfin s'établisse entre tous les élèves cette bonne camaraderie dont leurs aînés donnent l'exemple dans les tranchées.

A la création de ces amitiés qui se prolongent pendant la vie entière, tous les maîtres doivent s'employer de leur mieux, dans l'intérêt de l'État non moins que dans l'intérêt du collège et des élèves : en classe et hors de classe, dans l'intimité des conversations familières, par les conseils qu'il est si facile de donner et de faire suivre à des enfants dont on a gagné l'affection. Ils peuvent s'y employer également — de concert avec l'administration — en s'intéressant à l'organisation des jeux et des fêtes dans la maison, et aussi à la formation des différentes sociétés : sociétés sportives, sociétés chorales ou littéraires, sociétés de bienfaisance qui s'y rattachent.

Pendant longtemps les jeux ont été fort négligés, dédaignés même, au moins par les élèves des classes s périeures. Aussi, les heures de récréation étaient-elles devenues des heures de longues causeries, de flânerie indolente et de promenades monotones sous les arbres ou le long des murs de la cour. Les exubérants et bruyants enfants d'autrefois s'étaient mués en péripatéticiens calmes et réfléchis. Les péripatéticiens n'ont pas tout à fait disparu, mais leur nombre a considérablement diminué, pendant que celui des sportsmen grossissait chaque année ; nous devons nous en réjouir, car les jeux et les sports nous rendent d'inappré-

ciables services. Ils fortifient le corps, et rien n'est propre à maintenir la santé de l'âme comme un corps robuste et bien équilibré; ils contribuent à nous délivrer d'un des préjugés les plus sots dont nous ayons eu à souffrir jusqu'ici, ce préjugé de mandarin suivant lequel les seules qualités qui comptent sont les qualités de l'esprit; ils rapprochent des élèves que tendent toujours à séparer un peu les divisions par classes et par études, en les groupant d'après leurs aptitudes et leurs goûts; ils contribuent à développer les plus précieuses des vertus sociales: l'émulation, l'esprit d'initiative, l'aptitude à s'organiser en vue d'une fin déterminée, l'obéissance aux règlements acceptés, l'esprit de discipline, le sentiment de la justice et le respect des autorités régulièrement établies.

De ces sports d'ordre physique, il faut rapprocher les sports d'ordre différent auxquels donnaient lieu les grands concours, concours académiques et concours général, que l'on a malheureusement supprimés, supprimant en même temps l'une des sources d'émulation les plus fécondes. Cette suppression est d'autant plus regrettable que, dans ces concours comme dans les matches dont nous parlions tout à l'heure, les élèves luttaient non seulement pour eux, mais pour leur *équipe*, c'est-à-dire pour leur classe et pour leur lycée. De fait, quand le succès était obtenu, tous s'en montraient bruyamment heureux et fiers. Il faut avoir vu, pour s'en rendre compte, la joie des élèves les jours où était affichée la liste des lauréats, lorsque, sur cette liste, figurait en bonne place un assez grand nombre de leurs camarades. Comme ces concours se passaient toujours loyalement, ils habituaient les élèves à reconnaître les supériorités qui s'imposent et à n'estimer que les distinctions méritées, et cela encore est bien une vertu sociale qui a son prix.

Les fêtes ne sont pas moins nécessaires que les sports et les jeux. Chaque collège devrait avoir les siennes. La plus ancienne de nos fêtes universitaires est la Saint-Charlemagne. Ceux d'entre nous qui ont dépassé la quarantaine se rappellent avec quelle solennité familière elle se célébrait dans nos lycées de Paris. A cette fête où étaient conviés avec les élèves qui avaient obtenu les succès réglementaires, les professeurs et les amis du collège ; jeunes et vieux rivalisaient d'entrain, de

bonne humeur, de gaîté, d'éloquence et d'esprit. Le banquet terminé, la réunion se continuait en amicales causeries : causeries entre anciens, heureux de se retrouver dans l'établissement où s'est écoulée une grande partie de leur jeunesse ; entre anciens et nouveaux, heureux, les uns de parler de leur passé, les autres d'apprendre à le connaître et ainsi, amicalement, presque à mi-voix, sur le ton de l'intime confidence. se faisait d'une génération à une autre génération la transmission des traditions de la vieille maison qui devenait alors de plus en plus chère à tous. Que les temps sont changés ! Cette fête qu'il aurait fallu généraliser en l'introduisant même dans nos plus modestes lycées de province, a été au contraire, dans les lycées où on la célébrait de temps immémorial, complètement dépoétisée. On en a d'abord banni les amis du dehors, les anciens ; les professeurs continuent à être invités au banquet, mais, par mesure d'économie, ils ne s'y assoient plus : ils entendent, debout, quelques diseurs en prose et en vers et vident la traditionnelle coupe de champagne en l'honneur de Charlemagne « à la barbe fleurie ». Et c'est tout. Beaucoup trouvent que, décidément, ce n'est pas assez, et pensent qu'il serait préférable de supprimer entièrement cette fête que de la conserver ainsi défigurée et mutilée.

Bien d'autres fêtes pourraient être organisées : fêtes intimes auxquels ne prendraient part que les habitants du lycée ; fêtes un peu plus cérémonieuses où l'on inviterait quelques amis ; fêtes plus brillantes où assisteraient les familles. Quant aux prétextes de ces fêtes, on n'aurait que l'embarras de les choisir. Littéraires et scientifiques ne trouvent-ils pas, lorsqu'ils le veulent, les raisons les plus légitimes pour visiter soit une usine, soit une exposition, soit un musée? La publication d'une belle œuvre littéraire ou musicale, une grande découverte, l'arrivée d'un explorateur, la mort d'un personnage célèbre, autant d'occasions pour un causeur compétent et de bonne volonté de réunir nos élèves et de les distraire en les instruisant. Pour les tout petits et même pour quelques *moyens*, je souhaiterais autre chose. Guignol est l'un de leurs grands amis, pourquoi ne l'inviterait-on pas de temps à autre? Nous serions ravis également de voir à ses côtés Robert Houdin ou l'un de ses élèves, car rien ne passionne nos enfants

comme ces escamotages savants et ces métamorphoses merveilleuses. Mais que deviendront les études sérieuses avec de tels passe-temps? — Bonnes gens, rassurez-vous! Les leçons les plus profitables ne sont pas toujours les plus austères, et je connais de simples jeux qui valent les plus doctes leçons! — Dans chaque famille, il y a des fêtes commémoratives; pourquoi le collège n'aurait-il pas les siennes? Comment, plutôt, pourrait-il n'en pas avoir, lorsque tant de pages glorieuses, après la guerre, auront été inscrites sur son livre d'or? A ces fêtes, graves entre toutes, nous pourrions tous puiser le plus salutaire enseignement. Viennent enfin les fêtes purement littéraires et musicales, données par les élèves, dont l'origine est aussi ancienne que celle de la Saint-Charlemagne. Ces fêtes qui apportent une heureuse diversion dans la vie forcément un peu monotone du collège, font à la fois la joie des élèves qui en sont les principaux acteurs et la joie de leurs familles qui les applaudissent. Et ce canevas de fêtes peut être indéfiniment varié suivant les villes et les temps, suivant aussi la prospérité des différentes sociétés : musicales, littéraires, sportives et charitables que l'administration et les professeurs ont eu le bon esprit de susciter et d'encourager[1].

VI

L'INSPECTION GÉNÉRALE

Pour s'assurer du bon fonctionnement de ses collèges et lycées, l'Université a créé des inspecteurs spéciaux et d'une

1. Les caractères communs aux groupements ou sociétés scolaires que nous avons signalés jusqu'ici sont d'avoir un but nettement défini et ouvertement reconnu, une organisation et une réglementation dont tous peuvent prendre connaissance, et de fonctionner avec l'assentiment et souvent avec l'aide de l'administration et des professeurs. Le résultat de ces groupements est toujours excellent lorsque leurs membres restent fidèles à la ligne de conduite qu'ils ont librement acceptée. Tout autres sont les caractères, tout autres les résultats de certains groupements scolaires; les plus importants sont la *Taupe* et la *Corniche*, qui ont commencé à s'organiser dans nos lycées et collèges à l'époque où furent créés les deux grandes écoles de Polytechnique et de Saint-Cyr. Ils ont soulevé, ces dernières années, de nombreuses critiques; professeurs, proviseurs et anciens élèves leur reprochent d'avoir l'influence la plus fâcheuse sur le travail, la discipline, la moralité et la prospérité des maisons qui les tolèrent; aussi l'administration supérieure paraît-elle résolue à les interdire définitivement.

compétence éprouvée. Chacun de ces inspecteurs est chargé de se renseigner aussi exactement que possible sur le savoir des maîtres; sur leur savoir-faire, c'est-à-dire sur l'habileté avec laquelle ils communiquent ce qu'ils savent et réussissent à se faire écouter et comprendre ; sur l'autorité qu'ils ont dans leur classe, sur la discipline qui y règne et sur les progrès de leurs élèves. Ils sont chargés, en second lieu, de recueillir les vœux des maîtres, de les apprécier et de les transmettre au ministère. Autrefois, lorsque les professeurs munis des titres universitaires étaient moins nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui et que l'on rencontrait encore dans nos collèges, même dans les hautes classes, en rhétorique et en philosophie, de simples bacheliers, l' nspecteur général avait aussi pour tâche de découvrir les valeurs qui pouvaient se cacher parmi eux; les services qu'ils rendaient ainsi étaient très grands. Il est probable que M. Fouillée, par exemple, ne serait jamais devenu le maître que tout le monde connaît si, dans son petit collège, il n'avait été découvert, encouragé et soutenu par son inspecteur général, M. F. Bouillier, et il nous serait facile d'ajouter beaucoup d'autres noms à celui-là. L'inspecteur général a donc une mission complexe et délicate; de la manière dont elle est remplie dépend souvent l'avenir d'un grand nombre de fonctionnaires.

Il reste à savoir si, dans les conditions où il l'exerce, il peut réellement remplir d'une manière satisfaisante une telle mission. Nous n'hésitons pas à répondre : non ! — Il ne peut pas la remplir pour plusieurs raisons : la première, c'est qu'il n'en a pas le temps. Les inspections les plus longues, sauf de rares, très rares exceptions, durent deux heures ; innombrables sont celles qui durent simplement une heure et même moins. Comment apprécier dans ces conditions le savoir, le savoir-faire, l'autorité des maîtres, les progrès des élèves [1]? On a beau être bien doué, avoir une longue expérience des enfants et des hommes, on ne peut réaliser l'impossible.

1. Comment, encore, se faire une opinion sérieuse et défendable sur la valeur des rapports qui sont remis et par le proviseur et par l'inspecteur d'académie, touchant la manière dont le professeur inspecté remplit sa tâche?

On le peut d'autant moins que, pendant ces deux heures, beaucoup de causes peuvent intervenir pour fausser le jugement de l'inspecteur, — Ainsi, on sait généralement à Paris, on sait presque toujours en province, grâce aux économes qui, en se renseignant, renseignent leurs collègues, à quel moment, voire quel jour et à quelle heure doivent venir les inspecteurs. Les maîtres peuvent donc se tenir sur leurs gardes et préparer minutieusement la classe redoutée ; mais alors ils seront jugés non sur leur enseignement ordinaire, mais sur leur enseignement d'un jour, par conséquent sur des éléments truqués.

Si, malgré les précautions prises, l'inspecteur arrive à l'improviste, sans que le professeur ait été prévenu, il peut être encore la victime de bien des apparences trompeuses. Il est des maîtres, même parmi les plus distingués, d'une telle timidité et d'une telle impressionnabilité que la seule vue d'un inspecteur les paralyse. « J'ai eu, me disait il y a quelque temps l'un d'entre eux, trente-huit inspections en tout; ce sont les trente-huit plus mauvais jours de ma vie ! » Excellents lorsqu'ils sont seuls avec leurs élèves, ces maîtres deviennent détestables dès qu'ils se sentent observés et jugés. Ils sont d'une gaucherie désespérante, dont leurs élèves eux-mêmes sont surpris et peinés. Il peut arriver aussi que le jour où surgit l'inspecteur général soit précisément un de ces jours malheureux où tous les ennuis fondent sur vous à la fois, le jour, peut-être le seul, où le maître a négligé de préparer son cours. — Mais le maître doit tous les jours préparer son cours ! — C'est entendu, mais enfin supposons qu'un jour, pour une cause ou pour une autre, il ne l'ait point fait. En temps ordinaire, les élèves ne s'en seraient pas aperçus. La leçon aurait été faite quand même, et probablement bien faite, et peut-être mieux faite que si elle avait été longuement préparée ; en présence de l'inspecteur, il en est autrement, car si la peur du danger centuple quelquefois les forces, le plus souvent elle les brise. Jugera-t-on et ce timide et ce négligent sur les leçons qu'ils ont faites? Est-il juste d'en tirer argument contre eux et de dresser un rapport dont leur avenir peut avoir à souffrir? Évidemment non. Et cependant, qui oserait affirmer que le fait ne s'est jamais produit?

A ces causes d'erreur s'en ajoutent d'autres qui viennent, non plus des professeurs, mais des inspecteurs eux-mêmes. Prenons nos exemples dans le passé, dans un lointain passé, pour être plus à l'aise. Beaucoup d'entre nous ont connu, il y a longtemps, très longtemps, des inspecteurs qui prenaient la parole presque en entrant au collège et ne la quittaient qu'en sortant. Ah ! les aimables inspecteurs ! Ils causaient avec les administrateurs, causaient avec les professeurs, causaient avec les élèves, disaient des choses charmantes et se retiraient enchantés des autres et d'eux-mêmes. Dès lors, comment pouvaient-ils juger? J'imagine que leurs rapports étaient pleins d'observations judicieuses et de remarques bienveillantes, et qu'ils n'ont jamais été nuisibles à personne ; c'est pourquoi la mémoire de ces inspecteurs nous est chère ! Nous en avons connu qui, au contraire, ne disaient rien ou presque rien : « Monsieur le professeur, quelle leçon faites-vous aujourd'hui? Bien. Je vous écoute. » Le professeur commençait sa leçon pendant que monsieur l'inspecteur prenait des notes, beaucoup de notes, ou faisait sa correspondance, ou somnolait en ayant l'air d'écouter, et, quand la leçon était finie : « Monsieur le professeur, faites comme si je n'étais pas là. Corrigez les devoirs ou interrogez les élèves... Ne changez rien à vos habitudes. » Et le malheureux professeur se mettait à corriger les devoirs et à interroger des élèves, pendant que monsieur l'inspecteur se remettait à prendre des notes, beaucoup de notes, ou à somnoler en écoutant, jusqu'au moment où, tout à coup, sortant vivement sa montre et la regardant d'un air navré : « Je vous demande pardon de vous interrompre, mais je suis obligé de vous quitter. » Et monsieur l'inspecteur général, ordinairement accompagné de monsieur le proviseur et quelquefois aussi de monsieur l'inspecteur d'académie, se levait, l'air affairé, saluait et sortait au milieu du soulagement général. Ces inspecteurs étaient le cauchemar des maîtres et la joie des élèves moqueurs que ces séances bizarres amusaient énormément. — Ces inspecteurs n'étaient cependant pas les plus redoutés. Les plus redoutés étaient ceux qui semblaient voir dans leurs fonctions un simple moyen, pas dangereux et commode, de brimer les malheureux professeurs par leurs sourires narquois

et leurs remarques désobligeantes et, en les humiliant devant leurs élèves, de les faire beaucoup souffrir. Deux ou trois — leur nombre est restreint, heureusement, — se sont illustrés en ce genre, et l'on en conserve encore dans l'Université le peu sympathique souvenir.

Mais, alors, que conclure? — Ma conclusion je l'ai demandée à l'un de nos aînés dont l'enseignement a toujours été hautement apprécié et qui, plus que tout autre, me paraissait qualifié pour nous donner sur un sujet si délicat un avis sage et motivé.

« Ce qu'ont été mes inspecteurs, m'écrit-il, ce que j'ai pensé d'eux, je l'ai oublié ; rien ne rend oublieux comme le calme et le silence de la retraite ; mais, depuis que votre lettre m'est arrivée, je me suis pris à rêver d'un inspecteur idéal, de celui que j'aurais aimé voir entrer dans ma classe autrefois et à qui, l'inspection terminée, j'aurais été heureux de demander des conseils. Je me représente un homme d'une très grande courtoisie, de cette courtoisie que donne une bonne éducation première et que les petites vilenies de l'existence ne réussissent pas à effacer ; un homme d'une bienveillance et d'une autorité si réelles et si visibles qu'elles inspirent de suite la confiance et le respect. — Je me le représente entrant dans ma classe non comme une menace, mais comme un encouragement, écoutant le maître lorsqu'il parle, indiquant d'un geste discret son approbation aux bons endroits, dissimulant soigneusement ses impressions aux mauvais ; redoutant pardessus tout d'amoindrir et d'humilier le maître devant les enfants qui doivent le respecter. — Je me le représente prenant lui-même la parole, interrogeant et fournissant ainsi au professeur l'occasion de montrer plus librement la souplesse de son esprit, son sang-froid, sa connaissance de l'âme des enfants, mais sans que la classe puisse soupçonner cette ruse très permise et dont tous peuvent bénéficier. — Je me le représente, la classe terminée, me donnant des conseils, me signalant mes défauts, soulignant mes qualités et écoutant, sans ennui apparent, mes projets, mes vœux de réforme, mes critiques et peut-être mes plaintes. — Je me le représente, enfin, hors du collège, dans les bureaux du ministère et dans

les comités où nos intérêts se discutent, libre de tout préjugé d'école ou de parti et assez indépendant pour ne souffrir d'autre pression que celle de sa conscience. Un tel inspecteur ne serait point infaillible — il dispose de si peu de temps pour nous étudier ! — mais il aurait certainement l'affection et le respect de tous, et son ministère serait bienfaisant. »

VII

RAPPORTS DES TROIS ENSEIGNEMENTS

Nous avons considéré jusqu'ici l'enseignement secondaire dans le jeu régulier de ses différents rouages, montré par où il se rapproche de l'enseignement primaire et de l'enseignement supérieur et par où il s'en sépare. Ces trois ordres d'enseignement ayant un même but : fortifier l'unité du pays et créer, au-dessus de l'âme de l'école, une sorte de conscience ou d'âme nationale, on conçoit que tout désaccord un peu profond, notamment au point de vue des principes fondamentaux sur lesquels reposent l'ordre et la tranquillité de l'État, que même la simple défiance d'un de ces enseignements vis-à-vis de l'autre, ne pourraient manquer d'avoir une répercussion fâcheuse dans nos relations sociales. Une instruction et une éducation différentes ne pourraient nous donner que des Frances différentes, et c'est ce qu'il faut éviter à tout prix.

Or, c'est un fait qu'entre l'enseignement secondaire et l'enseignement primaire l'entente est loin d'être toujours cordiale. Il n'y a évidemment entre eux ni animosité, ni antagonisme irréductibles, mais il y a incontestablement gêne et malaise. Nous en avons la preuve malheureusement trop fréquente dans les articles de nos journaux et de nos revues pédagogiques. Nous en avons une preuve non moins frappante dans l'échec de presque toutes les tentatives qui ont été faites, dans différentes villes de province, pour rapprocher le personnel des deux enseignements et établir entre tous leurs membres une bonne confraternité. Nous en avons la preuve, enfin, dans l'accueil que font généralement nos

instituteurs et nos inspecteurs primaires aux inspecteurs d'académie et même aux inspecteurs généraux que l'administration supérieure, à tort ou à raison, ne choisit jamais dans leurs rangs. Cette attitude combative et hostile est d'autant plus étrange, au premier abord, que la plupart des instituteurs et des inspecteurs de l'enseignement primaire mettent leurs enfants dans nos lycées et que beaucoup rêvent pour eux du professorat : le nombre des professeurs dont les parents sont ou ont été dans l'enseignement primaire est aujourd'hui considérable. Elle paraît d'autant plus étrange encore que l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur s'entendent à merveille et ne songent qu'à se rapprocher de plus en plus.

En réalité, les causes de cette opposition entre l'école et le collège sont extrêmement complexes. On l'a quelquefois attribuée à des sentiments de jalousie d'un côté et de vanité de l'autre; mais, bien qu'il existe fort peu d'actes où une analyse un peu subtile ne puisse retrouver quelques traces de ces sentiments, nous croyons qu'il faut chercher d'autres causes. Cette opposition tient avant tout à la différence des conditions auxquelles ont dû s'adapter pour vivre les deux enseignements. L'enseignement primaire n'a réussi à conquérir la situation qu'il occupe aujourd'hui qu'après une lutte des plus ardentes et des plus passionnées contre des attaques de toutes sortes. De là, pour ses maîtres, l'habitude de se tenir toujours sur la défensive, et la tentation, bien naturelle, l'occasion s'offrant, de passer à l'offensive ; de là aussi cette tension, cette manière d'être explosive et combative que parfois on leur reproche. Cette manière d'être ne saurait surprendre aucun de ceux qui ont connu la situation de l'instituteur avant 1870 en France, et les campagnes qui, depuis cette époque, ont été dirigées contre lui. — L'enseignement secondaire ne s'est pas organisé non plus et ne s'est pas maintenu sans rencontrer d'opposition, mais cette opposition a été généralement moins hargneuse et moins vive. Souvent même l'accord s'est établi ou a paru s'établir entre l'enseignement secondaire universitaire et l'enseignement secondaire libre : celui-ci se réservant l'éducation de ses élèves, c'est-à-dire la partie de l'enseignement

la plus importante et la plus haute ; celui-là se chargeant surtout de la partie la plus modeste : l'instruction. Les maîtres de l'enseignement secondaire n'avaient donc pas les mêmes raisons de se montrer combatifs, puisqu'ils n'étaient pas aussi directement et aussi violemment attaqués ; mais aux yeux de leurs collègues de l'enseignement primaire, ils ont eu le grand tort de ne pas faire cause commune avec eux et de ne pas les avoir défendus comme ils auraient dû les défendre.

Ce que n'ont pas fait les professeurs de l'enseignement secondaire, beaucoup de maîtres de l'enseignement supérieur l'ont fait, et ainsi se sont trouvés consolidés entre les deux enseignements les liens de bonne confraternité qu'avaient déjà créés les chaires d'éducation dont l'enseignement s'adressait aux instituteurs dans les facultés. Les professeur de l'enseignement supérieur ont fait mieux. Ils ont proclamé la haute valeur de l'enseignement primaire. L'un d'eux n'a-t-il pas soutenu récemment que toutes nos écoles primaires devaient devenir de « véritables petites facultés rurales » où il convient d'appliquer les méthodes d'investigation et de raisonnement en usage dans l'enseignement supérieur? Ces éloges ont été d'autant mieux accueillis qu'ils venaient de plus haut.

Il se pourrait cependant que la cause dont nous venons de parler ne soit elle-même qu'un effet d'une ou de plusieurs autres causes plus anciennes et plus profondes, celle-ci par exemple : l'école primaire est l'école du peuple, et le collège l'école de la bourgeoisie. Bien que ces expressions de peuple et de bourgeoisie soient difficiles à définir, elles n'en correspondent pas moins à des réalités distinctes. La mentalité n'est pas et ne peut pas être la même au collège et à l'école, parce que le peuple et la bourgeoisie ont des goûts, des préjugés des passions, des qualités et des défauts différents, parfois opposés, qui nécessairement se retrouvent à quelque degré dans les écoles où vont leurs enfants. Tous les maîtres en subissent l'influence, les maîtres de l'enseignement primaire plus encore que les autres, parce qu'ils ont, en général, des relations plus étroites avec les familles de leur élèves. De là bien des préventions plus ou moins inconscientes.

Ajoutons que la différence des études auxquelles ont dû se livrer les maîtres des différents enseignements ne pouvait

pas ne pas créer entre eux des manières un peu différentes de sentir et de penser; mais d'autres dispositions d'esprit devraient porter tous les universitaires à se rapprocher et à se soutenir, au lieu de se combattre et de se fuir.

Jusqu'ici, nous n'avons attaché à ces malentendus et à ces hostilités plus ou moins ouvertes qu'une médiocre importance, et en cela nous avons eu grand tort. Aujourd'hui, après les épreuves que nous venons de subir, nous serions absolument inexcusables si nous ne faisions pas tous nos efforts pour nous rapprocher et nous entendre. Ne perdons pas de vue que ce qui était très difficile avant la guerre, doit être facile après. Universités, collèges, écoles ont noblement payé leur dette à la patrie. Instituteurs et professeurs ont combattu les uns à côté des autres, ont appris à s'estimer les uns les autres ; les survivants n'oublieront pas cette confraternité d'armes et en perpétueront le souvenir bienfaisant. Les moyens ne leur manqueront pas. Ils leur seront fournis par les fêtes universitaires, devenues de plus en plus nombreuses : fêtes littéraires et musicales ; fêtes charitables au profit d'œuvres utiles à nos écoles ; fêtes commémoratives en l'honneur de nos victoires et en l'honneur de nos disparus. — Ils leur seront fournis également par les sociétés qui, de tous côtés, s'organisent ou se réorganisent déjà, en vue de seconder et d'étendre l'action de nos différents enseignements sur la jeunesse de nos écoles.

L'Inspecteur d'Académie pourra contribuer utilement à ce rapprochement. La place qu'il occupe entre les deux enseignements, la connaissance qu'il possède de leurs maîtres, surtout des maîtres de l'enseignement primaire, l'autorité que lui confèrent ses fonctions en font un intermédiaire tout désigné et le plus précieux de tous *les agents de liaison*.

Nous doutons cependant que tous ces moyens, même réunis, nous donnent le résultat que nous poursuivons, il faudrait y ajouter un moyen nouveau que nous préconisions il y a déjà vingt ans. On a beaucoup remarqué, au mois de juillet 1915, que dans certains départements ordre avait été donné de réunir pour la distribution des prix, dans une même cérémonie, les élèves de l'école normale primaire et les grands élèves du lycée. Et cette innovation parut très heureuse, qui faisait

ainsi fraterniser des enfants dont les parents, sans distinction de rang ni de fortune, fraternisaient dans les tranchées. Ce que nous demandons aujourd'hui, c'est que normaliens et lycéens soient élevés ensemble dans le même collège.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de l'organisation — d'ailleurs peu compliquée et très économique — que nécessiterait ce rapprochement des deux enseignements, qui conserveraient leurs maîtres, leurs élèves, leurs programmes, nous voulons simplement indiquer quelques-uns des grands avantages qu'il présenterait pour tous.

Il est présumable que leur présence en un même bâtiment ne suffirait pas à transformer du jour au lendemain la mentalité des maîtres ; il est cependant probable qu'elle suffirait à dissiper une foule de préventions regrettables. En se rencontrant chaque jour dans les mêmes couloirs et dans les mêmes cours, ils en arriveraient très vite à se mieux connaître et à fraterniser. Ne négligeons jamais de faire leur part à l'influence des milieux et aux suggestions qui s'en dégagent.

Ces suggestions n'agissent pas seulement sur les maîtres, elles agissent aussi, et plus puissamment, sur les élèves, parce que leur malléabilité est plus grande. Depuis longtemps la preuve en a été faite. Il existe encore aujourd'hui un certain nombre de petits collèges, en province, dont les maîtres ne préparent pas les élèves avec moins de soin pour les brevets de l'enseignement primaire que pour les diplômes de l'enseignement secondaire. Ils réunissent donc déjà les deux catégories d'élèves que nous voudrions voir réunies dans nos lycées, et l'expérience nous montre que presque toujours les amitiés qui se nouent entre les collégiens de la veille subsistent, sans aucune arrière-pensée qui les affaiblisse, entre les instituteurs, les médecins et les avocats du lendemain. Pourquoi n'obtiendrions-nous pas, grâce à la réforme que nous demandons, le même résultat dans nos lycées?

Ce résultat ne s'obtiendra pas du jour au lendemain dans nos grands lycées — nous en avons indiqu la raison ; mais ce qui était très difficile avant la guerre devra être facile la guerre terminée.

A un autre point de vue, cette réforme et l'organisation nouvelle qu'elle entraînerait pourraient devenir un excellent

moyen de recrutement pour nos deux enseignements. Et d'abord, pour l'enseignement primaire.

Tous nos collèges possèdent un certain nombre d'élèves intelligents, sans fortune et fort embarrassés, lorsqu'approche la fin de leurs études et qu'il leur faut choisir une carrière. Les carrières libérales auxquelles on n'accède qu'en passant par les facultés leur sont interdites faute de ressources ; les carrières manuelles, commerciales, industrielles, auxquelles ils sont aussi mal préparés que possible, les attirent peu ; ils en sont donc réduits, sans grande vocation, soit à s'engager dans l'armée, soit à mobiliser le ban et l'arrière-ban de leurs amis pour obtenir quelque place aussi modeste que peu rémunératrice dans un ministère ou une autre administration bien paisible. Si nous avions, à côté de nos classes, les classes de l'enseignement primaire, nous pourrions orienter vers elles ces élèves et ce serait profit pour tous.

Inversement, grâce aux relations plus étroites et plus amicales qui existeraient entre les deux enseignements, nos lycées pourraient plus aisément et plus sûrement attirer à eux les élèves vraiment intelligents de l'enseignement primaire. Et, ainsi, cette sélection entre les capacités dont rêvait déjà Platon, et dont ne peut pas ne pas se soucier tout État désireux de se créer une élite, s'effectuerait pour ainsi dire d'elle-même. Le bénéfice qu'en retirerait le pays serait d'autant plus grand que jamais, jamais l'élite de la France n'a été plus cruellement décimée, et que jamais il n'a été plus nécessaire qu'elle en ait une.

Nous voudrions, enfin, pour couper court à certaines critiques que l'on a adressées à l'Université en l'accusant de donner deux enseignements opposés à l'école et au collège, que les cours d'histoire, de morale, d'instruction civique et de philosophie fussent communs aux deux sortes d'élèves, secondaires et primaires.

Les relations de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur ont une importance beaucoup moins grande. Dans les villes de facultés, les professeurs des deux ordres d'enseignement ayant même origine et à peu près mêmes titres, les relations sont généralement cordiales. Ailleurs, ces rela-

tions sont nulles et c'est fâcheux. On voudrait voir de temps à autre les professeurs de faculté dans nos classes de lycée, faisant connaissance avec les élèves qu'ils auront à examiner plus tard et avec leurs professeurs, leur donnant des conseils et peut-être, éveillant aussi des vocations scientifiques. Leur présence dans la maison stimulerait, encouragerait, provoquerait un accroissement d'émulation et de travail. Et, ainsi, de l'enseignement le plus élevé à l'enseignement le plus humble, la vie circulerait toujours plus intense et plus féconde.

P.-FÉLIX THOMAS

LE CORPS D'ARMÉE

DES FEMMES ANGLAISES

Le 5 floréal an II, la belle madame Tallien adressait à la Convention une lettre publique où, célébrant avec l'emphase de l'époque la pudeur, la charité, le dévouement, vertus que pratiquent et peuvent seules enseigner les femmes, elle demande que les jeunes filles puissent développer le germe de ces vertus au chevet des malades, dans les asiles de la souffrance : « Ordonnez donc, citoyens représentants, nos cœurs vous en conjurent, que toutes les filles avant de prendre un époux, iront passer quelque temps dans les asiles de la pauvreté et de la douleur pour y secourir les malheureux et s'y exercer *sous les lois d'un régime organisé par vous*, à toutes les vertus que la société a le droit d'attendre d'elles... »

Elle reprenait, avec plus de précision et d'éclat, un projet d'organisation de l'assistance publique présenté quelque temps plus tôt par une autre femme, Etta Palm d'Aelders, qui plaçait les hôpitaux, les hospices, les orphelinats, les bureaux de nourrices sous la surveillance féminine. Mais la forme qu'elle donnait à ce projet le transformait en service social obligatoire : c'est bien d'une conscription féminines contre la souffrance et la misère qu'il s'agissait déjà.

De nos jours, plusieurs Françaises ont, en lui donnant plus d'étendue, adopté la même thèse. Dans des conférences faites en 1900 et 1902, madame Marguerite Durand, directrice de *la Fronde*, au nom des principes féministes qui revendiquent pour les femmes à la fois les droits et les devoirs des hommes, réclamait pour les jeunes filles, *non mariées et non mères à vingt et un ans*, une année de service obligatoire, soit dans les établissements hospitaliers du pays, soit dans les bureaux et les magasins de l'administration de l'armée et de l'intendance.

Vers le même temps, divers écrivains, parmi lesquels le docteur Toulouse et madame Pauline Kergomard, inspectrice générale de l'Instruction publique, se faisaient les apôtres de la même cause. Enfin, un an environ avant la guerre, madame Dieulafoy, dans une conférence au théâtre des Champs-Élysées, présentait l'idée sous une forme pratique immédiatement réalisable. Assurant que les sociétés de Croix-Rouge ne pouvaient absorber toutes les bonnes volontés, elle proposait de créer un corps spécial de femmes qui, en cas de guerre, remplaceraient les hommes valides dans les bureaux des diverses formations et dans tous les services de l'intendance. Elle avait réuni un personnel nombreux et plein d'ardeur, reçu l'approbation et la promesse de l'aide officielle du ministère de la Guerre; déjà on s'occupait en haut lieu d'organiser des cours spéciaux chargés d'instruire de leur rôle les futures attachées d'intendance, quand la guerre éclata.

Pourquoi, lorsqu'à diverses reprises le problème des effectifs se posa avec tant d'urgence, n'y eut-il personne chez nous pour reprendre le projet? Des Françaises avaient lancé l'idée ; ce sont des Anglaises qui l'ont réalisée : telle est l'ordinaire aventure du génie latin et de l'organisation anglo-saxonne.

***

Le Corps d'Armée auxiliaire des femmes anglaises (*Women's Army Auxiliary Corps*), qui fonctionne maintenant depuis plus d'un an est une des plus étonnantes merveilles de cette guerre.

Dès le début des hostilités, le projet était dans l'air. D'après une plaisanterie courante en Angleterre, « pour deux Tommies

qui se battent, il en faut six pour leur faire le thé ». Ce qui est une façon badine d'exprimer le souci constant et profond du haut commandement anglais : avant tout et surtout, garder les hommes en bon état, *keep the men fit*. Cependant, la demande de combattants devenant chaque jour plus impérieuse, comment concilier les deux exigences? Comment envoyer sans cesse des hommes nouveaux au front sans prendre aux industries essentielles les techniciens indispensables, sans paralyser l'existence normale du pays et surtout sans désorganiser ces admirables services de l'arrière, gloire et force de l'armée anglaise? En faisant appel à la main-d'œuvre féminine.

Depuis le commencement de la guerre, plusieurs grandes sociétés féminines, prévoyant le cas où les femmes seraient appelées à se substituer aux hommes, avaient groupé leurs membres en diverses sections. Certaines de ces sociétés leur avaient même donné un cadre, des habitudes, un entraînement militaires. La *Women's Legion*, dès août 1915, envoyait des cuisinières dans les camps où, en Angleterre, s'exerçaient les futurs soldats : des prophètes de mauvais augure avaient hoché la tête, prédisant les pires scandales; pourtant, quand cette organisation fut absorbée par le « Corps d'Armée », 6000 de ses cuisinières et femmes de service étaient employées avec succès au titre militaire par tout le Royaume-Uni. La *Women's Legion* avait également rendu de grands services à l'agriculture et c'est dans ses réserves que puisa le *Women's Department* du ministère de l'Agriculture pour former cette armée agricole féminine (*Land Army*) dont l'Angleterre attend cette année plus encore que l'an dernier des résultats appréciables. La même société possédait depuis longtemps une section automobile qui a fourni en nombre considérable des femmes-chauffeurs, aujourd'hui militarisées ; tâche à laquelle la *Women Reserve Ambulance* apporta aussi un sérieux appoint.

Le *Women's Service* avait, de son côté, procuré aux diverses administrations civiles et militaires plus de 22 000 femmes soigneusement choisies et formées.

Quant à la *Women's Volunteer Reserve* qui se proposait en cas d'invasion allemande de coopérer à la défense du pays

en s'occupant des femmes et des enfants dans les villages de la côte, elle avait enrôlé de véritables régiments, admirablement exercés et soumis à la plus stricte discipline. Ses officiers et ses soldats, en uniforme kaki que les esprits timorés jugèrent d'abord trop militaire, remplaçaient les gardiens dans les musées, secondaient les *policemen* à l'entrée des *meetings* ou des lieux publics, dirigeaient des cantines dans les usines de munitions, ou, en France, dans les villages où les soldats vont au repos, conduisaient sur le front des autos-ambulances dont elles assuraient le fonctionnement; lors des explosions et des accidents dans les usines et les mines, des raids de zeppelins ou de gothas, elles se signalèrent par leur promptitude à arriver sur les lieux, leur vaillance dans la recherche parmi les décombres, l'organisation des secours, le transport des blessés. Elles sont célèbres par leur tenue martiale, disent « *Sir* » à leurs officiers, font le salut militaire et exécutent en parfaits Tommies l'exercice.

Aussi, lorsque le Gouvernement anglais décida de convoquer les femmes pour un véritable service militaire, trouva-t-il aussitôt dans ces sociétés féminines — et dans d'autres — les éléments destinés à former le *Corps d'Armée auxiliaire.*

Du front même, on en avait réclamé la création. Dès le mois de mai 1915, le colonel qui commande l'*Ordnance Department* de la base la plus importante de l'armée anglaise, déclarait hardiment au *War Office* stupéfait que des femmes pourraient être employées dans de nombreux services de sa direction. De son côté, un officier des Postes et Télégraphes, voyant chaque jour grandir le besoin d'opérateurs expérimentés, transmettait en haut lieu la même suggestion. Enfin on finit par s'apercevoir de ce qui aurait dû sauter aux yeux dès la première heure : c'est que, sur le front comme en Angleterre, la cuisine et le service des grands camps d'entraînement et de repos auraient peut-être tout avantage à être assurés par des femmes.

***

Si bien qu'un beau jour l'idée se mua en acte : à la fin du mois de février 1917, la création du *Women's Army Auxiliary Corps* était officiellement annoncée ; les journaux inséraient

des appels à l'enrôlement, les murs se couvraient d'affiches et le *War Office* chargeait de l'organisation de ce corps une femme docteur, Mrs Chalmer Watson, sœur de Sir Eric Geddes, Premier-Lord de l'Amirauté, et de Sir Auckland Geddes, ministre du Service National, techniciens éprouvés, deux des choix les plus heureux de M. Lloyd George.

Mrs Chalmers Watson devait commander en chef à la fois le *Home Service*, service de l'intérieur, et celui du front. Elle recevait le nom de *Chief Controller*, avec un grade équivalant à celui de colonel. Car il fut dès l'abord décidé que, pour ne pas avoir l'air de « singer » les hommes, l'armée féminine aurait des titres et des insignes qui lui seraient propres. Le quartier général de l'armée nouvelle fut fixé à Londres, dans un hôtel particulier situé non loin de Hyde Park.

Une autre *Chief Controller* fut presqu'aussitôt désignée pour la France, où elle débarquait avec quelques pionnières pour organiser les services du front. En même temps, les enrôlements affluaient soit au quartier général, soit dans les nombreux *Employment Exchanges*, — bureaux deplacement du Royaume-Uni. Les volontaires qui doivent être âgées d'au moins dix-huit ans pour le *Home service* et de vingt ans pour la France, s'engagent pour la durée de la guerre et, suivant leurs capacités, sont réparties dans des sections diverses : secrétaires, sténo-dactylographes, employées de bureau pour les dépôts variés de ravitaillement, d'habillement, postières, télégraphistes et téléphonistes, typographes, mécaniciennes, peintres, jardinières, chauffeuses d'automobiles et de camions militaires, gardiennes de garage qualifiées pour les réparations courantes, enfin tout un personnel domestique, boulangères, « cuistotes », femmes de service ; sans compter un certain nombre de femmes particulièrement instruites et spécialisées dans des postes de confiance et de haute responsabilité où la discrétion est de rigueur; ce qui a fait donner à leurs titulaires le nom de *hush* (chut !) *ladies*. Les recrues peuvent s'engager soit pour l'Angleterre, soit pour le front. Dans ce dernier cas, la condition *sine qua non*, c'est qu'elles ne peuvent être employées sur le même théâtre de guerre que leur mari.

Suivant leur genre d'occupation, elles reçoivent une solde allant de 25 à 50 francs par semaine pour une moyenne de

48 heures de travail, somme sur laquelle on prélève 15 fr. 60 pour frais de logement et de nourriture. C'est environ la même solde que celle des Tommies. Elles touchent en outre une indemnité d'uniforme de 100 francs. Elles ne prenaient au début que 15 jours de congé par an, mais on assure qu'elles auront bientôt droit, comme leurs camarades masculins, à 10 jours de permission tous les quatre mois.

Lorsqu'elles ont été admises par la commission médicale, les volontaires sont dirigées sur une des hôtelleries du W. A. A. C., situées soit à Londres, soit dans une ville du littoral ; elles y passent quelques semaines d'entraînement physique et moral : on leur enseigne les exercices nécessaires pour marcher et défiler à l'ordonnance, et, avec les éléments de la discipline, le respect de la hiérarchie. On s'efforce, en un mot, de les transformer en soldats.

***

C'est en avril 1917 que les premiers contingents débarquaient en France. Si je ne suis pas autorisée à préciser le chiffre qu'ils atteignent aujourd'hui, je puis tout au moins dire que le *W. A. A. C.* n'usurpe nullement son titre de corps d'Armée. Quant à la demande, elle se fait sans cesse plus importante. Le *War Office*, il y a quelques semaines encore, réclamait par la voie des journaux de 10 à 12 000 volontaires par mois. Et dans un de ses discours officiels, Sir Auckland Geddes adressait un pressant appel aux femmes :

Je supplie toutes les femmes qui ne font rien, s'écriait-il, ou qui ne s'occupent que de temps à autre dans les ventes de charité et dans les cantines, de s'engager dans le *W. A. A. C.* Il nous faut immédiatement des milliers de femmes ; il nous en faudra des milliers encore dans les mois qui suivront. Je sais bien que les femmes de notre pays ont été splendides. Mais celles qui ont montré le plus de courage et d'esprit de sacrifice appartiennent pour la plupart soit à la classe ouvrière, soit aux classes supérieures. Il existe encore une quantité de femmes des classes moyennes qui, jeunes et bien portantes, font peu de chose pour aider à gagner la guerre. C'est à elles que je m'adresse aujourd'hui. Allons ! Hâtez-vous !... Rendez-vous à l'*Employment Exchange* le plus proche ; découvrez ce dont on a le plus besoin et faites-le, si vous pouvez. Si vous ne pouvez pas, apprenez à le faire...

Le recrutement se fait depuis avec une activité et un succès croissants. Un des bureaux a même été dressé en plein cœur de Londres, sous la colonne Nelson, à *Trafalgar Square.* Remplaçant désormais dans les organisations de l'arrière la plupart des hommes aptes à combattre, le Corps d'Armée des femmes gagne chaque jour du terrain et s'approche de la ligne de feu. Il y a quelques mois, un de ses détachements défilait orgueilleusement par les rues de Londres dans le cortège du Lord Maire, au même titre que les régiments masculins, recevant ainsi le baptême officiel; et Sir Francis Lloyd qui les passait en revue, commençait ainsi son allocution : « Femmes de l'Armée anglaise !... »

***

Je connaissais déjà les *Wacs* : c'est le nom familier que les Tommies ont donné aux *soldates,* nom formé, comme celui si populaire des Anzacs par l'ensemble de leurs initiales et sous lequel on les désigne couramment. Je me trouvais à Londres au moment de la création de leur Corps et j'avais suivi avec le plus vif intérêt leurs premiers pas sur le sentier de la guerre. J'avais remarqué leurs silhouettes nouvelles et populaires chaque jour plus nombreuses dans les rues de Londres ; j'avais admiré l'uniforme simple et pratique des soldats, si *neat,* — grande blouse de serge kaki, à la ceinture, au col et aux parements plus foncés —, et la grâce désinvolte des officiers, en tunique aux multiples poches, jupe courte, bottes fauves, feutre australien crânement planté sur les cheveux clairs, costume particulièrement seyant aux formes sveltes des Anglaises, à leur allure libre et décidée.

Deux d'entre elles m'étaient restées dans la mémoire : l'une, jeune capitaine, attendait dans une gare stratégique le train qui devait l'emmener en France. Mince, blonde, fragile, le visage en porcelaine fine, ses grands yeux pervenche cernés de fatigue, elle avait sur son banc une pose de lassitude mélancolique, très féminine. Mais quand vint l'heure de partir, avec quelle décision elle se dressa, chargeant sur son épaule les lourdes sacoches ! Quelle fierté virile dans son regard et dans sa démarche !

L'autre, simple soldat, conduisait une auto militaire. On ne voit plus à Londres que des femmes en uniforme au guidon de ces autos. Elle l'arrêta devant un grand hôtel à la mode, monta rapidement les marches du pas sûr d'une femme habituée à la vie mondaine, échangea quelques paroles et une poignée de main avec un vieux général, un de ses parents sans doute, qui lui souriait d'un air paternel ; puis légère, rieuse, elle retourna en courant à son auto.

J'avais également vu les *Wacs* faire l'exercice dans un des parcs de Londres. J'avais été frappée par l'ordre méthodique et rythmique avec lequel elles exécutaient les manœuvres compliquées du *drilling*, mais plus encore par l'expression de leur physionomie. Il y avait là des femmes de toutes les tailles, de tous les âges, entre vingt et quarante ans environ ; il y en avait de blondes, de brunes, de rousses ; il y en avait de jolies, les joues duvetées d'enfance, les yeux brillants et étonnés ; il y en avait même de laides. Mais sur tous les visages se lisait la même détermination, la même fierté de servir leur pays comme des hommes.

Enfin, en septembre 1917, j'avais fait la traversée du détroit avec un régiment féminin qui se rendait en France. Le soir, au clair de lune, sur la partie du pont réservée aux soldats, les jeunes recrues dansaient gaîment des gigues écossaises, en chantant de leurs voix très hautes et un peu fausses. Je leur avais posé quelques questions insidieuses, — pour voir.

— Nous avons l'ordre de ne pas dire où nous allons... ni rien... — me répondirent-elles.

Et j'en fus pour les frais de mon indiscrétion.

Enfin, le matin, à l'arrivée dans un de nos ports, j'avais noté comment, oubliant la lassitude d'une nuit passée en plein air, elles s'étaient correctement alignées, tête droite, le regard à quinze pas, puis, sac au dos, avaient crânement défilé à travers les rues de la ville étrangère, d'un pas ferme, cadencé, — en vrais Tommies. Dès lors, j'avais formé le rêve d'étudier leur œuvre sur place, au front même. C'est à la courtoisie du *War Office* que je dois d'avoir réalisé ce rêve.

*
* *

Et, par un jour gris et muet du début de l'hiver dernier, voici me débarquant dans la petite ville d'Artois où est situé le quartier général du *W. A. A. C.*

Dès la gare, on est en Angleterre. Ce sont des soldats de la police britannique, bande rouge à la casquette, qui vérifient mon permis.

Dans les vieilles rues capricieuses, les uniformes kaki se croisent et se confondent, grand feutre cabossé des Anzacs, toque à carreaux des Écossais, Tommies, une petite canne au bout des doigts : et ce ne sont plus des adolescents au visage de cire blonde, à l'uniforme trop net et astiqué du début de la guerre, mais des hommes hardis, hâlés, criblés de cicatrices, avec ce je ne sais quoi dans le regard et la démarche qui décèle le mépris du danger. Les plus humbles boutiques portent des inscriptions en anglais ; on vend aux carrefours des journaux de Londres et les enfants apostrophent les passants dans la langue de Shakespeare. J'en vois deux, tout petits, perruques de chanvre et prunelles de lin, qui, en multipliant les *Good morning*, se jettent affectueusement dans les jambes d'une *Wac* rieuse, aux yeux tendres. Car c'est l'heure du lunch, et l'on voit des escouades de « soldates », retour de leur travail, défiler en bon ordre, sous la conduite de leurs sous-officiers, par les rues provinciales qu'elles parent de leur grâce à la fois hardie et réservée.

A l'état-major du Corps d'Armée dont la porte m'est ouverte par une « ordonnance » empressée, la *Chief Controller* s'avance vers moi, la main tendue. Pourquoi m'étais-je imaginé ce chef suprême de l'armée féminine sous les traits d'une matrone imposante et peut-être un peu rébarbative? Mentalement, je l'avais même décorée de ces lunettes d'écaille fort prisées à l'heure actuelle en Angleterre parmi les hauts fonctionnaires des *Women's Departments*. C'est une jeune femme svelte au visage clair, aux grands yeux lumineux que traversent des étincelles de malicieuse gaîté. Je ne dois pas révéler son nom, car les services du front exigent l'anonymat, mais ce que je puis dire, c'est combien ses subordonnées appré-

cient son esprit de justice, son autorité que tempère une sympathie à la fois indulgente et lucide, qu'impose sa supériorité morale et intellectuelle. Elle était avant la guerre *lecturer* de botanique à l'Université de Londres, et elle a su appliquer à l'organisation du Corps d'Armée toutes ses qualités de méthode et de précision scientifiques.

Pendant le lunch, servi avec une simplicité stricte, toute militaire — point de ces multiples couverts surchargeant les tables anglaises, point de nappes ni de serviettes — mais avec la note vive d'un bouquet de fleurs et une élégante netteté qui révèlent un souci féminin, la *Chief Controller* et les jeunes officiers de son état-major me narrent joyeusement les difficultés du début. Créer de toutes pièces une entreprise aussi hardie parmi les complications et les chinoiseries de l'administration militaire, où la paperasserie, le *red-tape*, sévit aussi redoutablement que chez nous, il y fallait une ardeur et une candeur de néophytes.

Mais, avec l'appui bienveillant du Grand Quartier Général, Mrs X... trouva chez ses frères d'armes une aide courtoise et charmante.

— La meilleure diplomatie, je m'en suis aperçue tout de suite, — m'explique-t-elle, — était de solliciter leurs conseils de l'air le plus soumis, le plus « petite fille » ; et c'est alors à qui d'entre eux nous initierait aux secrets de la discipline, nous ouvrirait les arcanes de la fameuse « forme », nous évitant ainsi les erreurs et les bévues fatales. On devinait en eux le sentiment attendri et chevaleresque, indulgent aussi, du grand frère qui enseigne le cricket à sa petite sœur. Quelle gratitude nous leur gardons à tous !

Elle me cite encore l'ordre du jour d'un commandant de dépôt lors de l'arrivée de quelques centaines de *Wacs* dans un vaste camp d'entraînement dont elles devaient assurer le service, ordre du jour dont le seul énoncé évoque tout un état d'esprit.

Ces femmes, disait-il, ne sont pas venues ici pour une question d'argent puisqu'elles reçoivent tout juste la solde d'un simple soldat. Dans la plupart des cas elles ont perdu sur le front quelqu'un qui leur est cher et elles sont ici pour s'efforcer d'améliorer votre nourriture et

votre confort. C'est le devoir de tous, dans tous les grades, de rendre leur sort facile pendant leur séjour en France. Si un homme parmi vous s'oubliait jusqu'à leur parler ou les traiter grossièrement, j'espère qu'il s'en trouverait toujours un autre pour le remettre à sa place et veiller à ce que la chose ne se renouvelle pas. Aux plus vieux, je dirai : « Traitez-les comme vos filles » ; aux plus jeunes : « Traitez-les comme vos sœurs... »

Pourtant, dans le service et les relations qu'il comporte, les officiers supérieurs savent oublier que les officiers de l'Armée auxiliaire sont des femmes. Sans affectation, sans insistance, comme si c'était la chose du monde la plus naturelle, ils les traitent en subordonnées, acceptant d'elles, tout simplement, les marques de déférence dues à leur grade. Un colonel, par exemple, un commandant laisseront parfaitement une capitaine ou une lieutenante s'effacer devant les portes, se tenir à la distance réglementaire, s'adresser à eux avec les signes usuels du respect, observer à leur égard l'attitude même qu'auraient pour eux des gradés masculins de rang équivalent. De cela les officiers des *Wacs* leur savent peut-être plus de gré encore que de leur courtoisie. Les considérer en vrais soldats, n'est-ce point reconnaître officiellement le sérieux de leur rôle?

Nuance qu'il serait malaisé de faire entendre à des Français. La *Chief Controller* me contait comment, après un entretien professionnel, certain général de notre armée, s'inclinant profondément devant elle, lui déclarait :

— Madame, je suis à vos ordres...

— Pardon, mon général, c'est moi qui suis aux vôtres.

— Madame, — protesta solennellement le guerrier chevronné, la main sur le cœur, — madame, peut-être êtes-vous, en effet, sous mes ordres, mais je resterai toujours à vos ordres!

— La galanterie française ! — concluait Mrs X...

***

Un coup d'œil aux divers bureaux de l'état-major, ruche dont le silence n'est troublé que par le tic-tac des machines à écrire et les sonneries du téléphone ; reliés d'une part au Grand Quartier Général, de l'autre à toutes les unités

féminines groupées autour des bases de l'armée britannique, ils constituent le cerveau du *W. A. A. C.*, la volonté qui prévoit, surveille, dirige ; puis nous allons visiter un de ces camps où les *Wacs* vivent par troupes de 50 à 500 et dont les baraquements aux formes arrondies, les *Nissen Huts*, ont depuis un an poussé comme des champignons aux abords de nos villes du Nord, dans des prairies où des terrains sablonneux dominant la mer.

Rien de si propre, de si net que ces camps, rien qui se prête mieux à une vie saine, régulière. Celui-ci s'allonge au milieu des prés ternis, parmi des bouquets d'arbres aux ramures dépouillées ; des sentiers que tapissent pour les jours boueux de petits cailloux blancs courent entre les bâtiments, et l'on voit encore le long des *huts* des plantes jaunes où s'effeuillent les derniers chrysanthèmes.

— En été, — nous dit l'officier en charge, — on fera grimper partout des capucines, des liserons, des pois de senteur.

Car si toutes les femmes aiment les fleurs, les Anglaises ne peuvent s'en passer.

Les volontaires couchent par huit ou dix dans des chambres spacieuses, bien éclairées, bien ventilées, tenues avec une propreté et un ordre rigoureux ; lits aux couvertures strictement pliées et disposées à l'ordonnance — soldats et officiers se passent de draps, comme les Tommies — flanqués de tablettes ou de petits meubles de bois blanc où doivent tenir le contenu du sac et des musettes, quelques rares sièges, c'est tout : une nudité monacale.

Mais les photographies groupées avec une tendre ingéniosité au-dessus de chaque couchette, les vases d'où s'élancent des branches vertes aux baies éclatantes, les rideaux de cretonne fleurie, quelques coussins — embellissements combinés par les hôtes de la *hut* et acquis à frais communs — donnent à chacun de ces baraquements une atmosphère intime et douce. Je m'approche des photographies : il y a bien des cartes postales naïvement peintes et bariolées, des portraits de Tommies ne sachant que faire de leurs mains, mais aussi de ces jolis cottages anglais, tapissés de lierre et de vigne vierge, des pelouses où jouent des enfants rieurs, des officiers d'armes diverses, frères, cousins, fiancés.

Près de la porte, se trouve une minuscule chambrette, domaine du sous-officier (*forewoman*), chargée de la surveillance et, à proximité, des lavabos et de nombreuses salles de bains et douches aménagés avec un souci tout britannique de l'hygiène et du confort.

Au centre s'élèvent les réfectoires, vastes et clairs, avec leurs tables de bois blanc immaculées, ornées de plantes vertes. Si j'en puis juger par les beaux quartiers de viande et les tartes dorées ou les puddings bourrés de confitures que j'ai admirés dans les cuisines, la nourriture qu'on donne aux *Wacs* est à la fois abondante et appétissante. Elles passent leurs heures de repos et leurs soirées soit dans les grandes salles de récréation du camp, où l'on organise souvent des représentations musicales et théâtrales, soit dans une de ces *huts* dressées souvent dans le camp même par les soins de la *Young Women Christian Association*. C'est la sœur de cette *Young Men Christian Association* dont les quatre majuscules rouges se sont magiquement inscrites partout où il y a des Tommies à réconforter et qui, après avoir rendu d'inappréciables services dans les villages de repos du front britannique, ont enfin reçu, paraît-il, la permission de veiller aussi sur nos poilus. Dans ces abris les *Wacs* trouvent des fauteuils confortables autour d'un grand feu, du thé et des gâteaux permis par les restrictions, un piano, des journaux, des revues, des jeux ; et encore le sourire, la causerie et les conseils maternels de la directrice de la *hut*, une *lady* qui s'est expatriée pour adoucir leur vie de discipline un peu austère.

Enfin, une infirmerie toute blanche, silencieuse et tiède, avec le pas discret et les mains légères de la blonde *sister* en robe bleu pâle qui soigne les petites indispositions, et une pharmacie contenant tous les remèdes nécessaires pour les accidents possibles et les cas urgents me laisse sur une impression de douce et consolante prévoyance.

***

Au cours de l'après-midi le camp est à peu près vide ; mais, quand nous pénétrons dans les cuisines, la blanchisseries, les dortoirs où se trouvent groupées quelques *Wacs*,

aussitôt les voici debout ; elles lâchent balais, pots ou écumoires, les talons rapprochés, et claquants, immobiles, figées, le petit doigt sur la couture de la jupe, l'autre main ouverte à la tempe. « *Carry on !* », dit alors la *Chief Controller* et elle leur adresse avec une bonté souriante quelques phrases d'encouragement. Les visages détendus brillent de plaisir. De la discipline, certes, mais nulle morgue, nulle contrainte.

Chemin faisant, j'avais appris le mécanisme du Corps d'Armée. Dans les camps et les hôtelleries où elles ont leurs quartiers, les *Workers* — nom qu'on donne aux femmes soldats — sont uniquement placées sous l'autorité de leurs officiers : une *Unit Administrator* qui a le grade de capitaine et porte comme marque distinctive trois roses à la patte de l'épaule, et, suivant l'importance du camp, deux ou trois autres officiers, lieutenants ou sous-lieutenants (deux roses et une rose). La *Unit Administrator* est responsable de la discipline et de l'organisation de l'unité ; de ses deux assistantes, l'une se charge d'ordinaire de l'économat, l'autre dirige les bureaux, surveille les écritures, s'occupe des exercices physiques et militaires (*drilling*) et des jeux. Le front britannique est partagé en zones dont chacune est dirigée par une *Area Controller*, qui a le grade de commandant et se distingue par une fleur de lis ; elle reçoit les demandes de recrues formulées par les divers services de l'armée, répartit entre ceux-ci les contingents dès leur arrivée en France. Enfin, tout le Corps d'Armée du front relève de l'autorité suprême de la *Chief Controller* (une fleur de lis et deux roses), placée elle-même directement sous les ordres de l'adjudant général de l'armée britannique.

Ces officiers doivent être avant tout des *ladies*, au point de vue de l'éducation et de la culture. Il est préférable en outre que la vie leur ait fourni une certaine expérience des caractères et l'habitude de l'autorité. Les premières d'entre elles furent pour la plupart choisies dans ce corps de femmes professionnelles, élite des classes moyennes, qui possèdent en Angleterre une véritable importance sociale : docteurs, professeurs d'universités ou d'écoles secondaires, maîtresses d'exercices physiques, directrices d'œuvres philan-

thropiques ou sociales, dignitaires ou secrétaires des nombreuses sociétés ou ligues qui s'occupent de politique, de réformes, de colonisation. Elles passent devant une commission composée d'un *Recruiting Controller* du *W. A. A. C.*, d'un représentant du Ministre du Travail, d'un expert technique, puis devant une commission médicale, et quand elles ont satisfait aux deux examens, sont envoyées au Quartier Général de Londres où pendant quelques semaines on les initie à leurs devoirs nouveaux. Les pionnières ont reçu du premier coup leur nomination et leur grade. Maintenant que le Corps d'Armée est organisé et s'accroît chaque jour, on recrute, plus démocratiquement, un certain nombre des futurs officiers parmi les soldats et les sous-officiers (*forewomen*) qui ont fait leurs preuves.

Pour les grades supérieurs, la solde peut aller de 5 000 à 12 500 francs (200 à 500 l. st.) ; les *Unit Administrators* reçoivent de 3 750 à 4 375 francs (150 à 175 l. st.), les assistantes, lieutenantes et sous-lieutenantes, de 3 000 à 3 700 francs (120 à 150 l. st.), appointements sur lesquels on prélève une somme uniforme de 1 000 francs par an pour frais de nourriture. La plupart des officiers abandonnent des situations bien supérieures pour ces postes de combat.

*
* *

Le matin, les *Wacs* quittent leur hôtellerie ou leur camp, en groupes plus ou moins nombreux, et sous la conduite de leurs *forewomen* se rendent dans les divers bureaux, dépôts et ateliers où elles travaillent. Elles passent alors entièrement sous les ordres des officiers masculins ; mais les écarts de discipline, les fautes ou les défaillances dans le service, signalés par les chefs militaires à la *forewoman*, sont ensuite rapportés aux femmes officiers, responsables de la conduite de leurs troupes et qui, suivant la gravité des cas, doivent prendre les sanctions nécessaires : blâme, consigne au quartier, changement de zone, renvoi en Angleterre.

Dans cette ville du quartier général des *Wacs*, ces dernières sont surtout employées comme ordonnances et secrétaires au siège des divers états-majors. Depuis leur arrivée,

de l'aveu des officiers qui les dirigent, les bureaux semblent s'être magiquement transformés : plus de poussière sur les tables, sur les dossiers disposés en un ordre aimable, plus de toiles d'araignées dans les coins ; les planchers et les vitres étincellent ; dans les pièces autrefois revêches, tout brille, sourit et fait accueil, choses et gens. Et l'on conte comment un vieux général qui n'avait accepté qu'en grommelant une révolution si surprenante, fut peu à peu conquis. Un vase de fleurs fraîches était placé chaque matin sur sa table ; jamais il n'avait daigné s'en apercevoir. Mais un jour qu'on avait oublié les fleurs, il sut fort bien les réclamer, d'un air blessé d'enfant boudeur. Maintenant, il marche sur la pointe du pied pour ne pas ternir l'éclat de ses parquets. et ses inférieurs affirment que son visage paraît s'être éclairci, en même temps que son humeur.

Outre ce service des bureaux, on retrouve dans la même ville les *Workers* dans les ateliers de brochage et de pliage de l'importante imprimerie de l'armée anglaise, d'où s'élancent sur tous les points du front plusieurs millions de circulaires par mois ; elles travaillent également dans l'immense dépôt où se centralisent toutes les demandes de l'armée en ce qui concerne les transports, depuis les plus lourds camions jusqu'aux bicyclettes, sans compter les milliers de pièces minuscules qui les composent. Près de deux cents femmes y sont occupées, reçoivent demandes et réponses, transmettent, vérifient, classent, ou, dans les ateliers, emballent et déballent.

***

Le lendemain, je quittais le quartier général des *Wacs* et, dans l'auto que la *Chief Controller* avait bien voulu mettre à ma disposition, je partais accompagnée par une charmante capitaine pleine d'énergie et d'entrain. Bien qu'elle représente un type sportif particulièrement anglais, son adolescence passée en Algérie et de nombreux séjours en France lui ont donné de notre langue, de nos mœurs, de nos idées une connaissance encore rare chez nos alliés. Son mari est un officier de la victorieuse armée de Palestine, ce qui lui a

permis, dès la création du *W. A. A. C.*, d'accepter un poste au front français.

Une des organisatrices du Corps d'Armée et qui dirige à Londres le Connaught-Hôtel où la plupart des recrues passent leur période d'entraînement, débarquée de la veille, s'était jointe à nous ; cela nous valut, avec de précieux détails sur les débuts de l'œuvre et une conversation pleine à la fois de bon sens et d'humour, d'enthousiastes ovations à toutes les étapes de notre parcours : les *Wacs* témoignaient ainsi leur joie de la revoir et leur gratitude à une de leurs mères spirituelles. Et nous démarrions au bruit flatteur des *hip, hip, hur ah!* lancés par de jeunes et vigoureux gosiers.

Notre auto était conduite — naturellement — par une chauffeuse en kaki, haute et robuste Écossaise aux os puissants, aux cheveux courts de garçon, à la démarche virile et balancée. Taciturne, elle parle peu ou point, mais dans ses prunelles d'un bleu incisif, luisent les éclairs d'une malice aiguë, tandis qu'un large sourire muet arrondit encore ses joues rubicondes. Elle a connu les horreurs de la retraite serbe et n'en conçoit nulle vanité. A peine semble-t-elle s'en souvenir. Si on la questionne : « *Hard times* », fait-elle simplement. Pour les hommes, elle n'éprouve qu'une dédaigneuse indifférence, ce qui ne l'empêche pas, en cas de panne, d'accepter avec condescendance l'aide des galants Tommies. Mais, d'un œil critique, elle observe et souligne les défaillances masculines.

— Je vous assure, — lui disait la *Chief Controller*, — il y a des hommes qui sont tout de même bons à quelque chose.

— C'est ce que prétendent les femmes mariées, *Ma'm*, — répondit laconiquement notre chauffeuse.

Pendant plusieurs jours, nous avons filé le long des routes droites aux arbres penchés, tandis que sur nos têtes bondissaient des nuages gris, poussés par le vent marin. Dans les campagnes plates au-dessus desquelles tournoient des vols noirs de corbeaux, quelques femmes, des vieillards poussent la charrue que guide un enfant, baguette à la main. Là-haut, un aéroplane glisse et bientôt s'évanouit dans la brume ; au loin, à peine perceptible, le grognement sourd du canon. Paysage calme, vide, mélancolique.

La vie semble s'être réfugiée sur la route : des vaguemestres gainés de boue, leur sac de cuir à l'épaule, volent inclinés sur leur bicyclette ; des officiers galopent en groupes, leurs grands manteaux flottant à l'arrière ; les autos d'ambulance à croix rouge roulent gravement, doucement ; puis c'est le convoi poussif, aux cahots tressautants, des gros autobus de ravitaillement, camouflés de vert et de roux. Des Anzacs conduisent des mules aux jambes fines qui semblent balancer la tête au rythme de leurs grelots ; des Écossais entraînent du fouet et de la voix des chevaux arcboutés, gigantesques animaux qui charrient des troncs d'arbres ; des artilleurs casqués de fer jaune, dont les montures traînent des caissons, défilent avec le regard pensif et résolu d'hommes qui vont affronter la mort ; rapides comme la foudre, impérieuses avec leurs mugissements saccadés, passent les autos d'état-major dans lesquels on discerne vaguement des profils colorés sous la casquette à bande écarlate. La route entière semble s'élancer vers le même but, vers le front invisible et présent.

Nos poilus connaissent déjà les *Wacs* ; ils arrivent en courant, saluent notre auto d'apostrophes joyeuses ; certains se mettent au port d'armes, les doigts à la tempe avec une correction que tempère un sourire. Pure courtoisie, car ce salut n'est pas obligatoire.

Les femmes des villages aussi accourent aux portes quand passe notre auto ralentie, les fenêtres se garnissent de têtes, les enfants battent des mains en criant : « Des soldates ! Des soldates ! » Sur les visages, de la surprise, une curiosité amusée.

On s'inquiète un peu, parmi les officiers du *W. A. A. C.*, de l'impression causée par le Corps d'Armée sur notre population civile. — Nous sommes si différentes d'allures, d'habitudes, de mœurs ! — m'ont-elles dit un peu partout. — Nous ne craignons pas tant les ouvriers ni les paysans qui nous ont partout accueillies avec une franche sympathie. Mais que peuvent bien penser de nous vos bourgeois de province ?

Une petite enquête m'a permis de rassurer mes amies du *W. A. A. C.* Peut-être au début s'est-il produit, en effet, quelque surprise. Mais : « Ce sont des Anglaises », à pro-

noncé la voix publique. Aux Anglaises tout est permis. La tenue correcte des *Workers*, leur assiduité au travail ont fait le reste. Et le dialogue suivant, entendu par hasard en wagon, achevait de me convaincre que les *Wacs* ont conquis l'estime de nos provinces. Deux industriels du Nord causaient :

— Gentilles, ces petites soldates anglaises, — disait l'un, — fraîches, ça n'a guère plus de vingt ans ! Gaies, aimables, toujours le sourire aux lèvres !...

— Oui, — ajouta l'autre, — mais sérieuses aussi. Il ne faut pas leur parler de trop près, ah non !...

***

Nous nous arrêtions dans les cités et bourgades où sont situées les bases de l'armée anglaise.

J'ai vu les chevelures claires des *Wacs* et leurs visages attentifs penchés au-dessus des tables de multiples bureaux d'état-major, dans de nombreux dépôts de transport, de ravitaillement, dans des bureaux de poste, de télégraphes, de téléphones installés soit dans des maisons, soit dans des baraquements isolés au bord de la mer, en pleine campagne ; je les ai vues employées dans des ateliers de tous genres, puis assurant le service et la cuisine de camps d'entraînement et de repos, formant des sections automobiles, effectuant des réparations dans les garages, des travaux de peinture et de camouflage. Elles me sont apparues sous tant de formes et dans tant de lieux que mes souvenirs en restent vagues et confondus. Pourtant quelques-uns s'évoquent, colorés comme des images.

Voici, dans un de nos ports du Pas-de-Calais, le bureau télégraphique le plus important peut-être de l'armée anglaise ; par trois fils, il relie Londres à tous les points du front. Sans compter les innombrables communications officielles, 2 000 télégrammes privés y parviennent chaque jour ; il faut, sans retard, à travers les multiples initiales de l'adresse militaire, découvrir la destination. Ce bureau est en même temps un centre téléphonique qui reçoit jusqu'à 1 200 appels à l'heure. J'ai pénétré dans une des salles : cinq téléphonistes

casquées, flanquées d'une surveillante debout, sont assises devant de grands tableaux percés de milliers de petits trous, appareils pourvus des derniers perfectionnements du mécanisme.

Ces jeunes filles sont des volontaires choisies parmi les meilleures employées des télégraphes et des téléphones anglais. Leur chef, un capitaine spécialiste qui, peu à peu, a fait filer vers le front tous les hommes employés dans ses bureaux, nous parle d'elles avec grands éloges. Il leur évite le surmenage et compte qu'il faut quatre femmes pour exécuter le travail de trois hommes ; il leur a fait organiser une salle de repos où elles peuvent venir s'étendre un instant, causer, prendre une tasse de thé ou de cacao.

Le capitaine me signale avec orgueil l'attitude résolue de ses *Wacs* au cours des raids fréquents; dans un poste détaché, sous un bombardement violent, une équipe n'en continua pas moins son service. Aussi a-t-il demandé la citation de ces vaillantes à l'ordre du jour de l'armée. Et l'officier conclut : — L'épreuve est faite : dans les services des postes et télégraphes, les hommes sur la ligne de feu, les femmes dans les bureaux de l'arrière, telle est la conclusion logique. Qu'on ne cesse de nous envoyer des *Wacs*, nous n'en aurons jamais assez.

Voici un de ces immenses camps militaires qui ont surgi sur tous les points de notre côte, dans le Nord ; celui-ci a poussé sur les pentes d'une colline sablonneuse découvrant un large horizon marin, en plein vent salubre, ville de bois clair entre des bouquets de pins. C'est un camp de repos. Des Tommies, le teint vermeil, bien lavés, nets, et comme vernis, flânent çà et là avec une expression à la fois grave et puérile ; d'autres luttent comme de jeunes chiens ; dans les espaces libres, des groupes s'exercent au football, à la course, et de toutes parts résonnent de grands rires ingénus.

Les silhouettes féminines en kaki circulent entre les baraquements. Elles font le pain là-bas dans la boulangerie, s'occupent du blanchissage, mettent le couvert et servent dans les immenses réfectoires, au mess des sous-officiers et des officiers.

Dans les cuisines, nettes et brillantes comme des laboratoires, elles ont apporté avec de l'ordre, des habitudes d'économie. On garde maintenant toute la graisse inutile et on la vend soit à des usines françaises, soit au dépôt de graisse de l'armée. Avec les restes et les épluchures, on compte élever un ou plusieurs cochons.

Les *Workers* confectionnent, suivant les rites, du porridge, du *fried bacon*, des tartes et des puddings au riz, qui, m'assure très sérieusement le sous-officier, ont maintenant le goût du home, *taste like home*. Après les dures semaines de misère et de danger, c'est pour les grands garçons las un puissant élément de détente et de repos que ces soins raffinés, ces visages et ces sourires de femmes en qui revit pour eux la paisible douceur du foyer.

Tout en haut de la colline, comme il sied, se dresse le club des officiers. Les *Wacs* qui en assurent le service échangent leur feutre brun contre un papillon de dentelles, passent un tablier blanc brodé sur leur uniforme et légères, pimpantes, voltigent entre les tables au linge immaculé, étincelantes de cristaux et d'argenterie. N'était la grande mer plate qui emplit toutes les fenêtres, on se croirait dans un restaurant de Londres... Mais à huit heures, les *Wacs* sont de retour à leur quartier, me confie un jeune sergent qui les dirige. Vous comprenez, le soir, ces messieurs sont plus gais, on boit peut-être un peu plus qu'il ne faudrait. Il vaut beaucoup mieux que ces jeunes filles ne soient plus là !

Il hoche la tête avec gravité et son blond visage enfantin revêt une expression de sagesse paternelle, un peu comique mais très touchante.

Il faudrait l'imagination prodigieuse d'un Wells, le vocabulaire scientifique et puissant d'un Kipling pour décrire l'*Ordnance base*, le gigantesque dépôt qui, le long des quais du plus grand port du Détroit étend ses kilomètres de baraquements, d'ateliers. A part les vivres, le combustible et le matériel médical, on y trouve tout ce qui est nécessaire à une armée, tout, vous entendez bien, depuis le plus colossal *howitzer* jusqu'aux rouages de montre, depuis le camion lourd et les mitrailleuses jusqu'aux cages d'oiseaux, aux balais, aux

rasoirs, aux bouillottes. Et dès l'instant où le cargo les dépose sur le quai de débarquement jusqu'à celui où un train les emporte vers le front, tous ces objets sont classés, catalogués, disposés par catégories et par baraquements avec un ordre, une netteté, une méthode admirables. On fait par jour 4 000 expéditions qui nécessitent 8 000 feuilles d'envoi. Tout un peuple d'ouvriers circule sur les quais, entre les baraquements : il y a des nègres, il y a des Chinois, il y a même des blancs : prisonniers allemands, soldats anglais punis qui portent le bonnet et la livrée des condamnés. Et dans les bureaux, dans les magasins, les ateliers nous retrouvons, avec des Tommies, de nombreuses équipes de *Wacs*. Le colonel qui a créé et organisé ce monde et qui fait manœuvrer cette armée de travailleurs hétéroclites se plaint seulement qu'on ne puisse lui fournir autant de *Workers* qu'il en demande.

Enfin, en un décor mélancolique de mer grise, de sable blanc, de pins noirs, j'évoque encore les *Wacs* penchées au-dessus des tombes d'un cimetière militaire, sillons monotones aux milliers de croix pareilles, allongés côte à côte dans la stérilité de l'hiver et de la mort. Par la plus touchante des pensées, le *War Office* a voulu des jardinières pour ces champs de repos glorieux ; si bien que les héros tombés loin du foyer dorment, veillés et fleuris par des femmes de leur race, par leurs sœurs et par leurs fiancées...

Je revois une d'elles, jeune fille svelte aux traits purs, appuyée sur un râteau, son regard allant des tombes dépouillées de leurs fleurs d'automne au grand ciel brumeux. — Nous aurions voulu, — me dit l'officier, — lui confier une tâche plus en rapport avec son éducation. Nous voyions en elle un futur officier. Mais non : elle s'est engagée pour être jardinière de cimetière, elle ne veut accepter aucun autre poste ; elle parle peu, se tient à l'écart ; elle garde farouchement son secret... Secret douloureux et touchant d'un cœur fidèle, qui me rappelle ce cri d'une pauvre veuve de chez nous : — Comme je les envie, ces femmes de l'armée anglaise, — me disait-elle, — elles sont où je ne puis aller, en Artois, près de la tombe de mon mari !

***

De toutes parts, donc, je n'ai recueilli de la bouche des chefs militaires que des éloges sur l'assiduité au travail, le zèle ardent des *Wacs*. J'ai pu moi-même noter dans les camps multiples où j'ai séjourné leur bonne humeur vaillante : qu'elles revinssent de leur travail ou d'une partie de hockey, les rires joyeux sonnaient également. Et je me souviens d'un bataillon de volontaires nouvellement débarquées qui, alignées en plein air, sac au dos, attendaient près d'une heure, sous une bise piquante où tourbillonnaient des flocons de neige, qu'on distribuât les billets de logement. Leurs traits étaient tirés de fatigue, bleuis de froid, mais la plus radieuse bonne volonté y brillait.

Beaucoup d'entre ces volontaires ont quitté, pour s'engager, des professions fructueuses. On m'a montré une belle jeune fille, visage sinueux à la Burne Jones, boucles mordorées, qui gagnait naguère cinq livres (125 francs) par semaine comme décorateur d'art. Pour un salaire cinq fois moindre, elle était en train de repeindre les numéros des autos militaires ; et tous ses mouvements décelaient une application presque fervente. Interrogez les *workers* sur le camp qu'elles habitent, elles vous répondront aussitôt qu'il est le plus beau, le premier de tous les camps.

C'est que les *Wacs* possèdent déjà l'esprit de corps, ce merveilleux levier. Pour obtenir d'elles une obéissance entière, il suffit à leurs officiers de leur dire : « C'est un règlement militaire. » Aussitôt, rectifiant la position :

— *Yes Ma'm !* — répondent-elles. Malgré les raids fréquents, il était impossible de faire tenir les fenêtres fermées et aveuglées. On avait épuisé tous les arguments de sagesse et de sécurité. Mais un officier leur dit : — Vous savez, c'est un ordre du Quartier Général ; tous les soldats s'y conforment. — De ce jour, il n'y eut plus un mot à dire.

Les *Wacs* n'ont qu'une ambition : se rapprocher de la ligne de feu, partager toujours davantage les privations, les dangers des Tommies. Il y a quelques semaines, une rumeur parcourut les camps : on allait envoyer des femmes de l'Armée

auxiliaire en Italie, à Salonique, en Palestine. Le bureau des *Unit Administrators* fut envahi par les postulantes. L'une d'elles prit la parole : — N'est-ce pas, *Ma'm*, que c'est à nous autres, les vieux soldats, de partir les premières?

Ces vieux soldats avaient tout juste huit mois de service!

Inutile d'insister : livrées à elles-mêmes, sans organisation, sans chefs féminins, sans uniforme, peut-être les *Wacs* seraient-elles des jeunes femmes comme beaucoup d'autres... Encadrées, disciplinées, convaincues que de chacune d'elles dépend la réputation du Corps d'Armée, elles font d'excellents soldats.

Ce même sentiment de solidarité dans l'honneur a permis de réaliser sans scandale ce phénomène inouï : une armée de femmes vivant aux côtés d'une armée d'hommes. Les règlements à ce sujet ont été conçus avec autant de prudence que de libéralisme. Allait-on sevrer de toute société masculine les jeunes Anglaises habituées chez elles à une indépendance d'allures qui va le plus souvent avec un sens profond des responsabilités? Cela n'aurait servi qu'à amener de l'hypocrisie, des rencontres furtives, à accroître le danger. On décida donc qu'il serait formellement interdit aux *Wacs* de causer avec des officiers, de se promener avec eux, fussent-ils de leur famille, sans une permission spéciale très difficilement accordée. Par contre, à leurs moments libres elles peuvent, comme en Angleterre, se mêler à leurs camarades masculins, sortir en leur compagnie à certaines heures de la journée. Elles ont également le droit, en prévenant leurs officiers, d'inviter ces camarades à prendre le thé ou à passer la soirée, soit dans leurs baraquements, soit dans la *hut* de la *Young Women Christian Association*.

J'ai assisté à plusieurs de ces soirées, et un de mes meilleurs souvenirs est la grande salle tiède, fleurie, baignée de lumières, qui groupait autour de petites tables d'osier les frais visages des *Wacs*, les grands corps élancés et un peu gauches des Tommies ; on jouait aux cartes, aux dames, aux échecs ; on écrivait des cartes postales, on se penchait en riant sur le même livre ; quelques jeunes filles cousaient ou brodaient sous les regards timides et ravis de leurs invités, fumant leur pipe avec béatitude.

— Sur tant de milliers de jeunes femmes vivant sans cesse

en contact avec des hommes, — me disait la *Chief Controller*, — n'est-il pas surprenant que nous n'ayons eu à compter en dix mois que deux cas de renvoi en Angleterre pour cause de grossesse?... Un moindre pourcentage nous aurait mises en dehors de l'humanité ! — ajoutait-elle en riant.

Par contre, les mariages sont fréquents, plus fréquentes encore les fiançailles. Et ce seront là des unions de la meilleure espèce, fondées sur la camaraderie, cimentée par des sacrifices égaux en vue du même idéal.

La délicate et redoutable question des sexes semble donc avoir été résolue le plus heureusement du monde. Certain grand chef anglais avait, paraît-il, manifesté de vives inquiétudes lors de la création du Corps auxiliaire. Il assure maintenant que, dans tous les endroits où résident des détachements féminins, le ton moral des hommes s'est trouvé infiniment haussé.

Je ne sais quelle rumeur mensongère à propos des mœurs des *Wacs* s'étant récemment propagée en Angleterre, l'archevêque de Canterbury, Primat du royaume, tient à en affirmer publiquement la fausseté. « Je suis plein d'admiration, déclara-t-il, pour la façon dont furent conçus les règlements du *W. A. A. C.* et les résultats amenés par ces règlements : la moralité des *workers* est extrêmement élevée, la surveillance excellente, et cette initiative en tous points un grand succès. »

De son côté, un Tommy indigné et chevaleresque, dans une lettre aux journaux, se portait garant de la vertu des *Wacs* :

— Tous les *boys* qui se battent en France sont prêts à crier avec moi que ces jeunes filles sont la fleur de la chère vieille Angleterre. Soyez tranquilles, nous autres, nous vous connaissons, *Wacs* ! Allez de l'avant... *Carry on !*

Pour les gradées du *W. A. A. C.*, il n'existe pas de règlement proprement dit. Elles doivent tout simplement se conduire au front comme elles se conduiraient chez elles. Elles ont le droit, et même le devoir, d'entretenir de bonnes relations avec les officiers masculins, mais il leur faut éviter d'en distinguer aucun. Elles peuvent accepter et faire des invitations, ce qui rend la collaboration plus amicale, mais ne

marquer aucune familiarité. Tout cela est une affaire de doigté. Et les officiers du Corps auxiliaire s'en tirent en *ladies*. J'ai assisté à plusieurs de ces repas réunissant les uniformes des deux armées et j'ai apprécié le ton parfait de camaraderie cordiale et courtoise où se révèle un sentiment de complète égalité.

J'emporte d'ailleurs des quelques jours passés parmi ces femmes d'élite, le souvenir de leur dévouement, de leur courage, de leur effort méthodique d'organisation, du tact avec lequel elles ont résolu le difficile problème d'être viriles sans chercher à devenir masculines,

Dans les *mess-rooms*, dans les bureaux des *Administrators*, tout en fumant des cigarettes blondes (on fume beaucoup parmi les officiers des *Wacs*, — mais pas en public !) nous avons longuement causé, soulevant tous les problèmes, mais revenant toujours au Corps d'Armée, à son avenir, aux conséquences morales et sociales qu'entraîne sa création. Il en est de tous genres. Les officiers femmes sentent que leur effort marque une date dans les annales du féminisme.

***

Voilà donc l'expérience faite. Les résultats en sont indiscutables : cette armée féminine dont la seule pensée eût naguère inspiré chez nous d'intarissables railleries et des couplets de music-hall, est devenue en quelques mois, grâce à la décision hardie de nos alliés, une réalité. Une exposition où les services du Corps d'armée sont résumés et illustrés vient d'avoir lieu à Londres avec un plein succès. La reine a tenu à lui donner son nom. Et quand, ces temps derniers il a reçu le baptême du feu, plusieurs *Wacs* ayant été victimes de raids ou de bombardements, toute l'Angleterre s'est émue. Une armée navale féminine dont les soldats, au nombre de plus de 12 000 déjà portent l'uniforme bleu de la marine royale, une armée de l'air (roitelets) se sont organisées sur le même modèle. Révolution inouïe dans les mœurs et qui s'est accomplie sans secousse et sans heurt.

Faut-il s'étonner si les antisuffragistes ont dû s'incliner devant de tels résultats et si les Anglaises ont obtenu, presque

sans discussion, ce droit de vote qu'elles ont d'avance et généreusement payé? N'est-ce pas en pleine bataille qu'elles ont conquis leurs éperons?

Et, notez-le bien, leur rôle est conforme à la nature. Car il n'est nullement question de femmes combattantes, ce qui répugnerait par trop à nos habitudes et à nos idées. Il s'agit simplement de libérer pour le front ou pour des tâches plus conformes à leurs facultés les hommes astreints à certaines besognes de l'arrière. Les hommes dans le service armé, les femmes dans les services annexes et complémentaires ; les hommes se battant, les femmes tenant le grand ménage des soldats, telle est la conclusion à laquelle sont arrivés nos alliés et qu'ils ont aussitôt mise en pratique avec leur ordinaire et merveilleuse rapidité d'organisation.

A l'heure critique où nous nous trouvons, à l'heure où tous les effectifs et les efforts de tous, hommes et femmes, sont indispensables pour arriver à la victoire, est-il trop tard pour que nous imitions cette initiative?

ANDRÉE VIOLLIS

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.